

Mohamed Adam

Le dédale du corps

Traduction et préface
de Meriem Bekkali

Maison d'édition

Préface

Nous n'avions pas encore découvert Mohamed Adam le poète égyptien quand certains poètes marocains et égyptiens sont venus nous voir sur les lieux de notre travail pour discuter de la traduction de son œuvre complète.

La prise de cette décision n'a été motivée pour nous que par le texte poétique qui ne donne pas seulement envie de le lire et de l'approcher en tant que critique, mais aussi de le traduire.

C'est surtout l'entité esthétique qui est venue sur le champ nous interpeller après la lecture. Entité qui ne peut être réussie que si toutes les autres le sont aussi.

En effet, par sa richesse, l'œuvre poétique de Mohamed Adam lance un véritable défi à son lecteur. Aussi fallait-il aller au poète en poète d'abord, puis en critique pour découvrir la densité du texte qui renvoie par les réminiscences de lecture à la poésie arabe classique, aux poètes français Saint-John Perse et Paul Eluard entre autres et au mystique Djalal ad Adîn Rûmî

Renvois qui disent long sur Mohamed Adam le poète, professeur de philosophie et lecteur assidu du grand mystique Ibnu Arabi.

Dédale du corps est le premier livre de son œuvre complète. L'objectif du poète est de déchiffrer les secrets du corps en « décryptant les signes de la nuit au jour et le corps de ce dernier aux serrures de la nuit » à travers l'expérience érotique qui dévoile tout un monde imaginaire inhérent au poète et qui devient à son tour un objet d'approfondissement.

L'enjeu du poète/chercheur dans cette quête est « d'écarter toutes les infidélités du sens, les farces de l'image » et « d'emprisonner les imaginations dans la cage des feux et se dépouiller de toutes les réminiscences héritées. »

Réussira t-il dans son projet ? C'est la question qui nous a accompagnée tout au long de cette traduction/quête et découvertes.

Pour ne pas réduire à une signification précise un texte aussi riche, nous laissons au lecteur la liberté de le découvrir et l'accueillir dans son propre être et dans la seule présence de la révélation poétique.

Meriem Bekkali

Dédicace

A ma mère

Voilà que j'ai préparé la table.

C'est comme cela que tu t'armes contre la mort
contre l'amertume du corps
contre la négligence et le regret.

Eluard

Le corps est un langage et l'âme est un sens.

Ibn Arabi

Ne dis pas que tout cela est une imagination et une aberrance
Il n'y a pas, dans le monde, d'imagination sans vérité.

Djalāl ad-Dīn Rumi

« Disputants et disputés sont aussi impuissants les uns que les autres. »

Le Saint Coran

Les importations du temps

« ...on l'interrogea : « est-ce là votre trône ? »
...entrez dans le palais, lui dit-on. Quand elle le vit, elle crut que c'était un miroir d'eaux et releva ses jupes. »

Le Saint coran

Soit !

Je vais suivre la lumière jusqu'à une autre obscurité et mettre dans l'espace mes prières
jusqu'à ce que la nuit déchiffre ses signes dans la forêt du jour
et le jour décrypte son code aux serrures de la nuit.

Je vais suivre une certaine femme à un certain pays et être ce que la forme est pour le sens.

Je vais entrer d'abord dans le jardin, me mettre debout sur l'arrière de la tête,

respirer d'entre les seins un air pur,

bâtir mes constructions entre le sein et la loi du sein,

et appeler à la prière l'obscurité complète de la nuit jusqu'à l'aurore.

Le jour lavera t-il ses pieds dans le corps de la nuit ?
Ou la nuit s'étendra t-elle dans le jardin du jour
et restera t-elle comme cela endormie nue ?
Le jour dit à la nuit : tu es une poignée dans ma droite,
je vais briller sur toi avec mes fenêtres,
ouvrir tes yeux fermés et organiser une certaine chose,
faire en sorte que toute partie de moi sache la vérité de toute atome de toi.
Là, je vais créer pour toi une parole qui te convient,
créer pour moi une parole qui me convient,
et sortir de ton sens à mon désordre et de ton désordre à mon sens.

Dois-je porter une lampe dans ma main, savoir les portails de ton corps
et tes galeries et m'infiltrer d'entre tes soldats et tes membres
pour pouvoir te comprendre ?
Le jour dit à la nuit : pourquoi le fil blanc se met –il debout devant le fil noir
et se bat-il contre lui ?
Et pourquoi les deux couleurs se sont –elles mélangées ?
Es-tu un sens et suis-je un sens ?
Quel est ton sens alors et quel est mon sens ?
La nuit dit au jour : je suis créée d'une certaine boue et toi d'une autre.
Ô toi le jour, je vais m'arrêter à l'espace d'une coudée de toi,
te défier et dévoiler ton essence.
Alors, je te promets l'éveil comme tu me promets l'effacement.
Je suis ton ivresse et toi mon réveil, ô toi le jour !
Ma foliation sera sur les frontières de ton soleil.
Tu es de mes sujets comme tu me considères de tes partisans.

Soit !

Je vais suivre la lumière jusqu'à une autre obscurité,
suivre une femme quelconque à un pays quelconque
et dévoiler la rocaïlle du désir sur la natte du corps.

Je vais me servir des articulations des femmes comme oreiller pour l'appétence,
dissocier toute lettre de l'alphabet avec une tribu d'entre elles
et préparer entre toute femme et son corps des mariages
et un champ d'hommes qui plantent une persévérance,
récoltent alors et cultivent depuis la tombée de la nuit jusqu'à la fin du jour.
À ce moment là, je vais dire à la femme : prépare ton trône pour moi,
alors, elle va dire : oh, c'est merveilleux, je me donne à toi, que tu es beau !

Je suis le début de la lettre et toi le dernier de la parole.
Je suis le début de la lumière et toi la fin de l'obscurité.
Je suis l'infini et l'éternel et toi l'instant fragmenté sans plus.
Je suis le jujubier et toi l'abîme.
Laisse moi te dévoiler pour moi et te dévoiler pour toi
pour me dévoiler devant moi, moi le sens, et toi la forme du sens.
J'ai dit : j'extrais des femmes une seule et je décore par elle mon trône.
Je me fiche alors de la nuit et je me désintéresse du jour
où la vie est un voyage éternel à la mort éternelle
et la mort est un voyage éternel à la vie éternelle.
Elle est le centre du cercle et moi une goutte sur l'océan.
Elle est la galaxie planante dans l'espace lointain et je suis la molécule blanche.
Elle est le signe du devenir et moi le temps de l'évanescence progressive.

C'est là où dort l'éternel dans la mer de l'essence
et les créatures sont sans nom et sans dessin, sans fantôme ou image.
Là où tout est comme s'il n'avait jamais existé.
C'est le néant dans la galaxie de l'infini et c'est le début de la parole.
Là où la lettre S¹ est sortie, de l'instant des ténèbres, couronnée par la volonté et le désir.
Là où le temps n'est rien et l'espace n'est pas un ensemble de visualisations.
Je vais dire au vent de trifouiller les maisons et les rues et d'éteindre les lanternes.
Un jour, je vais me brûler avec la cendre et prier pour mon cadavre continuellement
jusqu'à ce que je voie la lune poindre et puisse lui dire : Es-tu elle ?

¹ - la lettre S en français traduit la lettre K « Kaf : ك » en arabe qui est le début du mot « kon » qui veut dire en français « soit ». Dieu dit dans beaucoup de sourates « kon fa yakoun », y compris la sourate yassin verset 82 et ce pour signaler le début la création.

Son œil est un lac doux et son corps est un ensemble de volcans.
Sa poitrine est une galaxie dévoilée et son sein est un rempart.
Son tronc est un palmier sauvage et son ventre une multitude de conquêtes.
Et entre le sein et son palanquin, il y a des cieux et une terre avec du sable et des épines.
Et sur le bord du sein, il y a des forêts où les animaux sauvages se sont regroupés
et d'autres que nul œil n'a vues et nulle oreille n'a entendues.
Et sur l'île du corps, la mémoire patauge
et le temps cherche son achèvement et son désordre.
L'écume dévoilera t- elle son secret ?
Et la mer se contractera t- elle jusqu'à un certain point dans le cercle ?
Je vois un arbre croissant sortir du désordre du corps et du tronc de la femme.
Alors, j'ombrage et je couronne mon temps avec cet arbre
jusqu'à ce qu'il me fasse voir une vérité
qui puisse me permettre d'entrer dans l'abysse du corps
et les coquillages de la lettre et de me sauver de la mort
pour ne flotter que sur la côte du corps
ou alors, de mourir et de ne sortir de lui que vers lui.
À ce moment là, je vais briller avec la lumière de mon soleil
sur le lac du corps vert, épeler ses lettres et déchiffrer ses serrures et ses talismans.

Je touche la natte du corps et je trouve un espace vaste.
Le corps révèle ses méditations et ses paroles.
J'hôte la poussière du sommeil et l'amollissement des membres,
je m'assoie sous l'arbre du corps et m'appuie sur ses détours et ses sentiers.
Et j'ouvre une issue trop étroite qui ne conduit qu'à lui.
Il occupe le statut de la lettre A et moi celui de la lettre Z².
Il est de l'ordre de l'action et je suis de l'ordre de la stagnation.
Comment puis-je me faire aider contre le corps par la lutte et la discrétion
pour qu'il me révèle ses cieux, le nombre de ses étoiles
et la rocaille de ses anecdotes ?
Alors, le corps a sept portes et des cieux ni habités ni proches.
Et ce qui existe entre le ciel du corps et le corps,
ressemble à ce qui est entre la mort et la vie par la vérité et le sens.

²- Dans l'alphabet arabe, la lettre « alif : أ » désigne la première lettre qui a pour équivalent dans l'alphabet français la lettre A, et la lettre « ya'e : ي » en arabe et la dernière lettre dans l'alphabet arabe qui équivaut à la lettre Z dans l'alphabet français.

Je trifouille le corps avec la rocaille du corps,
alors, il invoque ses mouvements et ses silences.
Et vide, je me mets debout devant le portail du corps
et m'appuie sur mon corps avec la patience
et par le drame sur mes membres qui doivent ruser
et se soumettre jusqu'à ce que je touche par ma main une partie de lui.
Est-ce le commencement du malheur ou le malheur du commencement ?
Je vais m'opposer à toutes les infidélités du sens,
commettre le crime de la métaphore, m'arrêter devant les farces de l'image
et les tunnels de la catachrèse et revenir tumultueux.
Je pousse le temps devant moi comme le taureau sacré
et le conduis à l'égorgement chaque après-midi.
Et je me débarrasse du reste de la première humidité,
j'enferme les fantaisies dans la cage du feu
et j'entre dans l'île du corps, couronné par le temps et la résidence.

Je vais créer l'attribut de la langue
et écrire sur les détails du corps et ses territoires.
Je vais sortir de l'espace de la virgule pour le point
et du point au temps de la virgule et je n'ai pas peur pour le sens.
Je vais traverser sous le fatras du monde et ses momies
et m'appuyer sur sa civilisation gonflée et ses peurs.
Alors, mon déluge vainc toute chose.
Je ne vais qu'au gré du vent du désir et sur les frontières de la connaissance.
Il me plaît de trouver mon vide dans le vide
pour l'inaugurer avec ma ruine et mes défaites.
Il me plaît de parler avec la langue sans mots
et l'élever sous le toit de ma demeure comme des hérissons.
L'air est une île bruyante du monde de la virilité et de la féminité
et dans cet air se voit le pacte du monde des particules et son essence
entre l'être du « k » et la constance du « N »³,
là où la latence a un temps et l'apparition a un autre temps.
L'image forme le sens et le sens est le cœur de l'image et son essence sans discussion.

³-La lettre « k » est la transcription phonétique de la lettre "ك" qui équivaut à la lettre « S » en français. Le poète fait allusion au mot « soit » et la lettre N est la transcription phonétique de la lettre "ن" en arabe.

J'ai dit : je vais faire de mon chemin dans la mer un tunnel
et n'habiter que dans la lettre.
Et je ne vais disparaître qu'entre le dessin et le nom
où je me trouve debout entrain de prier devant le corps d'une seule femme.
Alors, je vais revenir en arrière, à l'éternité, là où tout est vide sauf de son sens.
Je vais franchir les frontières du temps, retirer ma chaise en arrière
et descendre au puits vide de l'éternité,
arracher de l'enveloppe la coque de la mort et de la vie
et là, je vais me chercher une image.

Je suis debout, je bouge en longueur et en largeur
en même temps sans dessin ni densité.
Je ramasse ce que je veux de la connaissance et fais un mouvement gélatineux
qui coupe l'infini et l'éternel en même temps.
Je respire l'air de la première liberté et je n'ai pas de mémoire.
Les cieux s'ouvrent devant moi, je les enveloppe par une corde verte
et sors de l'autre côté où le vide est profond.
Je suspends mes jambes, je roule la terre avec mon pied
et m'accroche à la perche suspendue de l'air.

C'est la femme qui me fait descendre des cadavres du temps
aux divans de l'isolement, à la flaccidité de l'herbe et la collision des histoires.
Là où le sommeil me mène aux limites de la connaissance et l'espace du juste milieu.
J'écris sur le roseau du corps, le citron du désir
et l'herbe de la sueur descendante sur l'échelle du dos
et de cette dernière au reste des membres et des tissus des ailes.
J'écris sur les flamboiements des rayons,
la fin de ce qu'on appelle la nuit dans le centre du jour
et la disparition du soleil et de la lune à la rencontre du corps avec le corps.
Et sur l'enveloppe du désir, je déchiffre les talismans de mes sorciers,
je dresse les tentes de ma magie, j'attends mes heures
et restaure mes constructions qui sont au bord de l'effondrement.

J'écris sur la contiguïté des cellules
et la découverte des histoires du mâle et de la femelle.
Je m'enflamme avec les lobes de l'herbe et les grappes du désir ardent,
alors ma langue se défait et me dénonce devant tout homme et toute femme
et chez tout partisan d'une méthode et en toute occasion.
Et sur l'étendue de tout coin, j'effectue mes prières et mes actes pieux
et je dis : ici ma vie et ma mort.
Et sur les bords de l'extase, je ne pense pas au sommeil
et je ne m'intéresse pas à la veille.
Seulement, je suis comme cela : des yeux errants qui ne fixent plus rien.
Et entre le ciel de l'aisselle et l'aisselle, s'instaurent des villes
des peuples passés et à venir, leurs coussins rangés en ordre,
leurs pierres précieuses et leurs ruisseaux de miel distillé et délicieux pour les buveurs.
Villes que personne ne pénètre que moi. (voir sourat mohamed verset 15)

J'écris sur l'évanescence de la mémoire et le flux des choses
pendant le déferlement de tout homme sur une femme précise
et celui d'une femme précise sur toute une descendance.
J'écris sur la contiguïté de la nuit au jour et de celle du jour à la nuit
Jusqu'au moment où l'on puisse distinguer un fil blanc d'un fil noir
pendant que je suis occupé par mon travail.
J'écris sur la mue de la chair au fond de la chair
et l'accroissement de la terre au bord du corps.
Et je cherche une autre femme, par le sens, différente des peuples passés et actuels
et qui dispose d'un sens qui est l'infini et l'éternel
et je reste indifférent s'ils se disputent à son propos en ma présence.

Je tiens avec ma main une branche de ciel saignant
et me couronne le chef du temps.
Je m'accroche dans le cercle de la vision et persiste dans mon élévation
vers les lieux de la situation.
Je frôle une forêt d'arbres de corail, déflore la virginité des ruisseaux en rubis
et me nomme roi des plus petites déesses.
Voici la femme qui monte des encens de l'âme aux paradis de l'affabilité.
Ses lèvres sont la dernière découverte de la terre en lumière.
Ses yeux sont deux perles.
Le temps s'est caché dans l'une d'elles et l'autre a regroupé tous les abris de la terre.
Comment puis-je arranger mes arbres dans la table d'hier
alors que mon état s'étend à travers le temps ?
Et comment tendre mes ponts à un ciel saignant
et persister dans mon élévation dans les lieux de la situation ?

C'est la mémoire qui allume ce qui reste de la nuit dans la forêt du jour
et ce qui reste du jour dans la forêt de la nuit et les soucis des mères.
Voici les chars du plaisir, venants de l'arrière du portail du corps,
qui portent un fouillis de chaleur et des paroles du jour ainsi que des enflures,
pour dresser leurs flamboiements sous la tente du corps,
sur l'étendue de ses terres et les bords de ses cieux
et mettre leurs ramifications et festivités sur un seul arbre nommé désir
qui est les lieux de la divinité, les origines du soleil et les demeures de la lune.

Comment puis-je écrire les dates du corps, faire luire avec, les arbres du jour
et planter entre tout corps et un autre, une île avec du sang hanté
par les révélations nocturnes et l'union ?
Et comment ferai-je des prières sans début et sans fin,
me prosternerai-je longuement et formidablement
pour ne me mettre debout qu'au surgissement du corps?
C'est la mémoire : Tournez alors, ô barques amarrées aux golfes du corps
et traversez la barrière du temps et les va et vient entre les positions
debout et assise jusqu'à ce que je sorte de l'isthme du sommeil au seuil de l'éveil
et restez sereines.

Soyez sereines à un golfe nommé la résurrection
et devant un large portail nommé la terre
pour que je dise au corps : tu es mon maître
et à la terre : éloignez-vous un peu,
je vais descendre sur vous avec mes noms et mes signes
jusqu'à l'éclosion de l'âme avec laquelle, la nuit connaît le goût du jour
et le jour reconnaît la féminité de la nuit.
Et je cris : ô corps : où sont les limites des cieux et de la terre ?
Ô terre, quelles sont les limites de monsieur le corps ?
La nuit connaît la forme des lieux et les cachettes du jour
et le jour connaît les pas de la nuit.
Alors, le corps sait-il la forme de ses flamboiements
et le nombre de ses ravins dans la nuit et le jour ?
C'est la mémoire !

Soit, je vais suivre une lumière jusqu'à une autre obscurité,
tendre ma main à la faille du corps et m'approcher de la bouteille de l'âme.
Soit, je vais chercher dans la terre de Saba une autre femme qui s'appelle Balkis⁴,
me renseigner sur « waddah »⁵, Dik al-Djinn⁶ et la huppe de Salomon,
m'approcher de la vérité d'une certaine femme et m'enquérir du pin du corps,
de la fleur des seins, de l'achèvement des membres sur la splendeur de la lumière
et la mollesse des croupes ainsi que les paradis et les hypostases existants
entre la cuisse et la cuisse.

⁴ - Balkis est la reine de Saba.

⁵ -il s'agit d'**Abdul Rahman bin Isma'il al-Khawlani** (Arabe: عبد الرحمن بن اسماعيل الخولاني) mort en 708), était un poète arabe. Né en Yemen dans la moitié des années 70. Il était connu par sa poésie érotique et romantique.

⁶ - **Dik al-Djinn**, le "Coq des djinns", de son vrai nom **Abd al-Sallâm Ibn Raghbân al-Himsî** (en arabe : ديك الجن عبد السلام بن رغيان الحمصي), est un poète arabe né en 777 à Homs et mort vers 850, cité in : Schaade, A.; Pellat, Ch.. "Dīk al-Djinn al-Himsī." Encyclopédie de l'Islam. Brill Online, 2014. Référence. 01 August 2014.

Comment le corps écrit-il ses symboles, étale t-il ses herbes
et enregistre t-il ses noms sur les miroirs d'un autre corps ?
Le matin, le soleil sort brillant et voyeur du dessous des aisselles
et rôde en liberté dans le jardin du corps endormi,
secrète ses mousses sur les cheveux d'une femme endormie
dans le jardin d'un homme endormi
à la rencontre de la nuit et du jour sur la carte du corps.
Comment le soleil écrit-il sur l'effacement de la nuit dans le cercle du jour
et date t-il le fracassement du jour sur la page de la nuit ?
La nuit descend d'une fenêtre dans l'espace et s'appuie sur un nombre d'étoiles
où le ciel est un ensemble de flambées de lumière
et les nuages sont des troupeaux qui broutent dans l'infini
et le temps est une sorte de miroirs et une nomologie.
Soit, je vais suivre la lumière jusqu'à une autre obscurité
et suivre une certaine femme à un autre pays.

Le sanctuaire du corps

C'est le corps !
Il m'explique la manière de sa résurrection,
le nombre de ses prières dans le jour et la nuit et je m'y prépare.
La terre diverge de l'icône du corps sans opposition ou force.
Comment puis-je énoncer une dernière résurrection
et choisir du feu une seule langue pour qu'elle soit mon sanctuaire ?
Ô corps, sors d'un affût très étroit et coule sur moi comme les rubis,
accroches- toi à mes funérailles et dis moi : je suis le premier
et le dernier, le manifeste et le mystérieux
et ne me dis pas : je suis toi ou tu es moi car entre nous, il y a un signe
et des pactes sur ce que nous cachons et énonçons.

Ô corps, comment puis-je me placer parmi vos apôtres
et vous choisir pour que les animaux sauvages
ne me surprennent pas dans la lumière du jour
pendant que les gens dorment encore ?
Et comment puis-je attendre l'arrivée de la mort sans avoir peur,
et vous donner de mes noms et mes signes ce que vous ne pouvez ni supporter ni dévoiler
et m'appuyer sur vos clefs pour savoir ce dont disposent vos chambres de cadeaux et de lois ?
A cet instant là, je vais vous proposer le nombre de mes prières dans le jour et la nuit
et je ne me préoccuperais pas de votre savoir à ce propos.
Mon énergie pour vous ressemble au grain de moutarde et peut-être moins.
Je mettrai votre écharpe dans tout ravin où vous serez l'hôte d'un voyage,
le compagnon d'une solitude et le possesseur d'un sanctuaire.

Etes-vous une rose monsieur le corps ?
Ou un oiseau qui encercle mon col et mon cou ?
Je m'étends dans vos bras comme l'ancien et faux joyau
et je ne cherche pas de somme qui m'appartienne.
Je bois la boisson des prophètes et des pauvres
et je me réfugies dans votre sein comme la victime.

Ô corps, ne me surprend pas pendant que la garde, autour de vous, entoure la ville,
marche et cherche dans tout fond et fouille tout possesseur de puits.
Je suis le peureux qui guette vos gendarmes et soldats.
Et vos pays sont pleins d'esclaves et d'affamés venants de tout profond défilé,
de tout genre, de toute forme, de toute race et de toute religion,
alors, soyez bienveillant avec moi.
N'avez-vous pas de désir de vous confier et vous plaindre pour une seule fois ?
N'ai-je pas de pouvoir sur vous ?
Faites vos ablutions à côté de moi et faites sur moi une prière d'adieu.
Creusez pour moi une fosse profonde dont la largeur équivaut à celle des cieux et des terres,
pour que je m'y étende et pour qu'elle suffise à mon somme et mes temps,
pour que je fasse un somme agréable et magnifique, ne cherche pas de seconde résurrection
et ne compte pas le nombre de vos tués et le fond de mon abîme.

Ô corps ! Êtes-vous content de cela et pris pour qu'on n'ait pas peur
pour vous ou qu'on soit jaloux de vous ?
Alors, je vais vous tendre mes douleurs et donnez moi vos trahisons.
Et ne craignez pas pour moi la noyade et le drame.
Ô corps ! Comment puis-je monter jusqu'à vous,
descendre et chasser avec l'hameçon votre poisson vert et sauvage
sans me préoccuper des nombreux noyés ?
Ô corps ! Comment déchiffrer vos signes
et compter le nombre de vos mots et perfections ?
Ô vous le sombre lissé par la douleur et les trahisons !
Êtes-vous ambigu comme la fleur et ouvert comme l'abîme ?

Le sanctuaire de la rose

La rose étourdie et débauchée,
Je l'accompagne à ma table, de là où le pénitent a changé son avis,
alors elle me renvoie la flèche envoyée, je lui fais part de mon secret
qu'elle divulgue et elle dévoile ma nudité devant les chauves-souris de l'âme.
Peut-elle dévoiler le sexe de mon corps découvert devant sa séduction
et revenir pour se reposer sur moi ?
La fleur étourdie et débauchée,
Ô fleur ! Comment puis-je t'apprendre les noms,
descendre derrière toi le tunnel de la mort tellurique
et monter vers toi comme la joie endormie derrière les compartiments des eaux,
m'occuper de toi sans que tu ne puisses faire attention à moi ?
Tes fleurs sont –elles des tués et tes lettres sont-elles un autre instant
et ton ciel est-il une table pour les étrangers ?
Y a t-il dans ta terre des cavaliers qui se battent pour toi à la tombée de la nuit
et m'attaquent quand ils s'enfuient ?
Et toi tu ne changes pas, tu vas et reviens et aux derniers détours de l'âme,
tu te mets debout là bas rayonnante et différente comme un prophète.

Ô toi la rose ! Qui t'as appris les noms, t'a donné la couleur secrète
et t'a aménagée et façonnée jusqu'à ce que la terre
finisse par échoir en héritage à Dieu sur la table de l'âme ?
Pourquoi, ô rose je me découvre devant toi et ne t'ouvres-tu pas pour moi ?

Ô rose, quand on est venu te voir, on a demandé à la propriétaire du champ :
 Avez-vous des roses pour en jouir ou garder
 ou au moins pour nous occuper de leur arrosement ?
 La propriétaire du champ a répondu :
 Mes roses ne conviennent pas au pénitent et ne se découvrent pas,
 mes roses somnolent dans leurs boucliers, aucune main ne peut les toucher !
 On a dit : ô propriétaire du champ!
 Rendez en affable une pour l'entretenir avec notre arrosement,
 alors, elle désigne une femme qui se met debout là bas au bord de la forêt.
 Un cou en ivoire, des feuilles en eau saumâtre
 et des fils en lumière clignotante et enflammée,
 un nectar d'écume qui coule dans un verre d'écume attrayant et tremblant
 et un ciel qui pend vers la rose et essaie de la toucher,
 mais sa frange est superposée à un soleil évaporé, dans un fleuve coquet et houleux.
 On a dit : ô propriétaire du champ !
 La rose se met debout au fond du champ et voilà que nous souffrons de son égratignure.
 La rose, peut-elle se blesser légèrement sur l'artère de la rose
 pour que nous puissions compter ses tués ou la toucher ?
 La propriétaire du champ a dit : la rose est un ensemble d'épines,
 la rose est un désir ardent, une nostalgie, une tuerie
 et moi, moi et mes roses ne conviennent pas à l'accompagnement du pénitent
 et ne se dévoilent pas, alors, une main peut-elle les toucher ?

La position de l'amour

A-Convulsion

Une femme courtise son habit
puis se remet droite sur un tapis fait de corps des lis et de soie.
Quelques cerfs habillés de leurs arbres, pâturent seuls.
A-t-elle un autre amant que moi dans cette ville ?
Qui libère, dans la rapidité des vents favorables, l'oiseau enfermé
et revient avec celles qui, en rangs bien serrées,
ressemblent à des gazelles qui pâturent dans la ruine ?
Et le mont torride verdit devant leur robe.
Ce dont elles ont eu peur ne m'a nullement effrayé.
Je leur ai trouvé un témoin dans les instances de ma mort
et des croix de certaines vierges
et j'ai terminé les piliers de mon temps avec leurs noms,
puis, j'ai dit : il se peut que celui qui l'a guidé a été désorienté.
Mon sang étend sa blessure sur leurs origines ou descendances.
Une fois, il allait me tromper, alors je me suis crispé
comme deux lettres enchaînées et je me suis endormi
sur les seuils lisses, puis j'ai pleuré.
Est-ce sa demeure, est ce que nous nous sommes approchés ?

Ma passion m'a couché le front contre terre alors j'ai crié et elle a crié.
Les chevaux des sables, chétifs, sont venus lâcher leurs brides devant nos seuils,
alors, buvez et restez dans les grandes tentes quelques après-midi
ou alors, allumez leur feu.
Derrière eux, il y avait une plaine d'eau qui s'élevait.
J'avais beaucoup dormi sur leur seuil.
Qui leur a rendu visite au moment où les étoiles se sont éteintes
alors qu'elles fermaient leurs portes ?
J'ai dit : ma mort est imminente sur leurs seuils.
J'ai été guidé par la voix d'un oiseau qui volait plus près sur un pieu et des tissus de soie.
Est-ce que j'ai trop attendu ?
Et qui frappe légèrement à la porte ?
J'ai dit : allez, ouvrez et donnez à l'étranger voyageur un peu de nourriture.
Le peu qui les a alimentés ne m'a pas alimenté.
J'ai dit : je porte le colis de ma mort et je pars.
Il se peut que ce qui l'a repoussé les aient repoussés.

Un oiseau s'envolait au dessus de moi et basculait pour essuyer mon aile.
Des oiseaux verts de lumière le suivaient. Qui les avaient guidés ?
Un ambulant a, peut-être, tourné autour d'eux et a disparu.
Alors, ces rubis ont disparu comme les étoiles envahissantes.
Qui sauvera le convoi dont le voyage s'approche ?
Le chanteur pour les chameaux du village est devenu arrogant
ou, il les a trahis. Laisse-le s'assurer de ses lieux
car, les voies des défilés se sont assombries,
les poulains se sont enfouis comme le tonnerre
et les cerfs ont perdu leurs voies dans la poussière des montagnes.
Le temps de celles dont les soleils sont jaunes, a expiré
et les bergers ont péri devant des fleurs sordidement avarés.
Les gazelles, émaciées, sont un peu atteintes de ce qui les a atteintes.
Et puis, j'étais là appuyé sur un jujubier et le cœur n'y avait vu que lui-même.
Je me suis incliné vers la droite et j'ai essayé de voir,
mais, je n'ai rien vu et j'ai essayé d'écouter, mais l'oreille a perdu le sens de l'ouïe.
L'œil s'est – il aveuglé par ce dont il souffre ou par ce qu'il a vu ?
Qui a rendu les cheveux tous blancs ?

Je me suis incliné à gauche, le crissement des lettres s'est obstiné
et a tué la jeunesse et le zéphire, puis il m'a couvert.
Sauves moi, que la paix soit avec toi au jour de ta naissance, de ta mort et de ta résurrection.
Et le cœur a persisté dans ce qu'il voulait,
alors j'ai demandé la protection de leurs jeunes filles qui ont le même âge⁷,
mais rien ne m'a protégé.
J'ai vu mon sang couler sur ma poitrine.
Et leurs membres sont devenus fertiles.
Combien reste t-il de la mort en flèches tirées et qu'elle n'a peut-être pas tirées ?
Mes flèches l'ont-elles chassée ou l'a-t-elle été par la mort ?

⁷- le poète continue de parler des gazelles. Voir sourate « l'événement ». Verset 35.

J'ai dit : je pars derrière ceux qui prêtent la voie de la droite.
Une caravane et des chameaux blancs tillés de noir sont sur le bord de ses paupières.
ou bien alors, elle m'a tiré dessus par un regard en feu comme un métal en fusion
qui brûle le cœur et laisse ses traces sur les rênes.
Si seulement elle pouvait !
A-t-elle une autre personne en ville que moi ?
Elle est partie à la tombée de la nuit.
Au dessous de moi, la rocaille bourdonne
et le pas est mélangé par quelques éléments étrangers.
Puis la marche s'est prolongée et le sol s'apparenta à des lustres.
Du quartier, certains astres ont disparu
et la nuit de la Grande Ourse s'est approchée de « l'oubli »,
puis elle a succombé et on a succombé.
Ce qui m'a préoccupé l'a-t-elle préoccupée ?

Peut-être.

Ô mes deux amis ! Soyez gentils ou arrêtez vous ou pleurez, ayez pitié
et descendez dans une vieille demeure et dites lui : restez y quelques instants.

Cette demeure a ce qu'elle a.

Qui peut arracher les jalons de la maison, des sommets
et des palmiers des tentes multiples ?

Tu as dit : fais tes ablutions au moyen du sable.

Je l'ai fait jusqu'à l'alignement des astres de l'après midi.

Puis, ses anémones sont devenues rouges.
On a cessé un peu de marcher pour se reposer
et on a intensifié ses pas dans sa direction.
L'œil de l'Oryx s'est penché avec le nuage.
Comme ma nuit et mes pas, mon cœur était blessé.
Étais-je blessé dans son champ
puis, mes mots l'étaient-ils à cause de ma passion ?
Es ce bien Soulayma⁸ qui gazouille
ou est ce une maha⁹ qui ressemble à l'Oryx ?
Va-t-elle ouvrir ou fermer ses portes derrière elle ?
Mon cœur était pour elle.

⁸- Soulayma est la bien-aimée du poète dans le poème de Naoufel Ben Elias Ghanem qui est
Né à Baniyas (côte syrienne) et mort à Chypre.

⁹- Une femme comparée à l'oryx et appelé par son nom en arabe : Maha.

On a autorisé le convoi.
 Des vents jaunes ont soufflé sur terre
 et quelques voyageurs de nuit ont allumé sa nuit.
 On a quitté les lieux et j'étais entrain de sécher mon cœur.
 Mon sang était rouge comme les anémones.
 Conduira t-il à sa cour ?
 Quelle femme !
 A-t-elle un autre amoureux que moi dans cette ville ?
 Si seulement elle pouvait...
 Combien de temps reste t-il ?
 Seul un éclair qui a rendu claires ses lunes m'a guidé.
 Etait-ce bien son éclair ?
 Hennis ou mets- toi debout devant ces grandes tentes.
 Souad¹⁰ est apparue¹. Est-ce bien Hind¹¹ que tu vois
 ou bien s'agit-il de ce qui t'a atteint ?

¹⁰ - **Kaab ibn Zouhayr** est un poète arabe du VII^e siècle. Poète de l'ode fameux Baanat Souad « Souad est apparue », surnommée *Qasidat al-Burda* « poème du manteau », car après l'avoir entendue, le prophète lui aurait donné son manteau (*burda*).

¹¹ - Hind est le prénom de femmes qu'on t'aimé des poètes arabes dont Bashâr Ibn Burd qui est un [poète arabe](#) d'origine persane né à Basra et **Omar Ibn Abi Rabia** qui était un poète arabe de [Ghazal](#) principalement. Alors, Hind ici est le symbole de la femme bien-aimée.

B- Flux

Deux gouttes avant la coupure de la lumière ou l'obscurcissement progressif de l'horizon
et la fusion de deux corps sur le bord du vert flamboyant et du blanc marbré
qui se casse sur les plaines d'ivoire, d'ébène et d'une mer d'une rougeur absolue.
La lumière s'est calmée, alors, retirez-vous, ô chevaux de cendre !
Effacez de vous un peu de flamboiement puis hennissez une, deux, trois et dix fois.
Alors, le fil de l'aurore blanc se distinguera t-il du fil noir de la nuit ?
Ou quelques coqs s'écrieront-ils déclarant le commencement d'un jour plein d'engouement?

On s'est reposé un peu sur les roses, puis, on s'est assis sur le trône,
sur les divans liés par les petites étoiles.
Au dessus de nous, le tonnerre s'est déchiré en touffes de lumière.
Les petites couronnes se reposent t- elles sur les lits de nos corps
comme une langue qui s'installe sur les coquilles des mollusques,
comme des palmiers, un Olivier et des jardins aux longs et grands arbres?
Ces papillons sont –ils un bouquetin qui poursuit un bouquetin
et le lie dans des fils en soie et en couleur ?
Est- ce un troupeau de vaches blanches et sauvages
qui se délie près des petites herbes comme un ustensile en verre
et des perles dispersées sur une haute montagne en eau et en fleurs ?

Qui allume le feu sur les cartes de nos corps
comme le serait une écume qui flotte au dessus des jardins de nos corps,
tel un vin qui se dégouline ou se presse?
Voici les papillons effrénés qui pistent quelques cerfs
qui, effrayés, s'enfouirent vers la plaine,
se postent en embuscade au fond et à l'ombre dans le soleil.
Le sable peut-il être renié par ses couleurs ?

Chant

Ah, ô femmes aux yeux baissés, ô femmes aux longues manches !¹²
Approchez-vous, mon sang se brûle et lavez-vous nues devant moi
et que ni homme, ni démon ne vous dérobe à moi,
ni prière, ni vie, ni désert, ni mort.
Ô femmes aux yeux baissés, ô femmes aux longues manches !
Faites que je jouisse de vous par le chant
et divulguez la splendeur de mes membres sur les anciens minarets
et les tours antiques pour que les bateaux se dirigent vers moi,
les mouettes épuisées se posent sur ma frange
et sur les sommets de mes neiges enflammées
jusqu'à ce qu'une lune verte et perdue vienne, se guide à moi,
éclaire mes voies étroites et mon corps assombri
et me fasse dévoiler devant vous.

¹²- Il y a une référence à la sourate du Miséricordieux, versets 11-56.

Ah, l'argent de vos voix est un ensemble de miroirs et d'entailles.
Vos voiles sont un palanquin pour l'hiver et l'été
et vos cache-nez sont un ornement et des sièges de dévoilement et d'écoute.
Faites le voyage de pèlerinage vers moi ou je viens vers vous.
Remplissez mes jarres d'eau et mes lèvres par les psalmodies,
ma poitrine par le chant et mon œil par l'amour,
mon cœur de cordialité, d'innocence et de péché,
tournez autour de moi ou laissez moi vous entourer.

Voici des serviteurs d'une jeunesse éternelle ¹³
qui portent dans leurs mains des coupes en argent,
des aiguères en rubis et des bracelets en or et en soie.
Ils s'assoient sur des lits placés l'un en face de l'autre
et des oreillers verts en émeraude et corail,
et vous regardent aimablement et chaleureusement.
Ouvrez- moi, il me suffit de vous l'accablement du voyage,
l'épuisement de la route, la longueur de l'excursion
et le manque de provision
Et vous êtes des perles dans leur écrin.

¹³- Référence à la sourate de l'homme, verset 19.

Ô femmes aux yeux baissés ! Ô femmes aux longues manches !
Vous êtes responsables si je meurs avant de voir, d'observer
et d'assister aux fêtes de mariage, du couronnement et du baptême.
Ne voyez vous pas que mon sang a coloré vos membres,
a coulé sur vos fenêtres comme les miroirs et les entailles,
sur des sièges destinés à l'écoute et la confession
et a fleuri et muri sur vos lits ?
et à chacune de ses tombées sur terre, cette dernière palpite,
s'épanouit et donne vie à une variété de plantes magnifiques ?

Ô femmes aux yeux baissés ! Ô femmes aux longues manches !
Le muezzin du convoi a appelé à la prière dans l'opalescence du jour
quand vous étiez encore derrière vos rideaux
entraînant de vitrifier par mon sang vos joues
et vous vous laviez avec, cinq fois dans le jour et la nuit !

Les bouquetins s'enfuient vers les sommets des montagnes
et courent ou font la compétition quand les larves brillent
près des arbrisseaux faibles et cette poussière s'étend dans l'espace,
puis, la lumière fond au dessus de nous en gouttes de diamants,
de perles roulantes et d'ivoire.
Les jardins sont occupés, le matin, par les violettes
quand la bruine leur fait des reproches la nuit.
Voici mon corps qui s'étend comme les palmiers
grâce à sa très forte verdure dans la présence des vents qui fécondent.
Le soleil, au dessus de nous, s'ouvre en s'écartant comme une rose
qui se lave sur l'écume de la mer qui, au dessous de nous, se contracte en bleu.

Deux gouttes avant la fusion progressive de la lumière
et la séparation des deux corps sur le bord du vert flamboyant
et du blanc marbré qui se casse sur les plaines d'ivoire
et d'ébène et une mer de rougeur absolue.

Je m'apprête à écrire mon nom et personne ne me voit

Je me fripe comme la terre, et sans force, je fais une prière de diables
et cueille une fleur montante sur un corps bondé par les trésors du désir,
l'écume du pêché et les banquets de l'affection.
Et personne que moi, là bas, dans la Hadra¹⁴.
Je marche entre mes mots et je ne trouve personne
qui peut m'écouter ou prier sur moi.

¹⁴ - La hadra soufie est une forme de dhikr en groupe où les participants sont debout, en cercle. La hadra ici est personnalisée, associée au contexte personnel du poète.

J'ai dit : j'arrache de mon corps l'envie des lectures
et de mon œil le désir des pleurs et de la joie
et j'espionne comme un petit rubis vert dans un petit golfe vert,
les poissons sauvages et morts.
Je fais mes ablutions avec l'aigreur de l'aube et la prière des personnes douces.
J'entre dans le fond de la nuit et du jour
et me voici qui sors nu et seul vers les gens
et il n'y a rien sur mon corps qui cache ma nudité ou me nourrit pour ne pas mourir.

J'ai dit : alors je marche sur terre.
Il reste une marche de trois jours et trois nuits
et lorsque je n'ai trouvé personne pour me parler ou me désigner,
j'ai buté contre moi-même, je suis resté seul avec mes diables
et je me suis assis sous l'ombre d'un soleil très fort.
Je me trouve alors noyé dans une mer houleuse dont les vagues me jettent,
les baleines et les algues noyées m'entourent,
les requins jouent avec leurs queues et, affamés de moi, s'entretuent.

J'ai dit : si je savais le nombre du sable et de la rocaille,
si je connaissais la vague de la mémoire,
si je savais comment faire tourner la nuit sur le jour
et le jour sur la nuit,
je me sauverais et ferais de ces poissons des amis.

Alors que je suis noyé ainsi, le sommeil m'a vaincu,
je me suis isolé avec mes diables et je me suis dit :
comment peux-tu dormir alors qu'en mer tu es chaviré,
étranger et sans autre issue que la noyade et l'absence ?
Alors, j'en ai ri et je me suis profondément endormi.

Et il se trouve que j'ai vu une femme magnifique, ivre et blanche
comme le rosier, qui s'assoit dans un champs de diamants et de Lapis-lazuli.
A sa droite, des baies en soleils endormis,
des lunes qui sautent l'une sur l'autre avec vivacité
et une masse de nuages blancs ajustés qui brillent
dans un état de flamboiement et de beauté.
À sa gauche, des oiseaux blancs, verts et bleus.
Puis, elle m'a dit : que voulez-vous ? Quelle est votre destination ?
Alors, j'ai trébuché et soudain, un nuage blanc ombragea l'espace et le temps
et me porta dans un clin d'œil à un ciel lointain,
plein d'étoiles et de planètes et qui ne mène que moi sur son dos.

Alors, j'ai commencé à aller une fois à droite et une autre à gauche
en espérant trouver une issue qui me mènera à la terre.
Le chagrin m'avait déjà abattu et la fatigue s'était emparée de moi,
alors je me suis bien assis sous un arbre solitaire et feuillu
dont la longueur est de soixante dix mille coudées.
Chacune de ses feuilles couvre la moitié d'un continent
et il est toujours feuillu et beau.
Alors, je me suis mis à taper sur les murs des cieux et de la terre,
à siffler un sifflement ravagé et fou, à sortir de mon corps,
à me couvrir de pluie rouge, de tonnerre et de résidus d'ordures
et à farder mes yeux par les touffes des questionnements et les soupirs.

Comment annoncer mon désespoir au ciel et me faire guider
par une étoile errante dans un ciel perdu et une terre tortueuse ?
Comment me préparer à supporter le drame et la mort
avec mon errance à vie sur les trottoirs ?
Le goût de l'air est aigre et je n'ai pas d'eau.
Foncièrement, je n'ai pas de ciel pour me protéger de la noyade et de la terreur
et en vérité je n'ai pas de terre pour m'y accrocher
et me sauver de la folie et de la noyade.
Et me voici entrain d'absorber l'infusion de la douleur,
la tromperie des choses et de me protéger de la peur par la peur
et de la rupture par le crucifiement et la tuerie dans tout temps et tout instant.

Et tremblant, je me suis accroupi.
Soudain, j'entendis un boucan et un vacarme
et vis une poussière qui remplit l'œil du soleil.
L'air dandinait et marchait devant moi en criant.
Comment l'attraper alors qu'il marche derrière moi
en forme de cadavres et de têtes coupées qui se balancent,
serpennent et sifflent comme les serpents et les scorpions.
Voici les masses d'air froid qui m'entourent,
alors je reste figé comme le ballon,
je me carbonise comme les cafards et m'enroule autour de moi-même,
puis je me dégringole légèrement, vibre comme la corde
et change ma destination comme la paille.
Le soleil se dégringole grandement d'entre mes jambes
et s'élance une fois devant moi et une autre derrière.
Il m'entoure ainsi dans le flamboiement et l'obscurité
et se sauve vers la brume sans vacarme ou explosion.
La terre se retire de son trône, s'enroule dans la mante du temps
et s'avance froide vers moi.

La terre a crié : ô évadé !
Ô toi qui sors d'entre mes cotes et mon utérus !
Comment peux-tu me dénier et ne pas te sauver en moi ?
Ne vois-tu pas que j'ai besoin de toi ?
Je me détache en écailles comme la peau,
je me dénude comme les crabes et les feuilles tombent de mon dos
et la mer comme cela rassemble ses enfants et part.
Alors, les bateaux se sont noyés
et tout ce qui était sur le bord a coulé sur moi.
Les livres se sont pliés et les plumes ont séché
et je me suis prêté pour être un fruit appétissant,
mais, les voleurs se sont cachés sous ma peau
et ont dévoré mon nombril et ma chair,
ont séché mon utérus et effrité mes os.
Les cafards se sont cachés dans mon écorce
et de nombreuses grenouilles sont venues près de moi
pour se subdiviser et se reproduire et n'ont pas voulu me connaître.
Est-ce ainsi qu'on reconnaît l'affection et la connaissance ?
À toi la dernière vie et à moi la première.

Je te donne mon nombril que voici et mon corps est un cheval pour toi,
alors monte- le et fais-en un appui sans me dire Adieu.
Voilà que le corps se découvre et dévoile l'atrocité d'une chair ambiguë
et d'un désir enfoui que ni un soleil bien caché,
ni une lune secrète ne peut franchir ou traverser.
Comment peut-on franchir ses voies difficiles,
rudes et pleines de monstres, de tigres et de loups ?
Comment coudre mon corps à la terre et me lier à son nombril
par une parole qui est celle des morts,
et par une langue qui est celle du soleil et de la lune
et de toutes les imaginations et les désirs que le vent porte ?
Est-ce de cette manière que les lettres, toujours, se comportent ?
Et la phrase est-elle à jamais ainsi ?
Et qu'est ce qui me lie à la nuit et qu'est ce qui la lie au jour ?

C'est ainsi que je cherche à me détruire et construis mes affinités.
Je pends comme un verre cassé que les enfants ne peuvent approcher,
auquel les anémones ne voyagent pas,
et comme un fruit abîmé qui ne tombe que sur les décombres
et un mot inachevé dans l'espace des lettres et de la langue.
Et voilà que l'ombre est un espace vide, l'eau est sans couleur
et le ciel s'apprête à tomber et à s'effondre.

Comment entrer dans votre demeure, vieille dame, prier sur vous et vous saluer
alors que vous êtes dans un affût étroit, vous vous couvrez par les épidémies,
vous vous embellissez par les microbes et vous vous gonflez comme un cadavre ?
S'agit-il d'une nouvelle séduction et d'un piège dressé ?
Le ciel est devenu une balançoire et le soleil un vêtement déchiré !

Ainsi est ma ruine, ô terre !
Ainsi, ô ciel, est le toit de ta demeure !
Une seconde fois, je descends sur terre, dénude la pomme de l'air
et cueille un peu de fruits de la lumière aigre.
Je marche un peu sur les glissières du pêché et de l'innocence
et voilà que le jour sort seul du cercle de l'humidité première
à des labyrinthes sans début et sans fin.
Est-ce donc l'étendue de lumière ?
Comment construire un seul bateau capable
de porter toutes les contradictions de la terre
et monter avec, jusqu'au dôme du ciel ?

Voici un petit arbre vert qui s'étend sur un petit espace vert du temps
et étend ses franges vers un soleil brumeux et un jour pris par son absence.
Voilà que le corps noyé monte vers le fond et tu ne lui trouves ni auditeur ni clairvoyant.
La terre bêle avec amertume et le ciel se sépare en fragments
de râle bizarre, de cri et de gémissements.
Enfin vient celui qui dispose d'un astre pour nous approcher avec joie et émerveillement
comme s'il s'agissait des temps derniers ou de la résurrection.
Et moi, j'entends la collision de deux corps joyeux, deux terres et deux cieux.

Préparez alors vos rites, je vais me couvrir par mes nombreux cocons,
me protéger par un bouclier de questions infructueuses et de réponses vides
et cesser de monter des cadavres auxquels je me suis habitué
pour en monter d'autres qui sont opposants.
Je vais savourer l'éveil, l'attaque de la mort subite
et la férocité de la tuerie diurne et nocturne,
intimider le soleil avec ma main et bander la terre avec ma peau.
Ô terre ! Il ne reste plus de lien entre nous
si ce n'est ce que reconnaît le mort vivant des arbres de l'eau
et des langues de la terre dans une seule voix, un seul geste et un seul moment
et ce qu'existe entre le poisson volant moribond
et l'eau caché dans la queue et les ailettes.
Ton rythme est-il la parole du monde
et la poussière de tes chaussures est-elle une sorte d'oiseaux colorés,
d'astres disparus et d'autres fausses générations
qui s'apprêtent à la disparition et la déclinaison ?

J'avais des doutes, jusqu'à ce que je me sépare de mon corps
et de mon enfer et sorte seul pour guetter la terre dans l'éloignement du jour
et l'étonnement des créatures par les créatures et la mort par la mort.
Un espace grandiose crée les prophètes et les tue.
Un ciel s'étend sans destination et que chacun interprète pour son compte.
Des murs étroits qu'on ne désigne pas par prison !
Une terre qui tue et qu'on ne désigne pas par cellule !
La liberté dont l'étendue la plus étroite
existe entre les mâchoires d'un fourmi renversé.
Des astres morts marchent sur le cuir
de cieux parfumés par la fragrance et les prières.
Un cri et pas de bouche et une voix et pas d'écho,
un jour sans soleils et des enfants et pas de rêve.

Ha.. ha.. ha.. ha..

Toute étoile seule dans sa demeure a sûrement la forme d'offrande.

Des mots ont pris la voix de psalmodies sans peur ou signe d'affection.

Alors, avec quel indice manifeste ou tacite, le soleil vient-t-il chaque matin
à pied pour nous réveiller et frapper aux fenêtres de nos maisons
et les iris de nos enfants ?

Et du temps de l'aube à l'arbre du sommeil, un temps encombré sort par l'espace
de l'affection et la séduction de la lune pour des noms par vous nommés ?

C'est comme cela que je construis mes affinités
et rencontre mon affection propre dans un désert
dont la largeur et la longueur mesurent chacune une coudée.
Et entre une coudée et une autre se cachent les pépinières de la tuerie et de la chasse,
alors, je me couvre par l'espace de la mort, je me protège par moi-même
de mes mots et prépare mon corps à la rencontre du crucifiement,
la pendaison, l'assassinat et toutes sortes de morts inscrites et non inscrites.
Je prépare mes lettres à la rencontre de la joie et l'emplissage du cœur
par les ailes de l'amour et les attestations de l'agonie et disparais dans mon univers.
Alors, est-ce bien le corps ivre que possède le désir de la mort
dans le ploiment des distances, le passage des rivières et les gouffres du temps,
jusqu'à ce qu'il arrive à ses continents flottants et noyés et dénude sa langue
et ses mots de métaphores, de symboles et des pièges de l'allégorie ?

Comment les papillons deviennent-ils des langues inscrites
et non inscrites sur les murs de nos corps parmi des gens
qui sont partis et d'autres qui ne pensent pas venir ?
et entre une venue et une autre, les espaces se perdent,
le temps s'annule, la chimère devient vérité
et cette dernière devient la chimère elle-même et les grains de sa certitude.

Comment puis-je apprendre à la lumière de s'assembler
en réseaux aériens pour des ères interminables et invisibles ?
J'attends la naissance des mots au bord du gouffre de l'enfer
et cours en direction du nuage et de la mer.
Je me pends comme un astre émergent et agonisant dans un huitième ciel
où il n'y a ni jour ni nuit mais une obscurité complète !
C'est comme cela que j'escalade les ravins et monte aux exils du ciel.
Et je persiste dans mes cris là où il n'y a personne
que moi jusqu'à ce que je vienne ou m'éteigne.

Voici un soleil qui marche entre deux nuits dans les jardins du jour
et dessine sur la boue une fois par le rouge montagnard et une autre par le noir indigo,
une forme de ciel plein de loques des rois et des cadavres des victimes
ainsi que des débris de générations disparues appartenant à des villes disparues,
des pieds de chevaux qui courent légèrement sur le sable
et que montent des hommes très solides, des hommes qui rassemblent des vents
de tout défilé spacieux, partent sans aucune destination et n'attendent rien,
chuchotent des paroles plus proches du chant et touchent de plus près la vision.
Et entre un assaut et un autre, ils marchent un peu et font appuyer les morts
sur les murs du vent et du ciel et envoient vers eux des flèches et des arcs
qui s'en détournent pour atteindre une étoile seule et isolée dans un ciel perdu,
alors la lumière d'une ombre s'éteint en s'allumant plusieurs siècles.
Ainsi, s'absente une étoile seule, restée pour longtemps allumée avec joie et désordre.
Alors, l'un d'entre eux crie : j'ai atteint une étoile très éloignée.

Il est temps pour moi de poursuivre une autre étoile.
Il m'est peut-être possible d'éteindre toutes ces étoiles.
N'est-il pas un bon jeu que de chasser des étoiles
une par une comme on chasse les papillons au cours d'une journée ensoleillée
pour que le ciel revienne à son ancienne attitude, c'est-à-dire sans joie ou amour ?
Ne pouvons-nous pas suspendre toutes ces étoiles avec un fil de feu et de fumée
aux toits de nos demeures à côté des cadavres qui sont sur les murs ?
Et quel est le miracle alors ?

Comment pourrais-je décrire ce que je vois ?
Une rivière de cendre,
des arbres de bananiers qui sortent des viscères des étoiles d'été.
Un ciel vicieux qui dégage sa saveur
dans l'odeur du fouet et la forme des bourreaux.
Et le voici qui boit son café près des cadavres abandonnés
sur les sables du désert.
Plusieurs résurrections et non une seule
et des femmes qui s'embellissent par les clavicules des martyrs,
des bracelets de cheville faits de miches des gémissements
et du pain de la douleur bleue écrasée par des émeraudes de larmes foncées
et un ciel sans forme ou poids qui prend les tracements
des villes d'Ad et Thamūd et des habitants d'Iram,
la ville des colonnades qui n'avait d'égale dans aucun pays.
Des princes qui boivent le lait des chèvres de montagne
et fument d'une façon vorace et sanguinaire comme s'ils étaient vraiment des dieux.
Des princesses qui font l'amour et se reproduisent sans aucun désir ou affection
et donnent leurs corps au premier passant pour un caprice impétueux
et écrivent sur leurs portes et compartiments :
Voici des sièges pour l'écoute, la réjouissance, le chant et la joie,
alors, qui de vous, veut voler l'écoute, alors qu'il est un martyr,
sera poursuivi par un météore perçant
et l'eau entre nous est un signe de vie et de mort sans plus.

L'écriture des années sur les détours des pierres et les sources de la vision,
et la découverte du moment de la création et de la folie,
et les anémones du jour, voyantes et non voyantes, sont-elles une langue
qu'un secret ne dévoile pas et qui ne se perd que par un condamné,
ne se divulgue pas pour tout le monde et a un royaume
joyeux d'imaginations et de visions ?
Est-elle un fléau qui atteint tout éperdu selon le degré de son approche et d'éloignement,
s'y brûle et retourne une autre fois à chaque tournée et résurrection ?

Seul, il devance la caravane du désespoir
et plante sur l'eau l'écho d'un gosier purulent avec un faux sang.
Il marche sur la cendre des roses à la hauteur de son corps,
fait la prière de l'absent et du témoin,
et fraternise entre le sable et le désert.
A t-il alors relâché aux grappes de l'ombre leur séduction ?
Sait-il le nombre des grains de sable,
se dirige t-il vers un désert ramifié
et égalise t-il entre les assassins, les assassinés
et le ciel du pays habité par l'eau de la tuerie ?

Il est alors temps de prier.
Il prend une pierre et y dessine des dates d'astres morts et une fumée.
Il monte d'un corps qui sait l'ampleur de son drame,
tend à l'ombre de la terre ses funérailles. Il a toute la cendre
et les roses sont une fenêtre sur le jardin du sang.
Il a tout le chant et le temps est une prière continue pour son amour.
Il s'incline pour une langue saignante, date les mots sur le cadran solaire,
et tient entre ses mains la poussière de l'âme.
S'agit-il alors d'un corps planté dans un corps tatoué par le désir
et à la fois dans les premières obsessions des pleurs et le don de la joie stérile ?

Je m'apprête à écrire mes cérémonies avec mes mains
et libérer mon corps du pouvoir du sexe et de l'envie des lectures.
Je cherche une cellule émergente pour en faire ma demeure.
Ainsi, je me libèrerais des débris de la première humidité
et me baignerais par l'eau de la création et du sexe.
Et personne ne me voit.
Je descendrais à vous souillé par la première innocence, l'enfance sale,
le rêve des soleils tortueux et la lune limpide et attirante.
Je vous donnerais la malédiction du rêve et tournerais comme une étoile noyée
sur le fond qui cherche une plante noyée dans le fond et le reste d'une phrase
ainsi que les ruses du symbole et de l'allégorie pour vous surprendre,
mais vous seriez là bas entrain d'attendre : des cadavres sans têtes,
alors je m'enfouirais de mon minaret à vous et entrerais dans la mante des rites,
les séductions des rêves et les auge des Imams Trompeurs,
alors comment faire pour vous surprendre ?

Voici la première tournée céleste qui passe sur terre
comme une envie malaxée avec du feu.

Il en sort de l'eau, la bigarade, le glu- noir, la courge et l'air.
Alors, ne s'est-il pas écoulé une longue période¹⁵
durant laquelle je n'étais que les affinités de la langue,
la tournée de l'orbite inactif, l'écriture de la création
avec de l'eau saumâtre sur les tableaux de l'argile malléable
et l'attente du moment du regret futur et de la joie reportée
de la volonté et de la connaissance ?

¹⁵- Allusion à la sourate de l'Homme, verset 1.

Alors, comment vous faire amener tous à moi ?
Comment vous faire revenir en arrière vaincus, inconnus et joyeux
par votre état actuel et non par votre vécu quotidien,
alors que l'eau entre nous est un narcisse qui blanchit dans le vide
et s'éclot comme la saleté ?
Pendant que je suis, ainsi, péri, je me suis mis à dévisager le fond,
à descendre, à ouvrir et fermer les seuils de mon corps,
à entendre les battants et l'écho des verrous.
J'ai vu ici et là des chats qui sautent les uns sur les autres,
des satellites qui se heurtent contre les étoiles et les astres,
et des soleils qui explosent avec force.
Soudain, une main blanche s'avança vers moi, frappa légèrement
sur mon épaule et me prit par la main droite.

J'ai dit : qu'est ce que c'est ?

N'y a-t-il pas une seule clémence capable de nous contenir
et avec laquelle nous pourrions atteindre ceux que nous voulons ?

Elle a dit : c'est bien la porte, alors entre.

1- Une carrière brillante qui se vêtit du ciel par les étoiles incrustés
et de la terre par l'écriture des alphabets de la création et de la prononciation,
de la joie de découvrir de nouvelles lettres inconnues et connues entre l'eau et le sable.

2- Entre l'Alif et le Sukun¹⁶, il y a une grande différence,
une énormité non habitée, un sommeil plus vigilant que la veille
et une veille plus dangereuse que les montagnes lors de leur démolition
et fracassement devant le soleil et la lune.

3 - Entre la présence de l'Alif et l'absence du *sukūn* ,
la terre laisse apparaître des arbres anéantis, une grande aspersion de gens,
de pierres malaxées avec des os pourris, des jambes ensanglantées et des lésions émergentes.

4- Entre toute absence et absence, il y a un miroir pour un temps,
un demain et une terre tortueuse comme une femme dévoyée,
toujours demandée qui ne s'approche pas de ses demandeurs avec mesure
et ne s'y donne pas avec séduction, mais entre eux, il y a des assauts,
plusieurs guerres aussi et des points douloureux.
Ne pourra t- elle pas leur donner des rendez-vous impossibles pour qu'ils les manquent ?

¹⁶ - Dans l'alphabet arabe, l'Alif est la première lettre. Quand la syllabe est fermée, on peut indiquer que la consonne qui la ferme ne porte aucune voyelle en plaçant au-dessus un signe nommé *sukūn*, de la forme « ° », pour lever toute ambiguïté, surtout quand le texte n'est pas vocalisé. Ils sont utilisés par le poète pour indiquer le début du prononcé et le silence de la fin et la différence qui existe entre eux.

J'ai dit : comment peux-tu habiter la terre
alors que le ciel se casse chaque jour en plusieurs morceaux
et les plantes, lourdes, se balancent dans l'air sans racines et sans fruits,
le soleil suppure profondément et sans limite alors que moi je suis debout,
je frissonne comme le cheveu accroché dans le vide de son ego,
j'écris mes dates et mes noms et je compte le nombre de mes résurrections et trahisons ?
La lettre E¹⁷ est une eau noyée dans le sable.
Le cœur de la mémoire se calme et le reste des lettres et des noms
que vous aviez nommés vous et vos parents, s'allume.
Une douleur blanche couvre le ciel de l'imagination par les herbes
et les algues vertes, les mouettes tuées et le poisson volant féroce.
L'arbre vert s'allume t-il pour que tu te familiarises avec le feu
et tu t'y approches sous l'écoute et la vue du jour
avec la même mesure dont tu t'approches des cieux du temps,
des frères des antonymes et des étoiles innombrables du cœur ?

¹⁷ - La lettre M est la 24^e lettre de l'alphabet arabe et qui est remplacée ici par la lettre E et n'est utilisé par le poète dans le texte en arabe que parce que l'eau en arabe s'appelle « ma'e » et dans ce cas la lettre M ou « E » en français qui est le début du mot « eau » ne rappelle au poète qu'une eau noyée dans le sable.

Voici les prières des morts.

Regarde comment ils se mettent debout par rangées
et s'allument par les pleurs, la veille et le reste des psalmodies.
Et les pierres crépitent, provoquent de la poussière et flottent dans l'air
comme les sauterelles répandues et personne n'y prête attention.
Alors, je jure par les postures du soleil, de la lune et du reste des étoiles
que si la terre crève et les cieux se séparent en fragments
et des étincelles vertes sortent de l'eau,
tressaillent et dansent comme un démon qui passe en s'évadant,
les gens se mettront à se balancer seuls et en groupes sur les cadavres dispersés,
à faire des promesses à leurs dieux en papier, à offrir des sacrifices à leurs bienfaiteurs
sans se soucier de la douleur de la terre et du figement des fœtus dans les utérus.
Tu les verras comme des rustres appuyés seulement sur le vide blafard
et ne prennent appui que sur les cadavres pourris.

Voici une voiture qu'on appelle la terre
suivie et entraînée par les morts et les chevaux du temps.
Un deuil continu et un cadavre purulent,
mais qui pond et accouche dans les utérus.

Je sais que je suis en train de couvrir vos yeux avec la première absence
et le drame et je ne crée entre nous aucun voile.
Puis, je vous prends à mon enfer et vous tends mes abreuvoirs,
mes voitures cassées, les défaites de mon corps résident
et je prie sur vous indifféremment une prière du témoin et de l'absent.
Il se peut que les cieux soient pour vous plus proches que votre artère carotide,
que la terre soit une tortue fossilisée sur une haute montagne
qu'on appelle la jouissance et le malheur.
Ô corps habillé du rythme du corps et du reste de l'autre vie !
Comment entres-tu dans l'écurie du corps
alors que tu es condamné par la mort et la rupture ?
Ô femme ! Comment peux-tu te délasser auprès de moi
alors que je n'ai sur toi aucun pouvoir et je ne prend pas de droit chemin ?
Il n'y a entre toi et moi que ce qui lie la nuit au jour,
ce qui est entre le jour et la nuit et entre le soleil et les astres dispersés.
Et voici les voitures splendides du temps qui tombent très vite dans l'abîme,
alors que les remparts en bois de la mort se dressent fermes
et se postent en embuscade entre les lieux des montées et des descentes du corps.

Ce sont ses perpétuelles émigrations où il n y a ni soleil, ni étoiles,
comment sera alors mon état et comment puis-je essayer d'écrire mon nom,
les dates de mon corps, l'émigration de mes pays et la noyade de mes continents,
alors que les lettres me dominant.
Entre toi et moi, il y a une mer gigantesque qui ne se calme pas.
Il y a des poissons morts, beaucoup de noyés,
des vagues houleuses et accumulées, et des vents noirs.

Toutes les barques ont péri et les navires se sont précipités dans le flot.
Morte noyée, la lumière a flotté, la mer s'est transformée en démons
et en tueurs géants.

J'ai dit : je fais mes propres pas
et me voilà en train de pendre sans nom dans le vide,
je dessine mes affinités et les cercles de mon affection.
Et à chaque fois que je me dirige vers une direction quelconque,
je la trouve fermée et très profonde, alors je reviens dénudé et peureux.
Et je m'emmêle à mon corps comme un insecte que je déteste
Mais, je tombe et je tombe et je tombe et le vide est vide
comme un abîme profond et un puits avec des broussailles.

J'ai vu un grand arbre qui croît dans le ciel, entouré de beaucoup de gens,
dont les yeux sont pleins d'acclamations et de défaite.
Et les femmes étaient nues.
J'ai dit : qu'est ce que c'est ?
Il a dit : ce sont des gens qui ont perdu l'affection,
puis ils se sont dispersés sur terre en forains peureux.
J'ai dit : je leur construis un bateau et les prends tous à moi,
ceux là sont mes compagnons.
Et je me suis mis à rassembler les plantes, à ramasser des pierres
dans les limites du possible, à unir entre une pierre et une autre,
coudre entre une cellule et une autre par ma cordialité et mes lois,
à entrecroiser entre les branches par les branches pour en faire un abri
pour les cieux et la terre. La femme était à côté de moi.
Et j'ai marché, soudain l'eau explosa de tous côtés
et la terre se noya dans ses écorces et ses ordures.

Un vieil homme a dit :
A qui crées-tu le navire alors que nous sommes noyés ?
Et qui monte avec nous ?
Ne vois-tu pas que l'eau nous entoure de toutes parts
et nous sommes ici depuis mille ans et personne ne nous voit ?
Le soleil nous fait tourner tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre
et nous regardons avec abrutissement et peur,
nous plongeons dans un sommeil qui est plus proche de la mort
que de la vie et d'une vie qui n'est séparée de la mort
que par un seul souffle et un isthme unique.
J'ai dit : on nous a poussés dans un dédale non habité
et un coin délaissé d'un univers abandonné et non habité jusqu'au jour dernier.
Ne vois-tu pas les arbres qui cachent leurs bourgeons dans leurs racines,
le jour qui meurt debout et les fruits aigres qui tombent brutalement par terre ?

L'homme m'a pris et m'a fait monter une haute montagne,
il me devançait et je marchais derrière lui.
Et à chaque fois qu'il s'approchait en faisant un pas, la distance s'élargissait.
Le son rauque et répété du sable faisait des contorsions
comme les cous des guivres et des serpents.
Dans chaque pas, les monstres nous surprenaient sans que nous nous en apercevions,
alors l'homme les rabrouait et murmurait des mots.
Et les voilà qui se transformèrent en phalènes autour d'une flamme,
qui nous suivent et s'envolent sur nos têtes et sous nos pieds
et moi et l'homme pressons les pas.

Et sur la montagne, il y avait une rivière d'eau impure,
alors, j'ai dit : Est-ce que je bois ?
Il m'a dit : bois. Et j'ai bu à la hâte sans apaiser ma soif,
mon corps s'est empli par les chancres et les vers,
mon cœur est devenu perceptible de toute image,
le soleil un jardin plein d'araignées et de navires pérés.
Et je me suis mis à me couvrir par le soleil
qui s'est couvert par moi et s'est endormi entre mon nombril et mon œil.
J'ai séché mes loques et mes pantalons humides et trompés,
et j'ai peigné ses cheveux, massé son corps avec ma langue
et la pâte de son nombril avec ma salive
pendant qu'il dormait tranquille et paisible sur mon giron.
Nous étions contents et épris l'un de l'autre.

Est-ce bien le soleil qui dort entre mon nombril et mon œil et dont jouent mes enfants ?
Entre nous, il n y a pas de voile, je lui peigne les cheveux sur le divan du cœur,
lui délie le nœud de la nuit et du jour et le fais sortir du cercle du commun et de l'habitude
au jardin du temps et de l'errance sans fin sur les trottoirs.
Avec ma droite, je scrute la lune qui est verte, blanche et peuplée de femmes
qui y résident de toutes les couleurs et de tout genre, se couvrent de bracelets de cheville
et de violettes et s'embellissent par le khôl et l'antimoine.

Quand j'ai eu peur de perdre la lune pendant que je courais derrière l'homme,
que le soleil fuie aux habitations de l'absence
et que je revienne à l'obscurité une seconde fois,
j'ai coupé mes artères et je les ai suspendues dans l'espace comme des balançoires,
j'ai noué le soleil dans un côté et j'ai enroulé mes artères autour de mon coup et de mon cœur,
pendant que je montais derrière l'homme au piétinement,
alors ce dernier, ébahi, m'a regardé et m'a indiqué de le suivre
sinon je risquais de me noyer sûrement.
La sueur s'est mise à couler et les gouttes se sont regroupées
comme le roulement des perles, alors les rivières se sont remplies,
les nuages se sont saturés de vapeur mais la mer n'était pas pleine.

Et je me suis mis à frotter mon corps avec les gousses du rêve
et de l'arbre de l'amour et à dire à l'homme :
Comment disperser mon moi et le faire unir à moi même ?
Comment construire mes affinités et retrouver mon amour propre
alors que je n'ai pas de limite ?
Comment monter jusqu'à vous et descendre
alors que je suis fixé à ma place, je ne bouge pas ?

Où est la femme pour qu'elle prenne ma place ?
À chaque fois que je l'arrose de mon eau, elle palpite, s'épanouit
et fait sortir une variété de soleils et de lunes.
Elle est pleine d'astres et de planètes balancées dans ses cheveux
et la queue de ses Jilbabs.
Ses bagues sont en forme de pierres en rubis, en corail
et en perles dans leurs écrins, et elle a mille visages et corps.
Elles a plusieurs mappemondes et dispose de paradis et de rivières
ainsi que de fontaines d'où l'eau surgit avec abondance.
Et à chaque fois qu'on entre chez elle, on trouve assez d'aliments
pour nourrir tous les gens de la terre.
Elle a des amis intimes qui tournent autour d'elles avec cordialité
et affection en prononçant des paroles de compassion.

Où est la femme pour la labourer avec mon corps,
chercher dans sa terre toute graine immature et aigre
et la faire mûrir avec mon soleil, la vanner avec mon van,
et entourer son corps avec mon corps et son nombril avec le mien.
Mon cœur s'effrite pour elle à chaque fois qu'elle s'absente,
revient ou s'éclipse pour un instant et apparaît.
La nuit, nous dormons recouverts l'un par l'autre comme la terre recouvre le ciel.
Par elle, je me brûle comme elle se brûle par moi.
Elle a un trône d'imaginaires et de joies,
si tu le franchis, tu vas croire à un abysse de bouteilles d'émeraudes
qui brillent et scintillent dans le fond de la nuit pendant que les gens dorment encore.

Aurait-elle une autre occupation que moi et aurais-je une autre occupation qu'elle ?
Et à chaque fois que je viens la voir, je trouve chez elle de bons aliments
et des gens qui cherchent l'intimité et veillent en discutant,
alors, je lui dis : « bakh¹⁸ ...bakh, »
en toi ma vie et ma mort et par toi se complète ma joie.
Je dis : ô mon paradis ! Et elle dit : ô mon enfer !
Je dis : tu es ma terre et elle dit : ô mon ciel !
Et le jour de la résurrection, nous allons être dans un paradis
aussi vaste que les cieux et la terre.
Paradis auquel je m'apprêterai et qui préparera mon somme et mes heures.

¹⁸-En arabe, bakh," بخ" est un nom de verbe qui exprime l'éloge, l'admiration et le consentement. La répétition ici est un signe d'exagération.

L'homme s'arrêta à sa place, prit sept petits cailloux et en jeta en toute direction,
alors, le monde est devenu nuageux et noir et les astres se sont éteints.
Et moi je frotte mes yeux avec les larmes et la veille.
L'homme m'a dit : regarde, c'est la ville appelée Ad la première
et j'ai vu. Alors, tous les morts se mirent debout,
ils ressemblent à des bâtons en sel sec et en souffre rouge,
à des astres en pierres disparus, des soleils suspendus dans un vide bleu,
infini et sans lumière, et des têtes aiguisées comme les aiguilles et les lances dentelées.
Une petite lune blanche est suspendue sur des têtes coupées
qui pendent des maisons et des fenêtres.
Cette lune pendue a sur son front deux tâches de sang coagulé,
se salit encore plus à chaque fois qu'on veut la laver.

Voici la lune qu'on est en train de tirer sur les sables,
les jalons, les pierres et les toboggans de la boue et de l'humidité,
pendant qu'elle ouvre, ferme sa bouche et prend ses derniers souffles.
Le ciel est alors un habit usé, trop troué et saigne jour et nuit
par une eau brûlante comme un métal en fusion qui ronge la face.

Et voici la terre telle une belle femme vêtue d'un bel habit grâce au jour et la nuit
et sur son dos, il y a des insectes noirs qui boursoufflent comme s'ils ont attrapé un râle
et mordent leurs seins, leurs corps, leurs nombrils et leurs belles bouches
et n'en restent que la chaîne dorsale, le reste des membres et des petits ruisseaux de sang
qui se dispersent et se groupent dans toutes les directions.
et, qui à chaque fois, demandent des secours effrayants, mais personne n'entend ou voit.
Et l'homme rit, délire et enroule ses pantalons sur ses pentes et ses ravins.
Il se transforme dans l'air comme s'il était un démon.
Et moi, éveillé et faible, je tâte le corps de la terre
et j'apprends les détails de ses visages et la pâte de son nombril.
Alors, je m'assois sous un petit gommier.
Le soleil était sec et je me suis mis à chanter mes psaumes
et à faire la prière de celui qui fait ses adieux.

Le cercle de l'apesanteur

Le sable prend sa lanterne et quitte pour le pays lointain et la mer sombre où l'on se noie.
Qui a suggéré maintenant à la lune déguisée de prendre dans ses bras la colonne du nuage
ou de s'embellir avec une caravane errante et un ciel gris brûlant
qui se condense entre la voie d'une haute montagne et celle d'un pays pêcheur ?
Des oiseaux dont la couleur verte est foncée se posent sur une étendue très vaste,
quittent leurs forêts et trifouillent un plumage blanc coloré avec du sang.
Il y a un nuage qui ceinture sur terre sa joie, argente ses manches et voyage.
Une gazelle expulsée cherche dans la terre un son léger
auprès duquel elle peut trouver la tranquillité
et dans le fond, une goutte libre où elle ne perçoit pas de peur
quand elle s'enfouit, se met debout sur une plaine verte,
dort si le soleil donne ses détails aux siens et se donne seule à une mort unique.

La main de Dieu était paisible
quand elle a relâché sur lui ses anémones et ses manifestations.
Ses départs étaient-ils tous sur terre ?
Un homme suivait une femme.
Quand l'ombre et le soleil l'ont touchée,
elle a tendu un tapis de nuage dont les épis poussaient
et ses feuilles étaient d'un roseau d'air lisse.
Elle est maintenant cachée par les talons et le fond est long.
Elle marche sur l'eau et le mirage
et la terre est une terrasse d'une beauté douce.

L'homme poursuit sa nuée qui devient des fontaines en braise de lumière.
Fontaines qui s'éloignent et s'approchent à chaque instant par leurs autorisations
et par les consumations de l'homme par le feu.
Elle est son signe et il est un signe sur elle.
Le connaissait-elle, donc, avant de se rencontrer ?
Il avait gravé son nom sur la carte de son corps,
s'est étendu dans la cour de sa maison jour et nuit
et il est venu la voir subitement un jour ensoleillé en prenant la voie
d'une terre humide et d'un pays qui l'espionne pendant qu'il est réveillé
et occupé à apprendre les détails de ses visages et de son corps à jamais tendu dans l'air.
Il ne dévoile pas son nom à quelqu'un pour qu'il ne la reconnaisse pas,
mais elle est loin comme un astre lumineux dans un ciel perdu et une terre tortueuse.

Elle est son signe et il est un signe sur elle.
Alors le fil blanc se distinguera t-il du fil noir à la lumière de l'aurore¹⁹
alors qu'il dispose de plus de connaissance qu'il n'en a pour les biens
et ce qu'elle ne connaît pas de l'enfer et il a en elle tout ce qu'il désire en vinaigre de vin
alors que ses villes sont vides sauf de fleurs noires, de lune éteinte et de corps luisants
et morts et de pierre complice et lissée par un sang de mensonge ?
En plus, le pacte entre lui et la dame est un ensemble de diamants alignés sur les lits
et un fruit infect et interdit pour un temps futur et caché entre le nombril et les cuisses molles.
Et la sueur qui monte et descend très vite comme un fil transparent
sur les rainures du dos, les bagues vertes du corps, les épis des croupes d'ambre
et sur les lanternes des lèvres lumineuses alors que les lits sont de velours et de safran.
Et les pierres des murs sont d'or pur et de perles d'algue aigre.
Alors, que fera t-il des poissons rouges de son désir
et que leur dira t-il à la fin de la nuit puisqu'il reçoit toujours l'aube
avec ses djellabas enveloppés dans la beauté des étoiles et les hapax des rêves ?

¹⁹ - Verset 187 de la sourate de la vache, utilisé par le poète dans un contexte différent.

Le désir féroce était un arbre féroce plein d'oranges mûres et aigres.
Les branches enchevêtrées avec leurs bourres et poussières
rendent-elles leurs passages argentés ?
Au moment où le vent revêt sa plus belle parure
et vient de tout défilé pour se disputer avec elles,
Le soleil sort les cheveux déliés et l'arrière nu.
Et les feuilles sont aussi des soldats armés
et des tours mobilisés qui lancent des pierres
et des laves sur tous ceux qui s'approchent, essaient de toucher ou pensent à voir.
Le soleil tortille et s'effrite sur le tronc du palmier comme une femme ivre et dévoyée.
Et aucun homme ne la connaît ou passe la voir pour la saluer.

L'homme a porté son ballot et a fait ses adieux aux arbres,
aux montagnes, aux maisons, au soleil et à la lune.
Il s'est mis à se déplacer comme un marchand ambulant ou un passant,
à faire signe avec ses bras aux bateaux des feuilles flétries
et leurs papillons cachés sur leurs fleurs pierreuses
et il a désigné le tronc d'un vieux palmier qu'il avait oublié avant mille ans.
C'est une femme issue du sang de la terre et des palmiers
et qui a sommeillé sur le nombril de la lumière.
Sa taille s'élève jusqu'au palais de son albâtre et sa maison est faite d'argent.
Il y a une fosse dans le fond qui l'emporte
pendant qu'elle se couvre par les fleurs et le soleil.
Son flanc est mince.
Ses serviettes sont d'un ciel terreux et de fumée,
quand l'homme l'a touchée, la terre était de brandon allumé.
Qui entre maintenant dans sa cache
et les oiseaux du ciel désirés volent sur leurs toupets,
et leurs passages sont une écume de gousses des jardins et de pourpre ?

Des chevaux comme la rocaille et la poussière.
Un seul visage sort de leurs sabots et la poussière a un désir.
Il ne m'appartient pas de remuer mon sang pour écouter.
J'entends l'écho de mes pas.
Mon sang est noyé sous les robes de ses arbres
et le ciel est un ensemble de flammèches et un chant doux.
Alors, elle s'écrie : qui t'a gardé la nuit près de mon lit ?
Je suis..., couvre moi !
J'ai soupiré et l'os s'est cordelé en balançoire
et je me suis mélangé avec les veines de l'eau et des nuages.
Mes cheveux crépitent et avec un discret petit geste d'elle,
je suis entré dans la corolle du corps et les bars des membres,
elle m'a enveloppé et j'ai ouvert son tablier de laine.
Le corps a découvert alors sa première forme
comme il l'a été au moment de la création et de l'ordre.
Et j'ai marché sur une terre scabreuse et des cieux bizarres
et je me suis dit : ô toi ! Qui t'a fait venir ici la nuit
alors que les chemins sont raboteux et les coulissants dangereux
et il n'y a aucune étoile pour te guider ou un animal pour te porter
et personne pour t'encourager à cultiver et labourer la terre
et il n'y a aucun fleuve proche pour boire
et faire boire nos chevaux et nos voyageurs ?
Es-tu fou pour faire ce que tu as fait ?
Quelle ruine et quelle fureur t'ont atteint et t'ont fait venir
jusqu'à nous alors qu'il n'y a ni soleil, ni lune, ni étoiles ni astres ?

J'ai frotté mes membres avec la chaleur de l'affection flagrante,
j'ai fait mes ablutions avec du vin écumeux
et j'ai lavé mes membres avec ma salive brûlée et sèche.
J'ai séché mon corps avec la senteur du citron et les levures des oranges.
Une étoile seule s'est échappée pour tourner dans l'orbite de son corps éclairé
et clôturé par sa férocité, la fraîcheur de ses membres
et le flamboiement de ses fleurs étendues.
Je me suis couronné le roi de mon espace personnel et j'ai attendu mille ans.
Alors, une petite rose avec une seule feuille est sortie et j'ai dit :
Une seule rose avec une seule feuille ?
J'en étais content et je me suis assis.

Une petite goutte de rosée scintillait sur le bord de la rose seule
et soudain, je vis un soleil qui brille du fond de la rose seule et je dis :
Couvre moi, couvre moi ô sœur la rose !
Le soleil a suinté ses mantes dorées et s'est mis debout près de moi pour m'écouter,
alors j'ai dit : couvre-moi, j'ai froid et il n'y a ni animal ici, ni l'ombre d'un son
là bas avec lequel je peux me familiariser et parler
et depuis ma venue à ce pays, je ne trouve personne pour me parler ou m'abriter.
Le soleil alors a ri de moi et a délié la boutonnière de mon habit.
Je suis devenu nu sauf de... et...
Je devais cueillir la rose seule, feuille par feuille, pour couvrir ma nudité,
mais, je ne l'ai pas fait et j'ai dormi mille ans sous son ombre.
Je me suis réveillé par la voix d'un oiseau qui vole et voltige avec ses ailes brunes,
frappe dans le vide avec son plumage tortueux et attirant,
s'élève et descend en faisant des tours successifs et moi je frotte mon œil et l'ouvre.

Le ciel a-t-il germé des fleurs et d'où est venu l'oiseau montagnard seul ?
Et qu'est ce que je suis en ce jour là ? Comment m'enfoncer seul dans le fond ?
Ah, le désert est vaste et je ne ressens que mon corps
qui m'enveloppe mais qui ne peut être un couple !
Je me suis mis à ramer dans le sable et faire de la natte de l'air une échelle.
Et à chaque fois que je passe par un oued où il n'y a pas de plantes,
j'allume la mèche de mon corps, psalmodie mes versets
mais, je ne trouve pas de chemin sur le feu
alors, quelle est l'identité du soleil, de la lune et des étoiles ?
Je me suis réveillé par l'étonnement et soudain l'oiseau montagnard seul
se mit debout sur le tronc de mon corps,
enleva quelques mèches blanches de ma tête,
passa sa main sur mon œil et roucoula bellement et longuement.

Comment donner à mon corps sa loi, à ma forme la géométrie de son vide
à mon désir ses mœurs et à mon corps les diffractions de sa lumière ?
Comment le sang peut-il devenir une eau
alors que moi et toi sont bien enfouis dans l'aveuglement blanc
et nous n'avons pas de quoi prier et saluer les gens de ce patelin ?
et comment un arbre fruitier peut-il donner un fruit infect
que les oiseaux ne peuvent manger et il n'y reste que des branches
flétries, moribondes et un sang coagulé et contaminé ?
et qu'en est-il de la loi du monde si on essaie pas de la découvrir une seconde fois ?
N'y a-t-il pas de femme seule capable d'être mon foyer et de me rendre heureux ?

Et à chaque fois que j'essaie de pâtisser le sable,
de panifier l'air et de me couvrir par la blessure de la terre,
de choisir d'entre des arbres une descendance et du soleil une balle
pour des enfants qui ne viennent pas demain,
les questions s'infiltrèrent dans ma tête et je me fais solliciter à tuer et chasser.
N'est-ce pas là un serment pour un homme raisonnable ?²⁰
Mon œil s'est lassé de la vue et mon oreille l'est de l'écoute.
Alors, que ferai-je de la petite balle qui est à l'intérieur de moi
et qui est toujours pleine de trous et de tumeurs ?
Et quand brillera de nouveau le soleil de demain
pour le voir comme vos méfaits enflammés et brillants ?

²⁰- Verset 5 de la sourate de l'aurore, utilisé ici par le poète dans le contexte du poème.

Que vas-tu faire du petit caillou du désir pendant que tu t'assoies sur le trône du monde
et dans ta main une balle en or que tu roules quand tu veux vers la terre ?
Parfois, elle est un jardin bien garni de sang et une autre une étoffe pendante
dont les couleurs et les lois sont variées.
Quelques fois, elle est un troupeau montagnard de chèvres que tu conduis à l'égorgement
chaque après-midi quand tu es dans ton affût éternel
en train de guetter les rainures de sang coulantes vers les rivières
alors que la mer n'est pas pleine.

Est-ce que le ciel s'allume et la balle de la terre explose ?
Aidez-moi à mettre le feu au monde et à le supplanter par de nouvelles fêtes
et d'autres ruines qui seront moins noires qu'elles ne le sont maintenant.
Comment peut-on habiter la terre et apprendre à nos enfants
l'habitat des extrêmes et des villes du futur ?
Pour mettre enfin une rose sur chaque demeure et dire à ses habitants :
Regardez : voici une civilisation qui va venir
et d'autres villes que vous n'avez pas encore connues.

Les créatures pierreuses étaient des insectes sauvages
avec des yeux qui sifflaient des flammèches.
Et voici des corps en forme d'humains
qui montent un seul bateau dans une mer très profonde
où les ténèbres sont entassées.
Le bateau flotte une fois et s'approche une autre fois de la noyade.
Les vagues sont immenses et les cris s'élèvent de toutes parts.
Une femme, dans le bateau, a dit à un homme seul : où allons-nous ?
Alors, il a désigné la mer et la femme seule s'est mise à tenir les cadavres des enfants
et à chaque fois qu'ils passaient par une vague, elle en jetait un dans la mer
pendant que l'homme, occupé par ses bougies éteintes,
riaient, délirait comme des fous et disait : levez haut les voiles !
Mais, une vague immense et bleue est venue très vite,
elle avait une voix grandiose qui ressemblait à la résurrection,
alors tous ceux qui ont été à bord ont eu peur même les fœtus dans les utérus,
tout le monde s'est mis à crier et pleurer et le soleil à se balancer
continuellement sans aucun sens.

Une femme dans le bateau a dit :
Débarassez-vous des provisions et des munitions !
Alors, la vague s'est agrandie et le bateau s'est balancé de plus en plus.
Un homme qui était occupé par ses statues s'est mis à crier :
Jetez les vieillards dans la mer !
Le vent soufflait très fort et le ciel est devenu plus bleu et la vague plus immense.
Les cadavres flottaient de plus en plus simultanément
et faisaient un clin d'œil à tous ceux qui ont été à bord.
La langue n'était pas comprise et les lettres avaient pris la forme de créatures souples
et solides avec des ailes en feu et des yeux dont surgissaient une flamme,
une noirceur et une obscurité.
On a entendu une collision, puis les étincelles se sont dispersées en blessant,
le ciel est devenu un tissu déchiré et des ports insécurisés,
alors, qui est monté au ciel et en a descendu et qui a emballé l'eau dans un colis ?

La vague a enveloppé le bateau, alors, les panneaux se sont envolés,
les appareils ont cessé de bouger et tous ceux qui étaient au fond se sont calmés.
Et je suis resté seul suspendu entre la mer et le ciel,
alors, j'ai commencé à crier : ô argent du jour et ô écume de mer !
Où est la terre pour que j'y fasse ma fête, y établisse mes rites,
y présente mes sacrifices et pour que j'essuie ma peau avec ses feuilles ternes et jaunies ?
Ô argent du jour et ô écume de mer ! Où est la terre pour que je l'attaque
avec ma totalité et pour qu'il n'y reste ni atome, ni grain de sable
et pour que je devienne de tous les arbres suspendus dans leurs vides,
une feuille de leurs feuilles et une cellule de leurs cellules ?
Où est la terre pour que j'essuie mon corps avec et frotte ma peau avec son argent ?
Me voici seul et nu, parle moi ô ciel pour que j'entende ta voix !
Couvres- moi ô terre pour que je commence mon rêve en montant et descendant vers toi.

Donne-moi, ô terre, un seul grain de liberté pour que je puisse partager ses gousses.
La montagne que voici est haute et ton arbre est loin de moi.
Mon sang a tâché le visage de la terre et a barbouillé les jardins de la lune.
Ô soleil, j'ai eu peur que mon sang coagulé et ma petite poésie aigre
ne tâchent tes couleurs dorées.
Où est ton image dans mon œil et la beauté de mon âme ?
et qu'en est-il de monsieur le corps et de la femme
à qui j'ai donné tous mes désirs alors qu'elle ne m'appartient pas ?
Je me protège de toi avec mes créatures égarées et mes chats morts
et par toi, je me protège de mes créatures égarées.

Un chant prend la forme du gosier vert.
Je me suis arrêté sous l'œil boueuse du soleil et j'ai regardé le ravin :
 a- Des fourmis qui marchent sans drapeaux.
Le ciel se résume à des fragments de fumée à la fois proches et lointains,
à du métal en fusion, des corbeaux noirs et de vieilles constructions
et d'habitations vides sauf de l'acacia et d'oiseaux flamboyants.
La distance entre un astre et un autre est plus courte que la distance
entre la victime et son tueur et il n'y a pas d'issue.
 b- Les fourmis rampent sur les arbres et les entrées des routes
et font des montagnes des maisons leurs demeures
et des arbres un habitat et une résidence.
Ils sont blancs, leurs têtes sont pointues comme les aiguilles
et leur apparition ressemble à des démons.
J'ai dit : N'y a-t-il pas une seule clémence ?
Alors, une averse rouge et des ordures d'une lune étouffée et brûlée m'ont atteint.
Un palmier seul était au milieu du désert, le soleil et la lune lui rendaient visite
et les étoiles craquaient sur ses toupets comme s'ils étaient le cadavre du temps
et les membres déchirés de l'ère de la peste.

- c- Je m'apprête à une tempête qui est l'issue et à une issue qui est la tempête.
- d- Je fabrique de mon corps un ferment de l'amour fragile
et j'en joue devant les enfants en espérant qu'ils deviennent contents,
mais, ils me lapidèrent avec la pierre de leurs âmes perdues
et les arbres de leur enfance vieillie et me virent avec hostilité quand je leur dis :
venez à moi, ô vous tous qui êtes fatigués pour que je vous délasse!

e- Je papillonne avec des ailes flamboyantes, danse sur l'écume de l'eau
et fraternise avec mes poissons d'or dans toutes les directions,
j'invite un oiseau auquel je parle et je danse avec moi-même sous l'arbre de l'isolement
et les grappes de la colère allumée.
Je sèche un autre espace de lumière et distribue dans toutes les directions
vos restes et mon sang que je bénie en vous.
Je laisse dans l'utérus de toutes les femmes un enfant qui porte tous mes signes
et résurrections.
Alors, l'arbre de toutes les femmes enceintes ou accouchées est sûrement l'amour
qui est leur arbre vert et le foyer qui les abrite.

f- Je cache entre toute corolle et une autre, une ville enterrée
et les traits d'une descendance disparue

g- Y a-t-il quelqu'un ?

h- Sous chaque fleur, il y a un soleil et le ciel d'un pays qui se lève
ou un royaume qui lui ressemble

i- Quand chacun de vous écrira t-il son poème avec sa langue qui lui ressemble
et ses lettres qu'il abrite et l'élèvera sous le toit de sa maison comme les lapins,
ses momies et les chats flamboyants en faïence sans besoin d'une autre langue
pour être l'un des fils de l'avenir ?

j- Y a-t-il quelqu'un ?

Signal

Le sang prend la forme des poussières, des coussins du sommeil,
des cœurs des pains, des carrés des verres, des couleurs et des signaux de passage.
Il prend la forme des billets de voyage, d'un vieux bar,
d'un corps d'une femme riche et d'un vieil homme.
Quand allons- nous nous enfouir de nos noms étroits à nos vastes noms
et perdre la forme des escargots ?
La terre prend la forme de la mante d'un vieil homme
avec qui plaisante un vent mordant et un arbre coupé
sur le bord d'une vieille rivière que la beauté trompeuse
des eaux et les ombres des chardonnerets ont quittée.
Et sur le fond, il n y a que les souvenirs d'une eau et d'un sang visqueux
ainsi qu'une grenouille qui frappe et se reproduit vivement
comme s'elle était des sauterelles répandues.
Le ciel prend la forme d'un village anéanti
et d'un tableau vide de dessins, de couleurs et de couvre-lits.

Comment puis-je attraper le vide et m'en embellir,
colorer la lumière et mettre entre un papillon et un autre
un siège pour un homme, une femme et un enfant ?
Comment mettre entre toutes les fleurs et leurs noms
un espace pour un rêve, entrer dans l'île de l'air et me couronner son roi,
m'asseoir sur le divan vide de l'espace et préparer quelque chose
qui ne serait pas la folie ou l'inadvertance, le sommeil ou la veille ?
Comment puis-je vous apporter de chaque jardin deux espèces²¹
pour que vous assistiez à une fête à vous aussi vaste que les cieux et la terre ?
Et comment faciliter la langue pour qu'elle ne reste pas debout indécise
devant vos portes et vous puissiez alors me comprendre
et ne pas me pourchasser des portes de vos gosiers et de vos esprits pleins
de crottin et de ruines comme s'ils étaient une victime qu'on tond avec un couteau ?

²¹ - Allusion au verset 40 de la sourate de Houd.

La langue est-elle un ensemble de chats contaminés
et de chiens errants pour que vous la ruiez comme les ordures ?
Alors, retenez-moi dans la cage de vos âmes errantes,
faites-moi entourer par les murs de vos prisons froides
et enfermez-moi avec les serrures pour que je ne m'enfouies pas de vos cellules
à des dédales sans début et sans fin.
Entre la couleur et son contraire, il y a des espaces vides
et sur la terre, il y a des taches de lumière sèche, d'air noir
et d'un sang dans les coins.

Signal

Je chasse du sommeil une heure, j'entre dans le jardin du corps
plein de cueillettes et de bouquetins et je cours en direction de la mer.
Je cueille un nuage terrestre et je mets une écharpe de lumière et de résidence
et je dis à mon corps : es-tu rempli ? Alors, il dit : encore et encore.
Je lâche vers toi²² le papillon du corps habité par la tentation du corps
et les forêts rouges du chardon.
Je le garde une heure ou presque jusqu'à ce que la terre crève
et obtienne le gout des poires, des oranges de la lumière sèche,
des grappes du raisin rougeâtre et des coquelicots serrés par leurs racines,
les fissures de leurs feuilles et leurs désirs.
Et j'élargis ma voie par un astre de ton côté droit,
un autre de ton côté gauche et un troisième derrière ton dos.
Mais, tu m'ignores et tu ne me regardes pas.
C'est l'heure de la résidence dans l'orbite de la permanence
et la peur de marcher dans l'axe d'un long voyage.
Je ne dois qu'attendre alors.

²²- Notons ici l'ambiguïté du renvoi, mais, le pronom personnel renvoie sans doute à la femme.

Je cherche une tente proche et verte pour y préparer mes cérémonies moi-même.
Mais, tu viens en retard, tu hâtes mon voile qui te couvre et je te dis :
Enveloppes-moi, enveloppes-moi, couvres-moi, couvres-moi
et avec un geste léger de toi, j'entre dans les jardins du jour
embellis de pêché et d'innocence et je flotte un peu sur l'herbe,
sur les pommes de la douleur verdâtre et les membres déchirés du rêve
et j'écris avec l'encre de ton corps tremblant le chant de l'enfance enterrée vivante
et la discordance du monde effondré.
J'invite un nuage errant à ma table et mon foyer et à la résidence dans ma maison.
Je plante pour toi un arbre vert que tu nommes liberté
alors tu cultives devant ma maison une de ses branches ramifiées
et tu écris sur chaque branche :
Voici tes sentiers difficiles et ton paradis promis et perdu.

A ce moment là, je vais filer pour toi un tissu en taches de soleil,
d'écume de mer, d'argent d'eau et de restes d'étoiles.
Puis, je l'incrusterai avec les cadavres des morts, les pupilles des blessés
ainsi qu'avec les gémissements de la douleur lumineuse
et les ruines des temps très anciens.
Alors, tu riras et tu ne pleureras pas.
Oh combien tu me détestes et je t'aime et combien je te déteste et tu m'aimes !
Ô toi, ô femme de pierre, sois maudite puis sois maudite jusqu'à la fin des temps !
Mon corps n'est pas une barque pour toi ou un chausson que tu peux piétiner.
Nommons les choses par leurs noms.
Ton nombril est un verre rond qui ne manque pas de boisson mélangée
et le vin de ta main est délicieux pour les buveurs.
Ton corps que nul gardien ne protège est une étoffe fardée par l'herbe et les anémones.
Un abîme déchu ne mène pas à toi.
Le corps qui opte pour une loi précise ne s'apaise pas auprès de toi.
Ta loi est ta présence qui est aussi ton absence
qui dure en même temps plus que n'importe quelle présence.

Ta main droite est une vigne et des ceps mûrs en toute saison
dont la cueillette est toujours permise.
Ton secret est propagé dans les horizons
et à chaque fois qu'on cueille un peu de tes fruits appétissants,
la vigne se déchire, les grappes s'allument
et nos atrocités qui n'ont ni début ni fin se dévoilent.
Ton œil est le soleil de Dieu.
Ô mon Dieu !
Comment panifier pour toi la joie permanente et te présenter la gaité ?
Ô toi femme de pierre ! Combien je t'aime et tu me détestes
et combien quand je te déteste et tu m'aimes !

Signal

Je m'embellis pour l'ornement de l'innocence, des rites du rêve,
de la perception des sens et des non sens dont le voyage,
la course, l'amusement, le jeu, la toilette et la mort
qui est une faveur et une faveur qui ressemble à la résurrection sans plus.
Et je m'apprête à défier le sommeil et la veille
ainsi que l'écriture des amulettes des arbres, l'énigme de la nuit et le râle des fœtus.
Je poursuis les maisons du soleil, de la lune et des étoiles,
je sommeille sur les portails de ton corps jusqu'à l'heure de la résurrection
et je déchiffre les talismans de tes sorciers et de ta magie,
je vole le feu de la conciliation d'entre mon corps et sa première pâte
et d'entre la terre et ses pores lointains et proches et nul pouvoir sur moi à part toi,
alors je trace moi-même mon propre espace et l'embellis pour mes yeux.

La mer est-elle une dernière écriture pour un huitième ciel
dont on ne voit que l'écume, les coquilles et les algues mortes
vertes et non vertes ainsi que les bateaux noyés,
les planches flottantes, les poissons blancs féroces
et les restes d'un sang disparu pour des temps blêmes et exterminés ?
Je désire une rose avec mille branches et une femme très vaste
qui pourra être des arbres croissants et un encens amer,
qui par elle et pour elle, le soleil et la lune se disputent
et qui dispose d'un trône arrangé.
Le sable prend sa lampe et quitte vers les pays lointains et le trou noir stellaire.
Qui a insinué à la lune déguisée de mettre sous son bras le mât du nuage
et une caravane errante en plus d'un ciel gris brûlant
qui se rallie entre deux passages d'une haute montagne et d'un pays pêcheur ?

Un petit chant

Les spectacles de l'absence et de la présence sont d'un temps bossu et cassé.
Le visage est un astre qui tourne et la terre une chamelle verte
qui marche sous le dôme du sang.
Le soleil a une tache rouge dans sa robe détruite et filée par les os
et les membres déchirés, et le vent est l'abri des cadavres.
J'ai vu deux palmiers en écume et en eau qui sortent du fond du ciel
et l'oiseau ancien est clouté et crucifié dans l'espace.
Le plumage est un témoin du tué et de la preuve.
Le ciel était-il un signe du sang ou le sang était-il un signe du ciel ?
J'ai vu deux astres en abysse et en feu qui pleurent la douleur de la terre
et arrachent la fleur du plomb et du fer.
Le visage est un astre qui tourne et la terre une chamelle verte
qui marche sur le cadavre du sang.
Elle était son signe et lui une résurrection sur elle.
Un homme a poursuivi son nuage et il est parti.

Signal

Un épi fleurit dans ma chambre à coucher.
Des arbres habités par la lumière et les mots me parlent.
Un cactus qui pousse dans mon rêve me tient compagnie,
mange de mon pain et partage toutes mes joies
ainsi que les défaites de mon corps et de mes rites.
Les débris d'yeux cristallisés sur les murs me dévisagent.
Que fait le palm pollen dispersé dans ma terre
et dans les bateaux noyés dans le fond de la mer et les coquilles de l'eau ?
Des pieds nus me piétinent, m'effritent et me jettent au vent évadé des paradis,
de la boue des temps vieillis, des moulins de la mort
et des taches de lumière couchantes et obscurcies.

Une chauve-souris, essoufflée, encercle ma porte et s'envole dans le toit de la chambre.
Je la frappe par le sommeil et elle me dilapide par des pierres de rêves très durs
et des restes de désirs saignants et d'ères éteintes.
Une femme qui brille la nuit, laisse sur les murs ses serviettes, ses tresses
et défait son tablier sur le soleil enfoui sous mes coussins
et me fait signe de la suivre jusqu'au « lieu » du sommeil,
et le lever d'un soleil boueux.
Elle étend sur le côté de mes séductions un châle venant de sa solitude verte
et disperse sur mon corps ridé les robes de sa féminité
Je me lève alors et la suis fou de désir.
Un corps est pâtissé par l'ivoire et le henné et enveloppé par la soie de l'amour,
les chaînes de la lumière et les soupîres des fœtus.
Un sein ressemble à une émeraude verte.
Les yeux sont en perles ajustées sur les sièges de la couleur
et les divans dorés de la verdure comme s'ils étaient des aigues-marines et des rubis.
La poitrine est un golf de miel épuré et de corail enfoui.
Son nombril est un verre enivrant, des estuaires montants et descendants
pour un feu difficile à découvrir et un enfer qui ressemble à l'abri sous un soleil
qui est la clémence et un amour qui ressemble à de l'aisance.

Je m'apprête à défier le sommeil.
Les palombes roucoulent dans ma mémoire et nichent sur les ruines de mes trottoirs
et mes minarets obscurcis ainsi que mon corps décati.
J'allume ma lanterne éteinte et je suis quelques unes de mes séductions.
S'agit-il de couvre-lits et d'un soleil ou d'un rêve passant que les miroirs ont trempé ?
Je me suis réveillé par émerveillement.
J'ai aperçu la femme en pierre debout entre un feu et une eau.
Etait-elle le brandon latent dans le marbre de l'herbe
et qui traçait l'écho de ses pas sur le dôme de mon corps,
et l'étoile réveillée dans le nuage en lampadaire
pour un temps passé et un autre venant ?

Le soleil trace le khôl de son corps sur le sable de l'horizon
ceinturé par des statures de nomadisme, avec des fils en feu et en pourpre
et des cercles en violettes molles par la compacité des membres
et la fertilité du corps vivant.
On dirait la terre défaite par le désir de la soif et du sommeil
ainsi que par la douleur de la séparation de l'utérus, dans l'utérus,
du noyau et de l'innocence des fœtus et l'enfance du rêve.
Est-elle la matrice, la terre ?

Signal

Un homme marchait occupé par son espace et une femme marchait occupée par le sien.
Ils se sont rencontrés et découvrirent qu'ils sont deux feuilles issues d'un arbre seul
qui a choisi de rester debout et suspendu dans l'air pour des années.
Et à chaque fois qu'ils s'approchent l'un de l'autre ou se touchent,
le soleil les guettent, la lune descend et monte pour s'enfouir des maisons de l'inaction
et de l'action à l'est de la terre et son ouest pendant qu'ils rient,
enlèvent de sur leurs corps diaphanes les habits du désespoir
pour entrer dans le rite des choses et de leur innocence
et innovent leur ère par des chartes qui ne se brisent pas et des lois non écrites ou codifiées.
Elle est un signe sur lui et il est une résurrection sur elle.
Tu les connais par leurs traits à chaque fois que l'eau rencontre le feu
et la terre met à nu ses entrailles.

Debout, tu es dans un abri très étroit entrain de guetter l'éclosion du corps
pour la fleur du corps et sa possession de la fleur du désir montant
et de la corolle de la féminité qui se défait sur les voies dures de la nuit.
Et le jour est un dôme séducteur d'un corps vaincu et dérobé dans un ciel lointain
où le soleil ne se lève pas et la lune n'est rencontrée que modérément.
Alors, les joies ne se rencontrent pas, le rêve se disperse comme s'il était des miettes
et des restes de membres.
La nudité des visions se disloque pour qu'il ne te reste que les cailloux, la hantise des bijoux,
les fleurs séchées de la terre et l'arbre hennissant sur l'étendue de l'ouï, la vue et le cœur.
Et ni toi ni elle n'êtes responsables de tout cela
et vous êtes tous les deux dans deux fonds du temps.
Vous ne vous rencontrez que dans l'occurrence des rêves
et les épis des esprits larmoyants.

Quand le jour viendra t-il désarmé comme s'il était le déluge
et la nuit derrière lui comme une armée englobant des drapeaux et des boucliers ?
Elle était sa fleur et lui une fleur sur elle.
Il s'appuyait sur elle avec son tronc et lui offrait des offrandes
et elle lui offrait le verre des larmes, l'aigreur de l'amour
et les oranges de la douleur muette.
Alors, qu'est ce qui était ce signe et qu'est ce qui était ce témoin ?
Il la rencontre au milieu du jour et de la nuit
et elle ne le rencontre que derrière un voile et ne lui parle que par gestes.

Il est debout nuit et jour occupé par son bien-être
et elle est occupée par les jardins du regret et les pépinières de la pêche et de la tuerie,
alors, il ne sait pas quelle voie prendre et lesquelles des voies,
peut-il trouver ouvertes pour s'y enfouir
là où on n'arrive jamais et on n'y revient pas toujours.
Et quand ils parlaient, ils débordaient.
Tu es occupée par l'arrosage des pèlerins et la nutrition des hôtes de tout défilé
et moi, chaque jour, je viens à toi lumineux par mes séductions et les lois de mon corps
vaincu et tu viens à moi écrite par ta douleur pure et tes histoires infinies.
Comment alors ouvrirai-je devant ton corps le portail de l'amour
alors que tu te penches sur moi des fentes du désespoir ?

Voici alors le dédale du corps.
Tu es écrite par la douleur des saints et je suis aspergé par les croix,
les balbutiements des mosquées et les tombeaux des pauvres.
Tu es un signe sur la veille et la fièvre et voici ton arbre très profond et féroce
et mes racines sont témoins de ce que je dis.
Ton soleil est filé sur mon corps en forme d'entailles et de ravins
dont les rites et les éclosions sont un signe pour moi.
Elle était sa rose et il était une rose sur elle.
Elle est sa résurrection et il est une résurrection sur elle.

Des arbres ont été défaits par le ciel en veines d'or jaune embrasé la nuit
et les nuages sont leurs pentes.
L'habit de son²³ désir était un asphodèle.
Ses tresses étaient pleines de cieux proches et d'étoiles
et sa chambre envahie par des bouquetins blancs et des fleurs.
Effrayé, les pas m'ont conduit au bord du jardin
et le ciel s'était embelli par l'habit de sa verdure.
Voilà que l'astre tourne autour de sa chambre,
son regard est-il un peuplier et le feu de son eau douce le zadjal
d'un oiseau ambigu qui vient du bosquet proche ?
Je me suis grondé et je me suis couvert par son châle noué entre la matinée et la nuit.
Emprisonné, je suis dans un boucan de l'eau de ses yeux.
Comment puis-je m'enfouir alors d'un éclair à un autre ?
Et comment le son de ses cailloux devient-il un foyer ?

²³- L'adjectif possessif renvoie à la femme.

Nous nous sommes réveillés.
Le frisson de l'aube opalescente, par le nuage blanc et les gamètes,
mâchait la rosée et le parfum.
Les petites perles cachées étaient élevées
comme une forêt entre les rochers de la terre et des cieux.
Les fruits du mirage sont à la portée de la main,
ses troupeaux²⁴ sont-ils de l'or pour que je puisse les connaître ?
Les caravanes de son équipement, enceintes par l'eau de la création
et de l'élévation²⁵, se sont elles complétées puis se sont-elles échappées
pour chercher la descendance d'une goutte cachée entre un défilé très étroit ?
Le vent passe entre deux franges et j'habite une montagne qui se plie à une foudre.
Je me suis couvert par son châle noué entre la matinée et la nuit.
J'ai dit : je cache mes membres déchirés de mes cadavres et de ma mémoire.

²⁴- Notons l'ambiguïté du renvoi de l'adjectif possessif, il peut renvoyer aux fruits également, mais il renvoie certainement à la femme.

²⁵- Voir la sourate des Fraudeurs, verset 27 où Dieu parle de l'eau de Tasnim qui est une source au paradis qui coule au dessus des chambres et des palais.

Te souviens-tu de l'image de la femme que tu as, de la couleur de son corps
et du goût de son giroflier ainsi que de la pâte de son nombril ?
et que feras-tu à l'heure de crue et de décrue alors qu'elle n'est pas loin d'ici ?
Son bracelet de chevilles est-il un cliquetis d'eau,
la blancheur du lait et l'argent du nuage avec quoi on brode le vent
et on embellit les entailles du soleil et les ascensions de la lune
ainsi que les maisons des étoiles ?
Et elle est ce qu'elle est, une bohémienne qui n'aime pas l'habitat des cimes
et des sommets des montagnes.
Elle est un signe sur la mort et toi un signe sur la vie.
Et elle ne descend pas le village où tu habites et ne vient que cachée
aux guetteurs et aux voyeurs.

Sur elle, il y a des grappes, des météores et de nombreux passages difficiles que tu traverses.
Alors que feras-tu d'elle alors qu'elle est sur toi un habit de piquant et d'épines,
qui ne devient pas usagé, ne périt pas et que tu n'enlèves que pour le mettre
et tu ne plantes que l'isolement et ne récoltes que la poussière ?
Elle est habitée par toi et promise et toi tu es habité par elle et lui est promis.
Comment alors un corps ivre peut-il être un exemple pour plusieurs corps
et l'eau entre toi et elle, est un palmier qui se ramifie en plusieurs branches inclinées
qui tendent leurs franges sur une terre qui est la vieillesse et un espace qui est l'enfer
et sur ce palmier le soleil ne se lève pas et la lune ne lui rend visite que l'heure de sa mort ?

L'aisance et la gloire sont pour toi si elle rayonne.
Elle a la possession de ton corps vaste et peut s'installer où elle veut dans les coins,
alors, quand viendra t- elle fardée et ivre portant entre les mains tes dons
et les fruits de son corps pendant que tu te lamentes sur son sort ?
Elle a un trône grandiose, si tu le pénètres tu te croirais à un abysse de bouteilles,
d'émeraudes en perles dans leur écrin et si tu y sors, les lames se casseront sur toi,
la terre et les montagnes crèveront et tu ne sauras pas dans quel pays sera ta mort
et tu la trouveras debout devant toi,
alors, ne te lamentes pas sur son sort et dis lui enfin de compte : salut.
Elle est une résurrection sur toi et toi une résurrection sur elle.
Le soleil doré de l'aube s'est levé sur toi alors, réveille- toi.

Ce que le monsieur a dit à la dame

Pendant qu'il guettait, debout sur le bord de la nuit, les transformations du jour,
le monsieur s'est étonné de ce qu'a dit la dame
et s'est penché vers elle avec un regard nu.
La résurrection ne m'est –elle pas plus proche qu'une femme
dont je connais les détails de son corps,
le blé de son ventre et la pâte de son nombril
alors qu'elle tient les rênes de mon temps
pendant que je me met debout sur l'arbre des transformations
et les territoires de la vision ?
À ce moment là, la dame s'est attentionnée à ce qu'a dit le monsieur
et s'est mise à lire avec une voix immense.

Entre mon nombril et mon corps se trouve un vaste paradis
dont personne ne connaît l'étendue que moi,
alors laisse tomber et laisse moi tranquille.
Sais-tu monsieur pourquoi je me cache de toi jour et nuit
et je ne me découvre qu'à moi ?
Mes robes sont l'eau et ma langue est la terre
et entre une robe et une autre, il y a une marche de mille ans de mort et de vie,
alors, comment peux-tu arriver à moi alors qu'elle est loin²⁶
et les marcheurs n'y parviennent que dans leur sommeil
après des morts nombreuses et des vies triomphantes.

²⁶ - Le poète parle de cette marche de mille ans citée plus haut.

Ce qui est entre ma langue et la terre est plus grand
que la différence qui existe entre les cieux et la terre
et une parole qui est celle des intervalles,
mais tu ne sais pas laquelle des paroles t'appartient ni celle qui m'appartient.
Alors, seuls les compagnons de la matinée et de la nuit
sont capables de déchiffrer les symboles de la parole
et seuls les patients des amants et des fidèles, ceux qui ont des besoins en amour
et les requérants de la mort conviviale à qui j'ai donné l'autorisation,
peuvent s'approcher de son code.

C'est ma voie : une veille la nuit et une douleur le jour
jusqu'à ce que la terre se remette de sa résurrection
et tu n'es toujours pas capable de me payer huit pèlerinages,
et si tu arrives à m'en payer dix c'est par générosité.
Et voilà que tu es mort de chagrin pour me voir.
As-tu alors un autre besoin en moi et un désir enfoui que je te dois ?
Car tu ne me verras pas avant cela ni après jusqu'à ce que tu meures,
la terre devienne noire et le soleil et la lune fendent
et tu ne seras pas à ce moment là mon compagnon.

Alors pourquoi attends-tu mon arrivée d'un voyage qui est l'épuisement
et voilà que les convois sont venus près de nous sans que tu n'y aies d'ami
ou de garçon pour le voir et lui poser la question ?
Retourne auprès des tiens pour qu'ils te prennent en charge
car tu n'as pas de force et je n'en ai pas non plus.
Il ne s'agit que de mes états et mes instances où je me roule comme je veux
et dans lesquelles tu as la même part de souffrance que j'ai de l'aisance,
j'avance sur elles dans ma voie et monte mes détours et tours
jusqu'à ce que l'âme m'arrive au gosier et je parte à un pays désert
pour y dresser mes tentes, annoncer publiquement ma mort dans le champ de bataille,
faire mes prières, présenter mes invocations et égorger mes offrandes
jusqu'à ce que la terre se fracasse et l'eau en éclate
et je puisse regrouper le soleil et la lune autour de moi.

A ma parole la défiance de l'affection
et à mon corps la séduction des démons.
Et voilà que tu te lamentes entre le soupçon de l'affection
et la séduction des démons et tu ne cherches sur terre
pour moi qu'une dernière résurrection.

Me voici en train de te voir alors me suis-tu monsieur ?
Sors du tombeau du corps et écarte son couvert de toi
Ne sois pas comme l'homme au poisson
et arrête-toi devant chaque femme en moi,
alors si le corps reste à sa place, les choses demeurent ainsi
et les membres de la mort rouge se sont regroupés entre ton ascension et ta poitrine,
alors déchausses-toi et sors de ta fatigue et ton épuisement.
Nous allons te faire retourner à ta famille dans une proche contrée
pour vous rendre joyeux et recommencer une mort fréquente et une veille fatiguée.
Nous ne te quittons pas des yeux alors ne te soumets pas,
ne sois pas mécontent et arrêtes-toi !
Arrête jusqu'à ce que je te surprenne avec le déluge de mes noms et mes signes
et te suive dans tout ravin où tu résides et chez chaque groupe
qui t'offre l'hospitalité, que tu sois hôte de voyage ou un passant,
jusqu'à ce que je te comble de ma grâce et te donne un seul moment
qui n'entre pas dans le nombre des années et du compte.
Un moment qui se situe hors du temps et aucun des deux n'est lié à l'autre.

Alors, monsieur n'est ce pas ton vœu ?
C'est ainsi que le monsieur est parti sans savoir dans quel pays il est,
passe la nuit dans le jour et le jour dans la nuit
et il s'est dit : je vais attendre un autre bateau pour m'amener à une femme précise
pourquoi la femme était-elle un signe de veille et de fièvre ?
et à chaque fois qu'il passait près des habitants d'un village
et leur demandait l'hospitalité, ils refusaient, se mettaient à le lapider,
l'expulsaient d'un pays à un autre, envoyaient derrière lui les chiens errants
et les vieux chats rapaces de nuit pour le dévorer.
En vain, il s'en défendait et les éloignait pendant qu'ils sautaient les uns sur les autres
et balbutiaient leur colère entre les dents pour le poursuivre
jusqu'à ce que le corps saigne et les veines se remplissent de douleur et de soif.

Et il a vu que ses momies marchaient derrière lui sur la pierre de la terre,
cadavre par cadavre en criant.
Comment s'enfouira t-il de la douleur par la fièvre et de la fièvre par la douleur
et la mer n'est pas loin d'ici alors qu'il est réveillé et couché ?
Et il a vu beaucoup d'hommes qui pleuraient et des femmes
qui l'encerclaient avec les mouchoirs de la joie et de l'adieu.
Monsieur, dites mois, où est la maison de la dame ?
Ô dame, où est la demeure du monsieur pour y descendre et se protéger ?
Le voile du corps s'est découvert et l'homme et la femme se sont enfouis
pour les divans rouges du sommeil et le royaume du rêve clément
et sont restés longtemps entrain de se rouler dans leurs draps
sur les couvres de l'affection et les grappes du désir ardent.

Un entretien doux qui annonce l'arrivée de la dame au bord du sommeil, s'est déclenché.
Le monsieur a ôté ses membres un par un et a sombré dans des pleurs amers.
La dame s'est affiliée à un divertissement, un jeu et un ornement
jusqu'à ce que le monsieur fasse attention au temps,
alors, la dame l'a abandonné pour le rêve
pendant qu'elle indiquait aux cadavres de la mémoire d'entrer dans le rite de la vision
et au corps de se cacher dans les pantalons vastes du sommeil.
C'est ainsi que le ciel s'est rempli de nuages
et les a versés en eau avec modération sur la terre.
La femme alors a fermé les portes et a dit : Veux-tu me voir monsieur ?

Je suis plus proche de toi que tu l'es de toi
et tu es plus proche de moi que je le suis de moi alors que dis-tu ?
Pourquoi retournes-tu contre nous les membres de notre famille
et tous ceux qui te rencontrent parmi mes amis et mes commensaux ?
Et voilà que les membres de ta famille rient et ne pleurent pas,
décident de voir l'affection qu'on leur a rendue et les moments
ainsi que les dons abondants qu'on leur a fait.
Il est temps pour le corps de se couvrir par les mariées vastes du sommeil
et pour le sommeil de se couvrir par les palanquins du corps pour le rendre un sultan.

C'est par le marbre de ton corps que je prends mon ticket pour le voyage.
La distance a un dépliant dans mon habit.
Je m'ouvre en montant d'une vapeur ancienne
et je nage en direction des mers et de la mémoire.
C'est la langue du rêve qui par moi s'illumine du petit matin jusqu'à midi
et met sa parole sur une pierre émergente et des images d'écume vide
pour mesurer la distance entre moi et les royaumes de ton corps.
Entre moi et les royaumes de ton corps, il y a une terre lointaine.
Et voilà mon sang qui se poste en embuscade
ou je le choisis de feu et d'eau et je le rends une poignée dans ta main droite.
La terre est une bague de noces que je sou mets entre tes mains
et la brode par la cendre des cieux et de la terre en forme de flambée de lumière;
trempée par les poitrines et les désirs.

Ouvre le corps du rêve et donne à la mémoire la beauté des imaginations
et des visions ainsi que la solidité du relâchement.
Et si la nuit fait sortir ses poids lourds, sois un habit qui me met et se retourne par moi
pour que j'envahisse les demeures.
Je vais donner à ma voix la splendeur des plénitudes à partir d'un corps feuillu
et des terres qui lavent le visage du jour avec la première lettre de mon nom
et la dernière lettre de ton nom.
Ton nom est maîtresse de la terre et joyau des cieux.

Sur ta porte royale, j'ai étendu mon sang
puis j'ai interprété ce que le symbole écrit
et le sens que le langage des signes n'arrive pas à concevoir
ainsi qu'une vérité qui ressemble au rêve alors que je ne suis pas concerné.
Prend de mon corps et de mes mots ce que les savants du Kalām ²⁷
et les maîtres de la lettre peinent pour l'interpréter.
D'ailleurs, ils en sont incapables.
Pose leur la question un par un et groupe par groupe
sur celui qui dit ce qu'il dit et par quelle langue il écrit
ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas
et pourquoi nous attribue t-il des choses connues ou inconnues par lui
que ni lui ni nous pouvons supporter ?

²⁷ -**Kalām** : (كلام en arabe, *discussion, dialectique*) signifie dans son premier aspect une des sciences religieuses de l'Islam faisant référence à la recherche de principes **théologiques** à travers la **dialectique** (méthode théologique dogmatique et l'argumentation rationnelle^{L. cité} in Jean-René Milot, *L'islam et les musulmans*, éd. Fides (1993), p. 121-122, 271 pages.

Ils ne te répondront pas par ce qu'ils savent ou ne savent pas et te diront :
Eloignez cette femme de nous, nous suons de fatigue pendant qu'elle rit de nous.
Entre elle et nous, il existe d'anciennes revanches et une meule de guerre
dont on ne sort que cassés et habillés par les restes du sang et les ravages des funérailles.
Et il y a des tués et des détenus qu'on ne peut compter et qui ne veulent pas qu'ils le soient.
Entre nous et elle, il y a une terre vaste dont nous sommes incapables de parcourir les tâches
que ce soit pendant le jour ou la nuit ou pendant son sommeil ou son réveil.
Alors, le monsieur a enlevé ses membres un par un et a sombré dans des pleurs amères.
La dame, elle, s'est mise à se distraire, jouer et se parer jusqu'à ce que le monsieur fasse
attention au temps, alors la dame l'a délaissé pour surveiller ses amants et le langage
de ses apôtres.

Je me suis accordé la séduction de deux lettres S et T²⁸
 J'étais un feu sur le dôme du temps,
 j'ai abrité mon corps par mon corps et je me suis protégé par le soleil de l'après-midi.
 Tes yeux sont gravés comme les papillons sur une haute montagne
 comment m'élever vers toi ô femme grandiose !
 Comment arracher le gant de mon corps et déclarer à l'eau
 que je me suis mis debout sur la terre pour y planter mon enfer et chercher mon paradis.
 Je n'en possède que la canicule de son nom
 et mes pas sont des pas qui butent sur les arbres du trône et du royaume
 et comment me couvrir par un temps qui est l'union ?
 Ne t'éloigne pas alors de mes pas, nous nous sommes approchés de la terre.
 Là voici qui s'enveloppe de mort et de désirs coupables,
 vas y disperse moi sur un paradis dont la largeur s'étend sur les cieux et la terre
 pour que je puisse y trouver ma place et allumer une part de mes pas.
 Ô vous, homme et femme ! Qui êtes-vous ?

²⁸ - S est la première lettre du mot « soit » et le T sa dernière qui traduit le mot en arabe "كن" et qui renvoie au verset 82 de la sourate Yasin.

Entre nous, le pays s'apaise et l'industrie de la chimie ancienne
et le chant des philosophes prospèrent.
Et nous ne connaissons que la distraction,
le jeu et la fierté de la cordialité et la parenté noble.
Et nous n'avons que des amis intimes dont nous regardons le visage,
que nous connaissons par leurs traits et que nous approchons jour et nuit.
Alors, ils s'approchent de nous par l'amour et les belles paroles
et ne s'entretiennent que sur le chant et la musique.
Alors nous buvons jusqu'à ce que l'eau parvienne à nos veines et la soif disparaisse,
nous nous déplaçons d'un oued où il n'y a pas de plantes à un autre qui en dispose
et dont la nuit ressemble au jour et nous allons d'une famille à une autre.
Nous ne concevons pas alors la rotondité de la nuit sur le jour
et celle du jour sur la nuit, il s'agit plutôt d'une action courante et une vie continue
qui à peine commence, finit et ne finit que pour commencer.
Et entre la mort et la vie existent d'autres changements et d'autres temps lumineux
que la vue ne peut concevoir et nous en sommes contents.
C'est de cette façon que doit être l'affection, ô monsieur !
Et c'est ainsi que doit être le lien de l'union, ô madame !

Entre nous, les souvenirs affluent sur les arbres de la nuit en plein jour
et devant la nuit et le jour, un doux entretien tourne entre nous
et qui ne se coupe que par un somme
et ne commence que par un rendez-vous qui est le rêve.
Entre nous, l'action et le calme et entre l'action et le calme,
il y a des indices pour de nombreux astres errants
qui nous cherchent dans les galaxies mais, ils ne nous trouvent pas
et nous ne leur disons pas de descendre en paix.

Entre nous, depuis le commencement de la création jusqu'à sa fin,
il existe des particules et des mots enfouis et découverts
que si tu les découvres et si un homme le sait,
ne peut qu'en revenir peureux en me disant :
C'est l'instant de la séparation entre nous jusqu'à un délai qui te convient
et un temps qui me convient, jusqu'à l'avènement de la résurrection
dont je tiendrai une place de familiarité, d'allégresse, de chant et de danse
et je ne quitterai pas ma place jusqu'à ce que tu me donnes l'autorisation
ou je parte où voudra la dame et le temps prenne ses dimensions et ses appellations.
Alors, je porterai mon vide sur mon dos, je jetterai mon bagage dans la mer
et ne resterai dans aucun temps et ne me chercherai aucun lieu.

Entre nous : de la sourate de Josef et les gens de Saba
Il y a ce que les philosophes et les savants du Kalām ne peuvent interpréter
et les mystiques, les gens de la découverte et du prestige
n'approchent qu'avec une teneur qui tient l'aspect de l'aisance
et qui fluctue comme il veut dans les voies de la douleur,
alors, dans quel labyrinthe est-il et dans quel fond est-elle ?

Entre nous, la nuit abandonne ses habitudes et ses besoins
et continue le voyage et la veille jusqu'à ce qu'elle arrive à un lieu sûr
des côtés des cieux et de la terre, ne cherche pas de dernière résurrection,
et dit : bakh, bakh.²⁹
Je n'ai aucun désir d'un nouveau jeu qui s'appelle la mort et la vie,
je suis ainsi ivre ô toi !
Qui alors me conduira à la maison ?
Tu es comme ça et je le suis.

²⁹- Un mot en rabe qui exprime l'admiration ou la fierté.

Entre nous : de Zouleikha³⁰ et l'arbre de perles et Balkis³¹ ainsi que la femme de Loth, existe ce qui nous fait sortir des limites de la parole au labyrinthe de la vision. Le monsieur a enlevé ses membres, membre par membre et s'est retourné dans ses draps sur les couverts de l'affection et les grappes du désir ardent et a sombré dans des pleurs amères, la femme dans une distraction, un jeu amer et un embellissement jusqu'à ce que le monsieur fasse attention au temps, alors la femme fut surprise par la parole du monsieur et partit.

³⁰ - **Zouleïkha** ici, est la femme d'al-[Aziz](#)-qui signifie "le puissant" ou "l'excellence" en arabe- (le [Potiphar](#) biblique) qui s'éprit de [Joseph fils de Jacob](#) que son mari avait acheté comme [esclave](#). Cité dans l'encyclopédie libre Wikipédia.

³¹ - Balkis est la reine de Saba.

La résurrection

Chaque pas est une rose et chaque fleur est un espace(1)
Alors, je descends sur terre et dénude la mémoire de la pierre du temps,
du vacarme de l'âme, de l'épuisement de l'ascension et de la descente,
de l'endurance du corps au corps par le lever du soleil
et de l'arrachement de l'œil des préludes de la révélation,
de la réponse de la vision ainsi que de la lourdeur des membres par les membres.

Alors, j'entre dans l'obscurité du matin et selle le dos du jour avec le sable du nuage,
le henné des doigts brûlés et les jardins des souvenirs herbeux sur les murs du temps
alourdi par l'histoire blanche, les crânes des créatures, les sentiments des morts vivants
et des vivants morts, les gravures blêmes des pharaons sur les navires du soleil,
les temples des prêtres, l'encens nocturne des vieillards et la prière des esclaves
ainsi que les prières des saints et des crucifiés depuis la nuit des temps.
Qui captivera l'ombre pour moi alors que mon cheval indomptable est parti ?

Alors, je monte les chevaux des races méharis et ceux de la cendre
pour qu'ils me fassent passer à la pâte de la première création et l'eau des arbres
montants de Sijjin ³², de la terre envahie par la pluie et la douleur de la naissance.
Et près du bourgeon des mots dressés depuis quelques années en attente
du départ du soleil de l'ouest à l'est et du voyage de la lune bleue de l'est à l'ouest
ainsi que la tombée de la pluie rouge pollinisatrice entre les arbres verts de la famine
et la soif des créatures montantes du sang de l'aurore, de la canicule de l'après-midi
et la sieste du songe jusqu'à la venue de l'heure et la préparation de la créature
à l'écoute du témoignage et au savoir de la vérité et de l'ordre.

³²- C'est le nom d'un oued en enfer.

Les nuages ombragent le chameau de la nuit en plein jour
et entre eux, mon sang est prisonnier.
Les étoiles sur la nuque sont comme onze astres
et le soleil et la lune au milieu de l'eau et du sable, invoquent Dieu.
Les paradis de 3adan sont préparés pour les affamés
et les voyageurs venants de tout défilé.
Entrez maintenant dans leurs immensités³³
et laissez de la place pour la rosée
pour se fourrer entre leurs sentiers en entrant.
Voici que leurs corridors lisses sont embellis par les Houris et le lis blanc.
L'amour entre dans un royaume et fraternise avec plusieurs corps.

³³ - Il s'agit des immensités, des sentiers et des corridors des paradis de 3adan.

Tout pas est une rose et toute fleur est un espace et celui-ci est le mien.
La ville est cachée sous le soleil du jour.
La terre se tient debout en attente des nouveau-nés morts et brûlés en même temps.
Voici ton espace alors entre maintenant dans la lumière.
Mon habit se frotte contre celui de quelques oiseaux
qui étaient dociles avec toi dans la pluie blanche et verte.
Ils arrachaient de toi les habits du sommeil
et ouvraient leur Mihrab prophétique devant toi.
Entre maintenant dans l'habit des psalmodies sur les murs
et la nuit de braise était verte.

Tous les météores sont cachés dans ta chemise.
Une mer d'amour et de gazelles était le grand espace.
Quand les rois ivres entrent dans un village, ils le ruinent
et en font des cadavres de cendre voyants et non voyants,
des marais de sang et de boue dont on ne sait le début de la fin
ni la terre de la mer.

Et les voici maintenant autour de toi près des murs qui tendent leurs mains à l'eau
sans pouvoir en toucher une goutte et ils ne restent qu'une heure du jour
et reviennent avec leur faim qui rôde autour de leurs mains comme un feu.
Leur servitude étend ses bras entre leurs pieds, un feu les encercle
et au dessus d'eux des anges noirs ainsi que des esclaves qui les frappent avec des chaînes.
Tu vois alors leurs yeux de tristesse se noyer de larmes pendant qu'ils regardent.
Tu ne les entends pas crier et ils ne peuvent être sauvés.

Des arbres qui fleurissent au mont de Sinaï. (2)
La distance est un ensemble d'envies en argent et en lumière,
une terre amplement verte et fleurie.
Les oiseaux sur les seuils desquels les arbres de lumière et de tonnerre
sommeillent, sont consternés et déchirés dans le sable vivant et la rosée/temps.
Et voici des ferments en lait d'aube qui enlèvent de leur dos leur plumage
sous le soleil de l'après-midi et l'étendue-cœur.

Elle s'est mise à picorer le temps et parler d'un jour blessé
et des cieux trempés par le confinement de la naissance.
La pluie rouge tombe comme la laine hérissée.
Les tapis sont un sycomore sur lequel la nuit et les oiseaux mangent.
Les étoiles sont une rosée au dessous de laquelle les vagues se cassent
et au dessus le vent danse sans ennui, ni ajustement, ni peur ni amitié.
J'ai peur et je guette et l'espace est vide et n'est pas vide.
Son signe est une paire de paradis en palmiers entourés d'une rivière
et on a mis au milieu d'eux des tués et des restes de cadavres
ainsi que les os de plusieurs vies.
Avaient-ils des fruits ?

L'humidité de la mémoire et la trahison du temps et de la terre l'ont quitté,
alors il a demeuré dans le cœur et les cartes du corps dont il est responsable
et a daté par une nouvelle date son corps crucifié entre l'espace de l'écriture
et les jardins du sang dispersés sur chacune des molécules et des sons.

Son signe est la pagaille et son signe à elle est la résurrection
et entre eux se trouvent des arbres qui ne sortent pas de la terre,
toujours ombrageux et fruitiers.
Il s'est écrit sur les anémones de la mort
et les cartes de la pagaille ont écrit sur son corps la date de la résurrection
et le commencement de la connaissance.
De bons essais l'ont surpris, alors il a tracé sur le sable plein de cadavres
et d'ossements vermoulus, deux lettres enchaînées comme le Alif et le « Soukoun », ³⁴
« kûn »

³⁴ - Le mot Soukoun veut dire statique ou fixe en arabe. **Alif** en arabe est la première lettre de l'alphabet arabe et « kon » en arabe est l'équivalent de « soit » en français et c'est une insinuation à la prononciation du mot de la création par Dieu.

Il était l'espace et elle était les escaliers de la résurrection,
l'hurllement des racines et les fléaux de la nuit.
Il a quitté l'espace des couleurs et s'est disputé avec la nuit et la mer
pendant que tout le monde dormait.
Les cieux étaient ses pantalons et son soleil bien vert et fleuri.
Alors, y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui vous connaît en elle ou la connaît en vous ?
Elle était l'eau et le passage du temps par le temps
et le chevauchement du vent avec le vent et le corps vivant avec le corps vivant
ainsi que le fractionnement du grain d'avec le grain et le feu qui s'allume
par un arbre olivier béni qui dispose d'une huile.
Peu s'en faut que cette huile s'enflamme d'elle-même.

Chaque pas est une rose et chaque fleur est un espace.
voici mon corps alors entrez dans son trône et glorifiez-le, matin et soir.(3)
Construisez vos royaumes sous mon trône et soumettez-vous à lui sans protestation.
J'ai été surpris par le frisson du corps et l'éloignement entre les membres.
Le soleil sur le nombril de mon corps s'ouvre en lits et diverge en corolles.
Le sommeil vient et semble ne pas me connaître
et je viens à la veille que je n'arrive pas à concevoir.

Et voici un utérus vaste à la forme de la terre et des cieux
dont s'infiltrèrent les descendances et les liens de parenté.
L'oiseau était vert et les gazelles nageaient dans l'espace profond
et entre elles des poupées, une récolte en acacia et en sycomore de la soif
et des jardins de l'arbre infernal.
L'heure s'est approchée et la terre s'est déchirée en enlevant son habit
plein de cadavres des gens, du vert des engrais ainsi que des vers de la créature
et des nuages de la fumée bleue et blanche, de la pagaille du jour salé
par les racines des palmiers et les jardins des funérailles.

L'assoupissement me prendra t-il ainsi que la domination de l'état actuel
et la dame viendra t-elle enfin couverte d'obsession de plénitude,
de plantes du nombril de croupes lourdes et transparentes, d'anémones rouges,
de l'embryon des fleurs et de caprices du tonnerre?
La dame au boucle d'oreille en sang de petits soleils, d'étoiles-fleurs
ainsi que de bracelets de cheville scintillants viendra t-elle
alors que mon sang coule sur ses mœurs comme une rivière
de lait coulant grumelé et comme la grande rougeur ?

La terre était une fleur, les bracelets de chevilles
étaient fixés dans la protection des oiseaux
et les gens qui étaient partagés entre croire et ne pas croire, regardaient.
Les petits soleils, par la colère de la vision et les obsessions des probabilités
dessinaient leurs arbres en perles et leurs pactes sont la terre et les créatures.

A-

Chaque fleur provient des sangs du soleil.
Les bracelets de chevilles sont dressés entre deux blessures.
L'eau coule et les créatures sont sur son orbite.
Et moi j'étais le témoin mort qui apprend maintenant
leurs noms et les heures de leurs douleurs³⁵.
J'ai acquis la virginité des étoiles et je suis entré seul dans leur trône
et leurs royaumes lumineux.
Je me suis préparé à la mort ou au martyre et à la veille.
Ils sont venus voir mon sang goutte par goutte
sur les feuilles de l'herbe des jardins.
J'ai marché dans plusieurs niveaux d'eau
alors, mon sang en est devenu orné
et les oiseaux des jardins plantés dans l'espace des bourgeons.

³⁵ - Le poète parle des bracelets de cheville dressés entre deux blessures.

Un cactus naît maintenant dans l'utérus de l'horizon.
Ils ont le trône de la miséricorde et j'ai le royaume du martyr.
Ils ont des chambres vastes comme les cieux et la terre
mais les pauvres, les passants, les rebelles de toute part
ainsi que les errants dans le royaume de leurs corps étroits
et leurs grandes douleurs ne peuvent franchir leurs seuils.
Dans ces chambres il y a des sièges pour l'écoute et la musique
ainsi que des heures pour les pleurs et la veille. (4)

B-

La terre est entrée dans sa tournée
et les femmes se sont étendues sur le blouson des soleils;
orné par la mer, la nuit et la verdure grandiose,
et se sont faites juter en arbres et en bâton d'arak.
Et elle était la terre, une fleur sur laquelle appuie le jour.
Les heures sont dans son ventre et les étoiles sur sa poitrine
sont des cadavres, des os, des rivières et des palmiers
qui portent sur leur dos des feuilles de sang.
Que veux-tu ? J'ai étendu ma main.
Une grappe de feu tombante, des corps de sel feuillus sur terre,
la montagne et les chevaux étaient sur un sabot entrain de s'agresser mutuellement.
Le vent/étincelle et les fissures des cieux sont fermées.
Qui rafistole la terre dans le désir de l'eau et de la lumière ?

D-

Sur nos bords, le soleil dort les cheveux déliés,
il a étendu ses tresses feignant l'hostilité sur mon corps
et les mouettes crucifiées sur un voile de vent et de tonnerre.
Le poisson d'eau danse sur les tresses d'une femme,
sorties de la mer et de la nuit.
Le henné de ses couleurs est le jour et la nuit.
Elle a déchiré mon blouson.
Un enfant d'eau sort ses pieds du roseau de la lumière
et le soleil³⁶, dont les poitrines sont lointaines et proches,
est trempé dans le blouson du jour.

³⁶- En arabe, le soleil est un mot féminin appelé « chams ».

La Grouse du soleil était-elle – dans les nuages- cachée
et les vents envahisseurs étaient-ils recourbés
dans la trajectoire des cieux et de la terre ?(5)
Je suis debout sur un amas de pailles et de boue.
Mon sang circulait comme une rivière qui coulait sans ravins
et j'en étais le guetteur qui regardait(6)
Je suis témoin de tout son, tout animal, tout homme et femme,
tout arbre et toute corolle.
Je suis témoin de la tournée successive et non successive du soleil et de la lune
qui ne témoignent de rien et ne prononcent mot sur les cadavres
entrants dans l'escalier du bannissement et les cercles de pendaison
ainsi que le rite des naissances, la saleté des sens
et l'intercession de la vision en écoute, vue, toucher et perception.
Je suis témoin du jardin dont les fruits ne sont que des affamés
et de la terre alors qu'elle n'est pas une orange pour les mangeurs
et n'a ni rivière pour celui qui veut boire ou s'abreuver.
Seule la soif est la fin de toute chose
et toute chose brille comme s'elle était le mirage.

Je suis témoin de toute nation avec leurs rois, dictateurs, prisons,
esclaves, tués, blessés, prisonniers et bourreaux.
Je suis témoin des fœtus qui demandent secours auprès de Dieu
qui les a faits des créatures molles,
pour ne pas descendre sur la terre la plus sanguinaire et la plus sale.
Je suis témoin des utérus en train de se contracter et de se déployer dans le vide
pour éjecter les fœtus dans la terre stérile près des arbres de la solitude
et les constructions de l'injustice ainsi que les murs de la dérive et les tribus du désordre.

Je suis témoin de toute tournée en train de secouer le monde
et de disperser les créatures en cadavres, abîmés
comme s'elles étaient des sauterelles propagées sur les trottoirs
des cieux et de la terre et entre eux un isthme en cendre.
Je suis témoin des cieux pendant qu'ils se coupent en larmes
et en gouttes de pluie noire comme un don de Dieu
et de la terre qui devient des volcans comme s'elle était la résurrection
alors qu'il n'y a personne qui entend ou voit.

Je suis témoin des montagnes dans leur rassemblement des lèvres,
des yeux, des os des amoureux et des tués des sentiments.
Je suis témoin des arbres stériles incapables de donner l'ombre
ou abriter les insectes et les oiseaux hérissés.
Je suis témoin des humains pendant qu'ils entrent dans leurs villages
dans l'obscurité au point que personne d'entre eux ne peut voir sa main
s'il la fait sortir et le tonnerre risque de les ravir.
Je suis témoin des obscurités superposées.
Ils espionnent le jour à travers les ouvertures des maisons
et les rideaux du sommeil lapidé
et par peur, se frottent les yeux avec leur douleur.
Tu crois qu'ils sont éveillés alors qu'ils dorment.
Dans leur cœur, leur peur ressemble à un arbre en fils bien tressés.
Si on les appelle dans l'obscurité, ils tâtonnent leur servitude avec leurs cœurs
et n'arrivent presque à rien comprendre.
Le soleil les renverse à gauche et à droite
alors ils ressemblèrent à des creux de palmiers vides.
Ils ne jettent pas de coup d'œil sur la terre pour voir s'elle était verte ou non.
Les cieux poussent avec l'huile et les olives pour les mangeurs.

Chaque pas est une rose et chaque fleur est un espace.
Que se passera t-il s'ils me font entrer dans leurs prisons
et les passages de leurs défaites et fracassements, se sont fermés à clef
et ils ont fermé les issues du soleil, des étoiles, de la nuit et de la lune
et je deviens suspendu entre la terre et le ciel
sans aucun oiseau pouvant me parler et sans aucun soleil pouvant me guider à moi
ou alors une lune qui pourra me rendre visite cinq fois par jour ?
Je suis témoin de ma douleur et de la tendresse d'autrui,
je vois ainsi comment je me lave alors que les roses sont loin
et les anémones rouges ne me couvrent pas
et à chaque fois que je compte me rebeller,
elles m'attirent vers elles par les fracassements et la servitude.

Je fabrique une rose verdâtre par mes saignements
et je suspends les feuilles du vent une par une sur son cou
et je laisse sur la montagne de chacune d'elle une partie.
Qui alors entre maintenant dans ma demeure
dont les incendies sont embellis par les lettres et le matin ?

Psaume

Les lits du sommeil se sont ouverts et les fors du désespoir se sont divergés. (7)
Je m'assois sous les feuilles de la mort et je pleure avec amertume.
Je ne vois alors ni enfants ni basilics, ni écume verte qui sort du mont du Sinaï
et que les vues ne peuvent concevoir et à laquelle les oreilles ne peuvent accéder.
Le ciel est une corolle qui se brûle et la terre est un panier de pain pourri,
une mouche qui se noie dans la boue de la galaxie
et s'emplit par des épidémies et des crimes du jour et de la nuit.

Je me suis dit : je sors de cette terre pour pouvoir tomber
peut-être sur l'eau et l'ombre ou trouver sur le feu un chemin.
Je vais faire venir pour vous un brandon de la faim de la terre;
des jardins de la tuerie, des pépinières de la pêche et du sable de la peur,
des arbres des étoiles qui se meurent,
alors ne me regardez pas bêtement et bizarrement.
Je vais aussi faire venir pour vous des fleurs fanées des montagnes
et la pierre du ciel flamboyant et complice.

J'ai longuement marché sous un nuage seul et perdu.
Les cieux s'exploraient en éclair et en tonnerre
et moi, je suis au sein de la bataille en train de compter le nombre des tués,
les cartes des blessés, et je prépare les cris de ceux qui ont perdu leurs enfants.
Et même si la terre disposait d'un arbre de crayons
et même si les feuilles des arbres étaient des livrets et l'eau de mer un encre,
les témoignages de la peur et de la perte ne se termineront jamais.
Les anges se disputent entre eux pour une fleur,
le sommeil est sous une corolle et Dieu, qui détient la rêne de l'univers,
ne bouge pas et rit de l'hébétude des gens et de la folie des créatures
ainsi que de la colère des petits et grands anges à la fois,
et rugit avec force, alors la terre s'en trouve secouée,
les montagnes détruites jusqu'à devenir une poussière.
Les enfants tombent morts comme s'ils étaient des troncs vides de palmiers,
demandent de l'eau et ne la trouvent pas et ne touchent que le frisson de l'air blanc
comme il se touche et comme le tâtonnement du corps sensuel du corps sensuel
et celui du membre pour le membre sur les lits de la crainte et de la frayeur.

Et voilà des fourmis qui avancent comme une armée sans drapeaux !
Je me suis frotté les yeux alors j'ai vu ce que nul œil n'a vu :
Une mitraille de soleil qui sort et des pierres qui jonchent dans l'air
et la terre qui se vautre comme une vieille femme(8) dans la boue de la menstruation
et la fièvre de l'accouchement noir et du travail de la naissance
ainsi que la copulation des créatures fouillant la captivité de la mort et de la peur.
Les palmiers viennent par groupes effondrés et non effondrés,
alors, je n'arrive presque pas à les reconnaître et n'arrivent pas à se fixer sur ma mémoire
et mes tables dispersées sur le nombril de la terre et la meule du soleil
qui tourne comme un tourbillon de terreur, de frayeur et de mythe.
Et ils viennent en retard à mes chambres,
alors, je les mets dehors comme les traîtres et les abandonnés.
Les insectes se nourrissent avec avidité des cadavres des humains
et des membres sexuels.
La corolle s'entretue contre le pétale, lance son épée fulgurante
et la plante dans le tronc de l'air.
Alors les gouttes de sang coulent en effaçant le visage de l'horizon.
Un dieu dans sa solitude pleure et les ballots de l'eau explosent
sur les îles de la terre pleine de désir et de levure de verdure,
puis enlèvent leur beauté et se retournent sur la nuque blessée des souvenirs.
Et la salinité du temps baille et ne trouve que la douleur, les ossements
et les douleurs de l'éjection, alors les membres s'ablatissent un par un.

Le vent était une balançoire dont les sommets étaient montés par les oiseaux.
La lumière et le sang se mélangeaient sur la pente des jardins en vin
dans la queue des soleils fatigués.
Dans les demeures de mon cœur pêcheur, les palmes sont fous
et se demandent s'ils peuvent relâcher leurs pieds
puis étendre sur les petites herbes leurs couleurs sombres
et brûler le vent du désert pendant que l'hérisson en pierre dévoile ses pantalons
entre la poussière des montagnes et le jaune des soleils.

Quand la terre deviendra belle et décorée
et se mettra du khôl avec le signe du silence noir, le soleil nu du jour,
la boue des gouttes mortes et les os des morts
ainsi qu'avec ce qui sort d'entre les lombaires et la poitrine.
Et alors que les gens croient pouvoir la contrôler,
nous venons la voir dans le jour sur des météores en chevaux de plaine et non de plaine
et des coussins composés que le tonnerre peut ravir et qui peuvent être brûlés
même s'ils ne sont pas touchés par le feu.
Le sang de ces chevaux semble éclairer à cause du frémissement
de la secousse et la bizarrerie du souffle.

Et à chaque fois qu'un nuage vient et un astre décline,
les anges du rêve se réveillent et descendent légers sur terre
pour se disputer les franges de mon cœur blessé
et s'assurer du montoir de l'opulence
et des anémones des paradis et des rivières.
Et j'ai ouvert mes yeux sur l'étoffe phosphorique du sommeil
et les amulettes de la vision.
Et l'eau des iris cléments monte et descend, alors nous en devenons faibles
et ils se bousculent autour du vin des sentiments,
des dons de la mémoire et des tables à manger et à boire.
Des tours en argent et des citadelles en rubis et en corail les protègent,
leur lumière brillera devant eux,
alors je leur ai demandé : « Pour qui est toute cette terre ? »

Le signe des arbres montants d'entre la veine et l'espace de la veine,
est le désordre et leurs feuilles sont l'abondance.
Pour qui est cette terre, le palmier mis debout sur la soie du temps
et sur le bord des canaux secs ?
Les rivières dressées qui ne jaillissent que de moi et qui ne coulent qu'en moi ?
Pour qui est cette terre et les astres qui se sont dispersés ?
Pour qui sont tous ces météores qui poussent sur la tête de chaque enfant,
chaque arbre, chaque femme et chaque corolle ?
et voilà que le lait des cieux est un feu
et le pêché est le signe des créatures et la pâte de la création.
Alors, avec quel pain en feu mangent-ils et boivent
et les descendances se procréent-elles ?
Je ne crois pas que ces dernières vont périr.

Pour qui est cette terre ?

Et la crainte que je connais et que je ne connais pas est une femme
dont l'apparition est ravissante, le corps beau ainsi que la stature
et dont les membres et la forme sont souples.

Les gens sont partagés entre un groupe qui la croit et un autre qui ne la croit pas,
la regardent tous et sur son seuil en pierre suspendu entre le dôme du ciel flamboyant
et la lune de la terre fondante, ils se mettent debout rang par rang sans début et sans fin
et ce jusqu'à la fin du temps.

Pour qui est cette terre ?

À chaque fois que je veux entrer par une porte ou sortir par une autre,
j'y trouve des gardes très forts ainsi que des météores et des anges vigoureux
et rudes qui n'écoutent pas mes pleurs, le craquement de mes membres
ainsi que les convulsions de mon corps.

et à chaque fois que je veux cueillir un fruit ou me ceinturer par la ceinture du soleil brillant,
je trouve le fond mûr et les gens endormis qui une fois morts se réveillent.

À chaque fois qu'un nuage passe, je l'invite à ma table et le met sur mon cadavre
pour quelques années.

Et à chaque fois que je veux descendre au bord de l'eau,
cette dernière baisse et ce qui devait être fait est fait.

Errant, je transpire et de moi coule un tonnerre très fort et une frayeur.
Je me dérobe pour ne pas faire des choses et je psalmodie le verset de « la chaise »,
je porte sur mon dos les embryons du rêve et les grappes flamboyantes de la colère
et j'essaie de lever la galaxie du ciel qui tombe en membres déchirés et en coupures.
La plantation et la progéniture en périssent.
Chaque pas est une rose et chaque fleur est un espace. (9)

(Les marges)

(1)

C'est la fleur dont je pénètre les royaumes et où j'étends mon corps épuisé et blessé.
Je bois de la jarre du rêve et je cueille de la braise de l'impossible.
Les roses, les soleils ainsi que les yeux occupés par le rêve étaient un feu qui explosait.
Les roses sortent-elles mortes et effrayées d'entre leurs côtés pour guetter?
Est-ce que je voyais ?

Mon sang était vert et une pluie qui ressemble à un oiseau.
Le vent était-il lavé quand il est passé dans l'espace de mon sang
et l'après-midi déliée dans ma blouse ?
Qui a classé le vent sous mes habits et caché dans la nuit ces palmiers
et dans mon corps ces brillances ?
Qui a suspendu sur les franges de mes cheveux ces étoiles ?
C'est la fleur dont je pénètre les royaumes où j'étends mon corps épuisé et blessé.
Ses anémones ressemblaient-elles à un enduit ?

Le vent était lisse par les oiseaux dans la pluie de l'aube
et la terre lavée par les instincts de ses membres.
Sur les soleils un bracelet de feu, une alouette
et un ange qui panse des blessés par les roses
et me lâche dans l'espace du jour.

(2)

La rosée est l'habit d'arbres dans la terre du pays.
L'étendue est une tente en poussière.
Comment sont-ils venus jusqu'à nous ?
Et nous avons mis l'écharpe de leurs couleurs.
L'espace est leur blessure
et les cieux sont-ils de leur trône emprunté ?
Monte ³⁷ sur ce costume dont les habits ont été arrachés des rites des sables.
Ma chamelle était le vent et l'horizon ma caravane, les soleils mon guide,
alors, cueille une rose du costume de mon sang et remets en un peu à la terre.
Cueille et plante une étoile dans mon ciel,
quand la nuit vient, sois mon adorée et mon enfer,
donne moi sur le sable la forme de l'espace.
La rosée était-elle l'habit d'arbres dans la terre du pays
et l'étendue une tente de poussière ?

³⁷ - L'ordre est donné ici à une femme. Soulignons la créativité du poète qui a fait référer le texte poétique à un autre texte poétique au sein du recueil. Ainsi, les marges sont ici des poèmes.

(3)

Un corps dévoile un champ plein de blés et d'arbres.

Une femme réunit le palmitier des palmiers

et jette aux papillons de la lumière leurs anémones.

Y a-t-il un homme qui la connaît à cette heure des invasions de la nuit ?

Un enfant fait ses ablutions sous les sources du soleil,

cueille les roses des rivières et rêve de sa sérénité.

Y a-t-il quelqu'un qui le connaît quand le matin secoue les portes ?

Des palmiers ont-ils séduit leurs amoureux

ou se sont-ils mis près de leurs désireux ?

Une lune dort sous le tronc et dessine sous le nombril la forme d'une femme verte
qui peut être des pays et des cieux, des paradis et des terres et qui ouvre une rivière
entre le nombril et les arbres étendus sur le pont de la rivière
et une autre entre les arbres plantés sur le nombril et les pierres.
Qui sauve la lune de l'eau
et supporte à la place de quelques amoureux leurs sentiments ?

Voici les palmiers endormis entre les démons et la pluie rouge de la nuit.
Le corps d'argile était un palmier et des yeux desquels l'eau explosait.
Une lune qui saluait les corps comme le fait le temps
et un corps qui saluait les corps comme le font les corps.
Y a t-il alors quelqu'un parmi eux qui me connaît
ou quelqu'un qui la reconnaît en moi ?

(4)

Deux fleurs qui scintillent d'entre tes yeux
et les lettres sont une trace de la parole.
L'étendue est un petit arbre qui ombrage le perdu.
As-tu vu ton feu qui s'est allumé dans l'obscurité
ou bien alors as-tu bu ton verre illicite de la laideur du sang?
Alors tu t'es abreuvé et tu as filé de sa tente³⁸
pour faire couler une goutte d'obscurité
sur son habit enduit par les os et les sangs.

³⁸ - L'adjectif possessif se réfère au verre illicite.

Et les lettres sont une soubrette que tu mènes à la prière chaque nuit
et dans leurs veines, l'encre veille, alors que tu es debout entrain de séduire la parole
pour l'entité de la parole et tu tiens cette dernière
pour qu'elle ne se détourne pas du fond des lettres et du questionnement.

Est ce que sa lumière t'est parvenue dans la solitude de l'obscurité,
ou s'est-elle apaisée comme le noir derrière la joie des visions
pour déverser son eau en vain sur les sables
ou comme une corolle seule au sein du désert ?
La forêt des lettres s'est-elle allumée par la lumière de ton soleil vert
ou alors as-tu fait ta prière dans le labyrinthe des humains ?
Tes yeux se sont-ils feuillus quand l'obscurité s'est flamboyée ?
As-tu pénétré dans le sang de la parole
ou es-tu le seul qui a vu les lettres comme une soubrette
qui apparaît derrière sa servitude ?

Alors que tu es errant entre l'eau et le désert,
en train de parler aux mots en espérant qu'ils deviennent une rose
et de presser le sable avec le sable,
qui a su que les roses en fin de voie et des eaux sont sous les chevaux?
As-tu vu seul que les lettres sont une soubrette et des têtes,
inclinaées vers le manteau des vents ou plantées dans la poignée des maisons
et que les corps sont une loque de mort ?

Pendant que tu pries la nuit dans le mihrab, tu éclaircis la parole avec la parole
ou tu cajoles les lettres avec les lettres ou alors tu fouilles les étoiles à Yathrib
et tu frappes les sables par les sables ou alors tu restes dans ton ancienne sérénité
comme Dieu, tu séduis la parole par la parole.
Tu tiens les lettres pour qu'elles ne se détournent pas du fond des lettres et de la question
et l'étendue est un petit arbre qui ombrage le perdu.

(5)

Un soleil et des temps.

Une femme qui file des arbres blancs à partir de l'herbe du nombril,
des cieux et un jour qui découle des désirs ardents et des joies.

Des fleurs blanches qui émergent nues et légères sur le sable trempé et fin,
communiquent avec la lune blanche de l'été puis se couchent au milieu de la nuit
quand le dernier des étoiles sort ses rivages.

Des montagnes qui se noient debout dans leur tranquillité comme des monts.
Des colombes vertes montent des djellabas de l'eau
et passent par-dessus les jardins de mon cœur.
Et des cieux penchants qui dessinent par le khôl sur leurs yeux
la couleur de ma femme et de mes bien-aimées.
Mon corps dévoile des désirs sans fin.

(6)

Le maître de la lumière plante dans la terre de la peur
des palmiers, des oliviers et des paroles.

L'étendue est une fleur entre ses mains ainsi que l'espace – ruine.

Le désert qui est entre ses côtés serait-il un feu
pour lequel il jeune et fait sa prière ?

Ou alors est-il un livre dont les lettres sont d'enfer
et comme réponse à la famine, était-il le sevrage ?

Le maître de la lumière cueille le feu une fois
et une autre, il brode la terre par la mort
ou alors, il allume le feu dans le vent pour que la parole se fixe.
Ô maître de la lumière, tu m'as nommé un traître et moi j'ai suivi tes pas.
Un salut alors pour toi de la part des gens de la droite
et paix sur toi de la part des gens de la gauche.
Salut.

Les arbres de la lumière étendent leur blessure sur tes mains
et la distance est pliée dans ta droite.
Un amas de poussière sur la terre qui reste comme elle était,
alors cueille la lumière ô maître de la lumière et plante une fleur
dans le manteau des sables, chargé par la peur
et disperse sur les montagnes tes sangs !
Appelle les gens à la famine pour qu'ils viennent te voir
et tout faible de tout défilé pour voir des parties de têtes péries sous leurs cous
et des pays que l'obscurité enveloppent dans le jour.

L'arbre de la mort pousse dans toute terre et sur toute fleur il y a des péchés.
Et les vents rubis sont punis dans votre espace comme le veulent les jours.
Stimulez-vous les vents qui surprennent l'ennemi le matin
alors que les grandes étoiles dans vos mantelets sont un feu ?
Vous m'aviez appelé un traître et moi j'ai suivi vos pas.
Le soleil était ma voie et la terre était votre ciel !

(7)

Je sais que tu es la femelle qui teste la force de mon corps
affaibli par les membres et les désirs, me tisse en des fils de sang dispersés
et fait de mon vêtement blanc lavé par les désirs son tablier
et le souffle de son habit tissé par les désirs et les envies.
Elle m'écrase quand le jour blanc lavé par les désirs et les envies se délie.
Ces roses me blessent, alors elle immerge son coton lisse
entre mon sang et l'arôme de la nuit.

Cette terre est étroite et large pour moi
et sur le chemin de la mort, nous sommes toujours émancipés
près des anémones des cactus et des nostalgies.
Nous cherchons nos écuries pleines de bouquetins blancs et d'arbres.
Dans notre sang, nous cherchons les lignes de Dieu et des noms.
Nous tenons notre jour coupé par la belle pluie,
les belles paroles et les fleurs en dasein et en icônes.

Je sais qu'un minaret en forme de vent,
qu'un pigeon blanc descend de l'espace de l'âme
et vient des paradis et des rivières,
pour exposer son parfum découvert
entre mon sang et l'herbe de la terre.

(8)

Un arbre vert fait ses ablutions dans mon sang.
Et des cieux blancs lavent leurs bonnets sur le bord de ma mémoire.
Une lune se faufile dans la nuit comme un enfant innocent qui veille avec moi.
Je complotte contre les feuilles, le palmier et cette rivière
et je porte le colis de ma mort comme les saints et les icônes des prêtres
Je laisse sur les pantalons du vent mes résurrections
et je vous fais mes adieux comme les marins.
Mes cieux alors explosent en feux ou en paradis.

Et des palombes nombreuses, comme les gens, passent.
J'allume en vous quelques uns de mes signes.
Je marche sur l'eau et des morceaux de feu,
je viens vers vous couvert par les épines et les invocations
et je vous habite. Alors attendez de me voir sur les troncs des palmiers
mort et lavé par les roses et les prières.

Attendez de me voir un oiseau crucifié
qui passe entre la feuille et l'espace de la feuille.
Mon visage dans le miroir est une sorte de corbeaux et de chauve-souris.
Mon corps devient des icones et des cieux qui suintent de verdure et de couleurs.
Des soleils dégoulinent en étoiles et en lacs
et ma femme est carbonisée dans une tour en pierres ou en feu.

Parfois elle se réveille la nuit et plante dans ma chaire la rose de son blé.
Qui mélange ce qui existe entre la mer et les cueillettes du nombril et des icones.
Je cherche dans ma mémoire cette rivière et cette autre
et je trace sur les murs une autre femme en palmes,
en pain des campagnards et des pierres des maçons
ainsi que d'un soleil penchant sur les jardins de mon cœur et de mes cieux.

J'essaie de la toucher,
La nuit explose en morceaux et galaxies
Ces pierres sont-elles en roses et ces dernières sont –elles en pierres ?
Est-ce que j'ouvre mes yeux ou bien je les ferme ?
Et ma femme... ?

La verte s'appelle parfois la rose

Une écume qui reprend ses rondeurs
puis somnole sur la poitrine, le ventre et les nombrils.
Alors, les jours se reposeront-ils sur ses cassures ?
Ou y a-t-il un ciel qui campe sous ses penchements ?
Il se peut qu'une écume trouve son aise et son issue chez une écume,
que les vagues font monter petit à petit et qui devient une étendue
à un soleil qui étend ses ombrages sur une poitrine en ivoire et en amandes.
Une couronne où la rivière et la plaine commencent une partie de ses propositions³⁹.
Sera-t-elle une paix, un appel de l'âme qui sanglote après ses frémissements ?

³⁹- Les propositions dont il s'agit sont celles de l'écume.

La couleur m'a secoué.

Quand j'ai arraché le vêtement de la poitrine, ses mouettes frémissaient de désir,
ses tentations se dévoilaient devant moi comme des plaines.

J'entre ou je recule ?

La mer a apparu et le voile par lequel se couvrent les pistaches
qui se sont ouvertes dans la verdure complète, s'est découvert.

Je me suis reposé un peu et j'ai insinué au corps florissant de me suivre.
Il y avait des fleurs qui poussaient dans le cœur et les paumes.
et des palmiers dont les fruits tombaient un par un sur les corolles,
qui se couvrent par le parfum des cieux et de la terre.
Mange, bois, réjouis-toi et que le salut soit avec toi,⁴⁰
Un feu qui délie sa nudité et un feu avec lequel la terre commence à tourner.
Qui... ?
J'ai dit : un bouquetin qui mène les têtes des montagnes à la prière
et cherche des iris dans le désert, un cerf qui poursuit une biche,
un mirage dense qui couvre un ciel et des sables qui poursuivent d'autres.
Et c'est bien le fond qui est à la fois une poitrine et des roses.
Les bergers ont-ils terminé et les pavillons ont-ils laissé leurs affaires
et ces étoiles qui attaquent la nuit se sont-elles protégées par la tribu ?

⁴⁰ - Sourate de Marie, verset 26.

Qui ?
Elle s'est allongée et a délié ses tresses sous la chaleur du soleil.
Elle s'est découverte à nous et le soleil s'est protégé par le jour.
Qui a, alors, attiré l'attention des gens pour les femmes jeûneuses et féroces ?
Elle a délié ses touffes sur la poitrine, le ventre et les deux nombrils,
alors, elles se sont séparées en chevaux qui attaquent ceux qui s'approchent.
Le tronc s'est plié, un pays a apparu et des soleils se sont posés.
Une poussière est venue derrière les nuages transparents
comme si une nuit rôdait sur les montagnes.
Qui alors rendra notre appartenance au pays qui nous a quittés
et est parti nier nos genres ?
Avions-nous quitté ses demeures ?
Il y a un peuple que les cerfs mènent près des petites herbes,
des chamelles qui accélèrent leurs pas
et une selle qui poursuit le parcours des chamelles-oiseaux.
Un vent, en forme d'oiseaux, se pose par deux, trois et quatre groupes.

Elle a dit : salut.
Alors j'ai insinué à la caravane de s'arrêter.
Le vent et les oiseaux l'ont entendue.
Le soleil s'est approché d'elle comme deux paradis en palmiers et en raisins.
Des milliers d'oiseaux guettent.
C'est bien moi, ô caravane, qui fait approcher
des secouées tremblantes en direction des villes.
Alors, quelques généreux ont chanté:
(Ne dis pas que sa demeure est à l'est de Nejd.
Tout Nejd pour l'Amiriya est une demeure
Elle pose sur toute eau et elle a des traces sur toute trace)⁴¹

⁴¹ - C'est un vers que le poète Qays ibn al mallouh a dit pour sa bien-aimée Layla al-Amiriyya, vers que des personnes généreuses ont chanté.

Arrêt

Les tresses sont trompées par les incendies
et les nuages sont deux tapis en herbe
et papier blanc foncé volant sous les cieux et la nuit.
Et l'œil est une sorte de deux fossettes qui posent près des fenêtres et de la mer.
Le soleil est cet habit en sang que je mets.
La bouche et les lèvres sont les désirs de quelques oiseaux au fond de la nuit.
Le sein est un lis qui penche sur un corps qui penche sur un autre en verre et en ivoire.
Et voilà que tu es une perle trompée par les corolles dans l'opalescence du matin et l'ivoire.
Cette affliction vacillante vibre et s'illumine sous mes mains comme une bulle en air intime
et se délie sur moi comme des embruns lourds en diamants
et en perles aigres pressés ainsi que des narcisses.

Les cheveux ressemblent à des bracelets de chevilles et de roses.
Qui invite les vents à elle ?
Par elle, les cieux captifs se brûlent.
Alors, es-tu à moi comme tu l'es pour l'eau, la terre et la verdure ambiguë ?
Ou es-tu comme tu es, cette reine, une femme dont l'émergence qui pousse dans mon sang
entre la terre de la joie et l'amour, est arrogante et arrangée ?
Alors, es-tu pour moi ô femme ?
Ah, ô femme de la haute verdure !

Arrêt

De peur, le cheval hennit quand il est poursuivi par le tonnerre.
L'écume montagnarde était-elle un feu qui nous a apparu d'entre les fissures
de l'obscurité pour enfin apaiser le cœur et s'émerger en une fleur
dont les membres se sont dispersées sur nos membres flottants sur le corps de l'eau ?
Nous avons fondu ensemble et nous nous sommes étendus sur le nombril du sable.
Des oiseaux en lumière et en argent marbré passaient et s'envolaient
en dansant dans l'espace agréable.
Nous avons pris la rosée comme lit et la lune comme étendue qui se répand du désir
de l'herbe de l'impulsion définitive, puis nous sommes partis
et pendant les matins, nos corps nous ombrageaient comme un jardin.

Il se peut que notre absence ait été éphémère
ou alors nous sous sommes éloignés de la terre.
Tout le temps s'est accumulé dans une poignée de la main
comme le feuillet dégringolé par l'air près des fenêtres et des seuils des maisons.
Est-ce que j'ai blâmé un temps alors j'ai blessé un corps ?
J'ai préparé des palmiers par lesquels la lumière monte son escalier à l'écume vacillante.
Alors des chevaux se sont reposés et des oiseaux verts se sont posés sur le bras des palmiers
et le soleil a coloré nos membres alors nous sous sommes déliés comme deux perles
qui se sont dégringolées vers le fond de la bienveillance,
puis nous nous sommes pressés en nectar de diamants,
de vin absolu et de poisson blanc féroce.

Un fil de lumière séparait-il entre nous et les étoiles
qui apparaissent à l'aube sur le bord de la mer?
Ou bien était-il un fil de feu qui pesait sur nos brides et les villes de nos corps,
ou alors des roseaux de jardins pleins de corolles quand le vent,
le narcisse trompé ainsi que la verdure bondée les frappent ?
Ah, nos raisins tombent sur nos lits et les palanquins de nos corps sont un vin.
Avions-nous étendu la rosée comme un corps qui coule du désir de l'herbe
dans l'impulsion primitive, puis avions nous frémi
et pendant les matins, nos corps nous ombrageaient-ils comme un jardin ?

Arrêt

Comme des oueds en un enfer intime, la femme soupçonneuse à l'intérieur de moi
affranchit un oiseau détenu derrière les fenêtres dans les chambres du cœur prises
par un laps de temps et de calme.

Et elle délie ses tresses filées sur des laves de mon enfer intime,

alors, je lui ai demandé l'autorisation et j'ai renversé le cœur entre ses mains.

Ses pigeons flagrants et proches me séduisaient pour entrer dans le jardin sur les divans
et les nuages.

Le soleil s'est détourné à l'intérieur de moi et je m'en suis brûlé.

Pour qui sont ces anémones parées de violettes dans l'opalescence
du matin et de roses dans l'obscurité de la nuit ?
J'avais tâtonné mon corps alors il a longtemps bourdonné
et sur un bord en fumée et en eau il a bouillonné.
Des palombes sur lesquels les oiseaux jouent ont passé.
Mon sang était vert.
Leur visage était blanc comme les anémones pendant le matin.

Ces yeux sont prisonniers.
Les soleils se sont dispersés en jardins de raisins et de senteur.
Sa bienveillance ou mon sang est témoin des vêtements de ses vivants.
Ses gazelles frissonnent nues devant moi et dorment sur les bords de mon corps.
L'amour a coloré leurs membres et elles sont venues me rendre visite sans peur.
J'ai alors pointé ma flèche mais en vain et j'ai encore visé mais elle s'est détournée
et j'ai visé une troisième fois, elle a soupçonné quelque chose
et a plané sur mon aile accablée et blessée.

Et elle s'est envolée et s'est posée.⁴²
Elle s'est vêtue de mon intérieur alors j'ai reflué.
Elles m'ont détruit alors je me suis vêtu de mon sang.⁴³
Et j'ai dit : permets-moi...
La femme soupçonneuse a dit :
Fais ce que tu veux et ce que tu peux, je me donne à toi.
Tueur, que tu es beau !
Et comme des oueds en enfer intime,
la femme soupçonneuse descend à l'intérieur de moi.

⁴²- Le poète continue de parler de la flèche.

⁴³ - le poète continue de parler des gazelles citées dans le poème précédent.

Arrêt.

Je tiens l'arbre de mon corps de peur qu'il ne s'effondre sur l'arbre de ton corps.
Je tiens fort le tronc et le nombril.
Je m'accroche à toi comme je m'accroche au dernier de mes membres.
Je me vautre sous un ciel à deux espaces et je rêve sous des soleils à deux ciels.
J'enjôle mon corps par la faiblesse et les prières,
je vous quitte en elles et je les quitte en vous.
Le corps est-il une patrie où j'habite ou la patrie est un corps qui m'habite ?
Le soir, comme les moines, je libère mes chevaux
pour qu'ils parrainent dans tes herbes et tes cieux.

Voici la plaine montagnarde, les poils fins sur la terre du nombril
et l'odeur blanche dispersée sur les conduits de mon corps,
mes cellules et mes veines.

Voici les herbes des aisselles, les palombes de la terre
qui se déplacent sur le corps/pont, les pommes des seins,
l'odeur des sandales et l'ivoire brûlé sur mon corps trempé
et ces poissons féroces et verts
ainsi que les golfes pleins de méduses et des fleurs du lotus.

Je couvre mon corps par les désirs enfouis et les douleurs
et je me cache derrière les manches comme le chat sauvage motivé.
Tes yeux sont des roses et des fleurs des monts.
J'imbrique la rose de ton corps dans la blouse de mon corps
ou j'imbrique la blouse de mon corps dans le seuil de ton corps.
Je lève mes drapeaux troués par le vent et les prières
et je déclare ma joie et mes gaités.
Je lâche le dernier de mes cris autour des îles de mon corps
obscurci et ses navires noyés et je vous invite.
J'explose en cendres et en rubis.

Deux moments avant que la lumière ne se marque de crevasses
 et revienne à une planète d'un ciel gris.
 Les soleils prisonniers la commémorent.
 Les gazelles nagent dans le ciel profond.
 Et voici la caravane qui vient de loin, tourne autour de toute vallée.
 - Quand elles débouchèrent dans la vallée des fourmis, une fourmi s'écria. ⁴⁴
 Le tonnerre les a-elles guidées ou bien l'étoile les a-t-elles orientées
 vers des voix en or et en soie ?
 Des grappes en roses et en damas ont resplendi dans leur convoi,
 ont loué ma solitude, alors j'ai pris garde.
 Et elles ont tourné autour de mon cœur comme des papillons blessés.
 Aucun accablement ne m'a touché ⁴⁵
 Elles m'ont menacé par le silence alors j'ai pris conscience.
 Pourquoi moi ?

⁴⁴ - Allusion à la sourate des fourmis, verset 18. « Quand elles débouchèrent dans la vallée des fourmis, une fourmi s'écria.. »

⁴⁵ - Sourate de la caverne, verset 38.

Je suis servile comme les étoiles qui sont plantées dans la nébuleuse ancienne
et qui ont commencé comme les danseuses des rois.
Elles chantent pour moi leur passion et sur une verdure des jardins de mon cœur,
dansent seuls autour de moi.
Alors elles m'ont ouvert la porte de mon cœur et je me suis baissé.
« Entre maintenant, voilà que les royaumes sont pliés pour tes pas
et tu en es l'ange et le roi. »
Je me suis un peu reposé sur le seuil, elles ont allumé pour moi leurs soleils
et m'ont envoyé une étoile choisie qui s'est posée sur le côté de mon ancien habit
et a déchiré mon blouson.
La blessure lui a t- elle fait peur quand elle a vu les membres s'orner par le sang,
a t- elle déchiré mon blouson et cousu mes pas par les leurs?
Je me suis alors dévoilé et découvert devant les vierges.

Ô toi, ⁴⁶ je suis un prisonnier parmi vous.
Elles ont ri et m'ont noyé dans un lac dont l'eau est saumâtre,
m'ont fait sortir puis elles m'ont noyé dans un lac d'eau douce
et m'ont lavé par les senteurs des jardins et d'anthémis,
alors je me suis endormi et j'ai dit :
Faites- moi retourner à ma famille pour qu'elle me parraine.
Elle les a alors appelées et elles sont venues une par une.
Elles ont approché pour moi une salle de miroirs.
Est-ce un abysse où je tourne ? Je vais me noyer.
Elles m'ont entouré et elles ont chanté
jusqu'à ce que je reçoive leur désir de s'unir à mon cœur.

⁴⁶ - le pronom personnel remplace ici une femme.

Je dors ô filles évadées des montagnes !
Laissez- moi seul avec mon petit bagage et mon éveil.
Eveillées, elles m'ont réveillé de mon long sommeil et j'ai réfléchi.
Des sommeils larges comme les cieux et la terre descendaient et m'entouraient de tout près.
De nombreuses palombes sont passées et des pigeons se sont posés
sur les fleurs de mon cœur dont les épis sont florissants et prêts à être cueillis
et ils ont épousseté de leur dos les braises de la route.
J'ai insinué à la lune douce de me suivre.
Est-ce que ces nombreuses palombes ont éclos maintenant ?
Qui les a guidées pour dormir sur les fleurs de mon cœur
et de se mettre debout sur les jardins de mon corps ?

Le corps est le vieillard du temps
Pour Ikram Abd El halim.

Devenir

Le soleil va vers monsieur le corps et moi je vais vers la première dame la terre.
Le corps dresse sa tente dans la direction de l'âme à étendue d'écoute, de vue et de cœur
et se dresse comme une fontaine verte pendant qu'il fait sa prière
dans les labyrinthes de ses lacs et de son extase sur les bords de son amour.
Comment puis-je construire mes défaites et mes douleurs devant lui
de sorte que chacun de nous ne puisse pas monter vers l'autre ?

La mer se fatigue par l'arbre de l'eau dans la nuit alors elle crée les plages du jour.
Et je me fatigue par l'arbre de la mer dans la nuit et le jour,
alors je crée mes mots et je me penche sur une femme précise,
je l'écris sur mon paradis et mon enfer, je m'assoie sous un arbre seul
et je m'en ombrage dans un jour très chaud et sur un désert féroce
jusqu'à ce que monsieur le corps dise ses mots,
jusqu'à ce que je me fatigue à force de voir et d'écouter,
alors elle ne vient pas et ne part pas non plus
et je ne m'occupe ni de celui qui vient ni de celui qui part.

Je tiens la robe du soleil et du vent allumé et éteint
et j'écris sur le corps de la première dame la terre.
Ici, ont eu lieu sa deuxième résurrection⁴⁷, ses transformations,
sa verdure, le temps de ses levers et déclinaisons.
Et c'est ici que le monsieur a élaboré son idée.
Et moi debout, je guette les transformations du corps
et le retrait de l'âme du désir de la première dame la terre.
Est-ce que je vais vers monsieur le corps et ses conquêtes ?

⁴⁷ - L'adjectif possessif concerne ici le corps.

Le soleil dessine sur le corps de la mémoire une femme qui court sous un ciel blanc
et une nuit très vaste et obscure et il n y a personne.
La femme se met debout sous le disque du soleil
et tisse par les feuilles du palmier des poupées en écume pour des fillettes nues,
qui affluent sur l'échelle de la mémoire, les yeux doux, le corps musclé
comme les lances et sortent de toutes part.
Sur le corps de chacune d'elles un tatou d'un papillon volant et d'une lune brûlée.
La lune grimpe l'espace des histoires et les cadavres de la vieille mémoire.
Elles viennent dans les nuits du jour lisse par l'or et l'argent
et les filles du peuplier applaudissent sur les palmes des palmiers
et se lancent comme les vipères sur le corps de la terre.

Une voix forte et éclatante que personne ne voit,
sort de l'aisselle du soleil comme les diamants.
Un ciel qui s'ouvre grandement et voilà que la femme court
et ne se découvre que pour moi.
Et à la tête de chaque petite rose et corolle, elle pose une lune allumée
et un soleil précis pour un soleil précis que seuls des gens précis pénètrent
et qui ne s'ouvre que quand il fait signe ou se met debout.

De hautes montagnes font leurs prières ambiguës en attente d'une femme qui court
et entre une montagne et une autre, il y a un labyrinthe et des grottes avec des rivières
pour des hommes et des femmes qui se disputent souvent leur désaccord.
De quelle femme provient-elle ?
Et chez quel astre habite- elle
Et sous quel ciel danse t- elle ?
Et de quel atome vient-elle ?
Sur quelle pouliche elle parcourt les villes et les déserts ?
Pendant la nuit ou pendant le jour ?
Quelle est la couleur de sa monture et dans quelle coquille fait- elle ses rites
et cache t- elle les noms de ses amoureux ?
Une voix forte sort de l'aisselle du soleil comme les diamants
et sur le corps de la mémoire, le soleil dessine une femme qui court.

Comment puis-je fêter le corps d'une certaine femme
et monter ses échelles pas par pas ?
Sur les reliefs de son corps, comment le temps peut-il écrire ses conceptions,
ses fautes et quelques chansons jusqu'à ce que la femme s'incarne dans mon corps
comme un rubis vert et je puisse l'épousseter de l'opalescence du temps,
du mauvais temps et des failles du corps ?
Elle est la perte, l'absence et le recul du temps de ses fautes et ses peurs.
Comment dépasses-tu, ô jour, les obstacles de la nuit
et comment dépasses-tu, ô nuit, les cauchemars du jour ?
Sa demeure est un panier de roses blancs, d'or, d'émeraudes verts
et de pourpres peints de lait et la voix vers sa demeure est une niche ambiguë
et des villes que personne ne pénètre que moi. Je vais bien l'accueillir tout seul.
Ô nuit, et entre nous, il y a l'eau et le feu pas loin d'une coudée
et elle n'a de pain pour moi que les émeraudes de l'âme.

Deux sourates sortent des coquilles du temps.
Son verset est le paradis/enfer et l'enfer/paradis.
Je porte sur moi de tes traces ce que nul œil n'a vu et ce que nulle oreille n'a entendu.
Je vais ouvrir pour toi la voie pour son corps pour voir ce qui ne se voit pas.
La nuit et les jours sont deux dômes qui découvrent la dureté du corps
et datent pour ses langues nombreuses et ses civilisations florissantes
ainsi que ses beautés en lilas enchevêtrées et les sommets de ses neiges noyées et flottantes.
Le corps est le fond d'une vague et le commencement d'un déluge
et moi je l'attend près du portail des miroirs.
Préparez pour elle son trône et suivez moi alors...

Prépare-toi pour moi alors, ô femme !
Et dévoiles pour moi ce qui se cache dans l'écriture de la nuit et la parole du jour.
Prépare-toi alors et inscris-moi comme le fait le vent pour ses noms et ses signes
sur les maquettes des maisons et les arbres des murs ainsi que les fenêtres
des esclaves et les listes des prisonniers.
C'est la première fois que je vois une femme au goût de cieux et de terre
que tu reconnais dans le symbole par le signe et dans le signe par le symbole
et elle est décrite pour moi et je suis décrit pour elle.
Un flux d'allégories et de métaphores et pourtant elle reste ambiguë.
C'est la première fois où je vois le soleil courir à un certain logis,
s'asseoir aux pieds d'une femme et ne pas décliner.
La lune ne dort que fardée et ivre sous les lits de son sommeil
et sur ses divans, elle a un trône splendide de lilas et d'émeraudes
ainsi que le palanquin de pourpres lisses et de pierres précieuses
et elle n'a pas peur de moi et ne peut revenir à moi non plus.

Comment me couvrir par toi ô femme et m'occuper de tes troupeaux infinis
jusqu'à ce que les ombres fleurent et le jour périsse ?
Me voilà entrain de me dégringoler jusqu'à toi comme une émeraude blessée
et sur tes pentes, je me dresse comme un crucifié, t'invite à mon enfer et dis :
C'est ma femme qui m'est revenue et c'est à elle que tout revient.
Me voici entrain d'écrire sur mon corps : Tu es ma vie et ma mort.
Prépare-toi alors ô femme et apprends-moi le désir de la présence et de l'absence.
Ton corps est un dôme de tentation qui a mille portes
et moi je m'envole vers toi comme les papillons dispersés
et je ne me pose devant toi que blessé ou comme le blessé
jusqu'à ce que je meure et vois mes résurrections en toi,
les tiennes en moi et je ne guide une personne à toi que par tes mots,
ô femme vêtue des restes de mon sang et de mes mots !

Est-ce que je crée une langue spéciale dont je suis le seul témoin de sa naissance
et dont les formules ne peuvent être déchiffrées que par toi,
ô baignée par les restes du tonnerre, la parole des lits et les anémones de l'opulence ?
Comment puis-je venir à toi dans l'obscurité de la nuit, monter vers toi comme l'errant perdu
et préparer les clefs de ton corps par mes mains jusqu'à ce que l'âme se dresse
marche ivre, me secoue et me réveille de mon sommeil profond
pour me faire entrer dans le fond du corps ivre qui ne se met debout que pour s'asseoir
et ne s'assoit que pour se mettre debout.

Y a-t-il une seule langue par laquelle je peux connaître tes clefs,
déchiffrer les formules de tes mots et compter le nombre de tes temps et espaces ?
Ô femme, comment puis-je planter sous ton corps un arbre unique pour me remplacer ?
Il n'y a pas d'oiseau qui ne s'arrête pas chez elle
et ne se rappelle de cette histoire du déluge
et sous le toit de sa demeure, dort calmement ivre
jusqu'à ce que le soleil se lève de l'ouest et dit :
Pour qui est cette étoile éclairée et luisante ?
Et la lune dit : ô soleil, ô toi reine !
Est-ce qu'une femme avec cette beauté habite la terre ?
Ô corps, hérites-tu le statut de la terre et élabores-tu les fenêtres du jour ?

C'est le corps qui dévoile ses interprétations et ses descentes nocturnes progressives
ainsi que ses cultes sur les constructions du temps alourdi par la folie et la tristesse.
Encore une fois, comment puis-je écrire le corps
et inscrire sur ses dunes et ses terres mes noms et mes signes ?
Là bas il y a des continents noyés et sur chaque continent il y a une étoile seule
qui ne luit qu'après le dépassement du temps.
Et quand l'eau se bloque, je viens comme un déluge qui porte ses herbes et ses fermentations.

Me voici en train de me poser sur les bords des continents
avec mes branchies et d'étendre mon corps.
Je vois alors des navires jetés qui me portent par delà le corps
et ses descentes nocturnes progressives et ses cultes.
Je vais porter dans mes mains une lampe en lettres flottantes qui me sont propres
et poser sur la tête de chaque lettre un petit croissant qui porte un petit disque de jour
et le souffre de l'eau rouge, pour qu'il murmure enfin avec mes mots
jusqu'à ce que je passe le détroit, dépasse les obstacles des îles et élabore mes minarets.

La position de l'absence

A Azza et son nom suffit

Des arbres en fumée fleurissent et forment des images
qui ressemblent aux flancs d'une antilope et aux jambes d'une autruche
et moi je cherche dans l'espace des roses une langue dont je peux enlacer les lettres
et devenir entre ses corolles un soleil fixé dans l'espace de l'univers.
Je monte les échelles.
Est-ce de cette manière que la cendre amère explose dans mon gosier
et ces orbites commencent la tournée et la danse perturbée par le nuage blanc ?
J'entre dans la forêt du lierre.
Les lettres d'une tentation dans le fond de la rivière du désert me surprennent.
Voici que la terre tourne et son espace soutenu gagne la cendre
Est-ce que nous nous sommes approchés ?
Qui coupe maintenant dans mes lèvres les gosiers d'une rose qui est tombée,
qui a été piétinée par les cerfs et lancée par des antilopes craintives
par un amas de veines du fond qui transpirent le sang et produisent le jasmin ?

Est-ce qu'un ciel saigne maintenant ?
Une pierre lisse par la mort se délie.
Une forêt de pourpre doux enveloppe le cœur.
Une table de fleurs enduites par le guêpier unique,
est préparée par les serviteurs de Dieu.
Une fleur d'iris coupe ses cavités aux plis rouges,
défait son tablier en plein jour blanc lavé par les désirs
et entame le chant limpide.
Les perles se découvrent et les étoiles par timidité tournent seules
ou en groupes, lavent la rosée par le parfum et dorment enfin.

Va-t-elle dessiner par la langue sur le corps des verres couverts
ou sur mon corps, des anémones en langue de feu ?
Tout ce qui reste du péricarde des pistaches lavés dans le sable des croissants.
Et des étoiles ont grandi et sont devenues des arbres.
Notre soleil a tourné par le vert lavé dans une écume.
La mer provient d'une écume cardée.
Cette mer m'épuise et je deviens des embruns dont la pluie est blanche,
me lave des pieds jusqu'au cœur.
J'essuie l'argent des yeux par la nage.
Une rivière est noyée entre le sel de la terre et le zinc.

Je creuse...

Les veines cachées vont exploser dans mon sang.

Voici la soif des jardins enchaînés par le feu,

je les pénètre⁴⁸ alors les femmes aux grands yeux chastes applaudissent.

Qui se range maintenant dans ma langue et sort du sang des paradis et des rivières ?

Entre ses lettres⁴⁹ et l'amour, il existe une liste de tués,

des jardins de mers de sang qui fleurissent en passionnés.

Le feu sait qu'il est une langue apurée, des veines et des saints

et qu'il est les psalmodies d'existants dans la canicule

aux bords vastes et pleine d'oubli et d'Idam.⁵⁰

⁴⁸ - le poète parle des jardins.

⁴⁹ - L'adjectif possessif concerne ici la femme.

⁵⁰ - Idam est l'un des plus grands fleuves en Arabie Saoudite.

Et voilà que la féminité de ses fontaines a mûri,
et les noms de ces fontaines ont acquis une écume comme les vagues de la mer.
Des chevaux poursuivent leur ombre dans la nuit puis se hâtent pour danser
jusqu'à ce qu'ils atteignent, envolés, la frontière entre le paradis et l'enfer
et entre leur ciel et la terre existent des paradis et des rivières.
Et ces oiseaux sont attirés à eux par la force qu'ils ont, est ce que j'entre ?
Ces chambres sont de petites boules de verres et de cloques de grenades,
de corail et d'ivoire dont les lames sont flexibles.
J'entre...
Qui t'a appelé par ce nom et t'a donné la beauté sans égal et le méandre ?
Je croyais que tu étais une femme en diamants cassés, en lactation amère
et en arbres anciens, qui tenait dans ses mains les fils de l'aube.
Entre ses yeux, il y a des étoiles et une mer aux bords vastes,
explosée par les restes des étoiles.

La parole du corps

Deux signes pour le corps et deux grains de sable qui brillent pour toujours.
Le jour s'est réveillé soudainement et disperse sa lumière trempée et lisse
dans les jonctions des montagnes, des femmes et des maisons.
A chaque fois que j'essaie de le suivre, je meurs près du désir du corps.
Je meurs près du désir du corps.

Complicité

Je sais qu'une mémoire de cette mer et des feuilles vont pousser dans mon sang
comme les palombes douces et les fleurs,
que des feuilles vont se renouveler dans mon sang comme un pigeon blanc
et je sais que tu es la femelle dont la féminité s'est allumée devant Dieu
et qui a choisi la voie de la terre pour les damnés.
Comment as-tu descendu, ô fillette, sur terre ?
Comment se sont-ils adressés à toi ceux qui t'ont vue sortir pour la première fois
comme le sperme blanc, surpris et dirigé vers nous : les habitants de la terre ?
Je sais que des lunes vont naître de mon sang
et que ta petite étoile va envoyer à partir de ses rayons une carte d'amoureux à mon cœur
et va dessiner sur mes ruines une demeure et un diamant que je vais habiter
et des galeries dont le pain attaque les pauvres qui me ressemblent.

Je sais que tu es la femelle qui est sortie pour m'envahir devant Dieu.
Ô Dieu ! Comment tes yeux ont-ils pu mobiliser ma mémoire,
envahir des régions de la mort/glace au sein du cœur couvert
entre les veines de plomb et l'amas de terre appelé corps ?
Ces choses ont-elles une mémoire comme la mienne ?
Ou bien c'est le petit soleil qui va briller sur les fonds de l'écume ?

La terre était debout et le ciel ressemblait à des plaines d'éclair et de tonnerre.
Et les gens, de peur, quittent les maisons et s'exposent, contre le temps,
à la chaleur de l'herbe et des braises et font du sommeil une table
pour faire profession de la séduction par la mort.
Je me suis dit : Je les quitte et je fais éloigner mes atrocités des leurs.
La terre était vide mais mon sang la franchissait comme une bande noire de tristesse.
Et les gens simples comme moi insistent sur la perte et le méandre
et s'infiltrèrent comme un dasein en sang et en eau.
Je leur parle.
Ils s'adressent à moi et se rappellent leurs douleurs sur mon corps blessé et épuisé.
Et j'étais le seul témoin, je suis le mort maintenant, je m'écroule vers leurs labyrinthes,
je m'éloigne de mon corps épuisé et blessé et je bénis leurs drapeaux
puis je plante leurs arbres dans la pupille du cœur.

Émigration

Le matin, le royaume des oiseaux et des créatures quitte son foyer
et cherche un rêve brillant et d'autres ressources de biens et d'inondation,
d'eau et d'ombre et quitte sa gaîté dans les nuits chaleureuses
pour s'envelopper dans le froid, les désirs pêcheurs et l'amour,
tourne autour ses sœurs les larves.

Et les gens se déploient dans la terre, itinérants et craintifs.

A l'aube, tous les ivrognes quittent leur gloire et les joies de leurs douleurs
qui entament le flottement et le méandre.

Quelques unes de leurs brûlures tremblent dans les lieux très éloignés des chambres du cœur.

Qui d'entre eux commence maintenant son tour dans la remémoration et la veille,
moi ou mon sang ?

Qui d'entre eux marche dans mon rêve et distingue entre mon sang
et les jardins de mon corps ?

Qui d'entre eux se prépare à la clarté et le voyage amer ?

Quand nous attachons nos douleurs puis nous oublions les valises de nos rêves
dans le temps de l'errance et de la servitude, est-il venu le temps du voyage ?

Poursuite

Les deux corps commencent leurs soirées par une fête grandiose de danse et de méandre
et descendent vers un abîme en ciel de verre et d'oiseaux,
puis se contractent et se décontractent comme un diamant qui dégringole dans le fond ultime
et la nuit.

Les corolles couvrent la nudité de leurs deux corps dans une sérénité transparente et familière.
Il y avait un tonnerre, un ciel gris et des soleils.

Les croissants et l'étoile persistante s'enfoncent t-ils dans une mer en roseaux et en ivoire ?
Le poisson blanc féroce s'étend dans la soie du fond caché pour ne pas toucher le tréfonds
et tourner autour d'un bord en écume.

Les deux corps familiers plongent autour des uns et des autres
puis déclinent et se tiennent sur un minaret qui penche sur l'abysse de la mer.

Il y avait un oiseau qui volait dans le fond ultime et la plaine
pour échapper à la force des vents, se lancer dans l'espace du jardin et monter à jamais.

Permanence

Comme l'odeur des petites fleurs et de l'herbe, je me rappelle de ton visage.
Tu es la verte embellie comme les palombes des forêts
et l'oiseau de l'eau, alors, comment puis-je te rencontrer ?
Qui a réveillé cet enfant innocent et chicaneur près des petits ruisseaux
dans l'obscurité de la nuit et a lancé pour le bourgeon attaché à la racine
son enivrement pour qu'il mûrisse, se penche sur sa manœuvre
et s'incline aux vents fécondateurs de toutes parts
pour que le soleil colore ses bords par les étoiles lointaines et la bruine.
Je te partage avec ceux qui t'ont aimé avant moi et je me réjouis.
J'écoute le retentissement de tes pas et mon corps tremble.
Tu es la blanche belle et embellie
Voici mon sang qui se retrouve en toi, j'acclame : Alléluia, alléluia !
Et je sais que tu es comme les petites rivières et la blessure,
tu viens de plusieurs ères anciennes alors fais- moi entrer dans un paradis
aussi vaste que la terre et les cieux, choisis- moi et sois à la tombée de la nuit
ma bien-aimée, ma certitude et ma demeure.
Je te salue.

Je me suis un peu reposé.
Et te voilà en train de faire partir les vents féconds ou de monter les méharis.
Les races courent comme les oiseaux dans toutes les rivières.
Plusieurs nuages passent près de toi, trempent tes pieds par l'eau et le tonnerre
et la terre servile t'attend.

L'état de la prise des braises

Je bascule sur une boue en boue et en veille,
je tiens le tronc de l'arbre de la mort ancienne
et je secoue chaque branche et chaque feuille.
Alors la cendre tombe en laves sur mes yeux
et l'innocence du rêve et de l'enfance comblée et musarde me prend.
J'enlève de mes yeux leurs pupilles phosphoriques et ambiguës,
alors j'aperçois des embryons cachés et non assurés dans les utérus
qui sortent des maisons de leurs mères, alors la moisson et la descendance périssent.
Les soleils sont des boules de sang enroulées dans les boucliers des cieux et de la terre.
De peur, ils s'éclatent en flambées dont les franges sont blanches
et qui se diffusent dans tous les lacs où ils errent et prient grâce à leur don et un bien
provisoire.

Tu⁵¹ as écrit la souffrance sur mon corps et j'ai écrit la clémence sur le tien.
Et je disais à la rose : tu es une partie d'elle et au soleil : tu es bien elle
et à la lune : lui avons-nous assignés des phases successives
aux termes desquelles elle devient évidée comme un régime de dattes dégarni
pour qu'elle abrite dans la dernière de ses tours éclairées, éteintes et dispersées
sur les jardins des couleurs et dans l'un des dômes ambigus et fuyants de l'âme ?

⁵¹ - le pronom personnel se réfère à la femme.

Pourquoi alors me quittes-tu et fais-tu la différence entre toi et moi
alors que je suis comme le règne ancien ?
En toi ma vie et ma mort et je me disais que tu es à moi.
Alors, elle quitte la beauté du corps et les cercles de la probabilité et de la force
pour tomber dans le tourbillon de la passion et de la rupture.
A-t-elle un amant dans cette ville pour me quitter pour son monde
alors que les arbres petits et frais de son amour me sont chers et m'obsèdent jusqu'à la mort ?
Et pourquoi suis-je sévère avec moi-même par la tristesse
alors que je viens vers elle durant la nuit et le jour ?
Tu me voles l'arbre du rêve et l'arbre de l'amour feuilte en moi.

Rétif, je viens vers toi en vitesse.
Le désir en toi est un ensemble de palombes qui, de joie, sautent les unes sur les autres
et toi tu te refuses à moi et tu te fais lourde.
Je lance vers toi le papillon vert du corps et ses ascendances sans fin
et tu fermes les portes derrière toi.
Comment puis-je passer à travers toi alors que les voies sont difficiles,
la route est sombre et les sommets des montagnes sont en sang et en feu ?
Y a-t-il un boucan où je pourrais entrer alors que tes gardes sont nombreux
et je n'ai pas de force.
La fin de la tendresse est-elle une mort et le commencement de l'amour une connaissance ?
Alors, expliques-moi comment puis-je différencier entre les deux morts
et entre toi et celle dont je ne connais d'elle que sa demeure ?
Je traçais sur mon corps les lettres allumées de ton corps et je faisais tomber sur toi mes mots.
Ah, tu es à moi, ô femme au cœur pécheur !

Les nuages absents s'absentent de mes yeux
pendant que je te regarde et bénis en toi la gaité.
Dans le monde, il y a un désir de tendresse et d'amour,
alors, trouves-tu en moi le reste des contradictions
et la reproduction antérieure et postérieure des nations?
Ah, ô femme des fleurs, du ciel en lapis lazuli
et des étoiles suspendues éteintes dans le fond et la nuit,
voici mon corps qui désire le tien
et des millions de femmes ne chantent pas.

Tu es la seule et je suis le premier des amoureux et le dernier de ceux qui meurent
et viennent vers toi malgré les laves de la douleur
et l'épreuve de la patience et de la passion.
Vas-tu briller sur moi alors que je suis sur le point de me noyer et de m'absenter
ou bien vas-tu t'envelopper dans le burnous de laine et autour de toi les noyés
et les passants viennent de tout défilé, s'enveloppent par toi et par toi,
connaissent le premier et le dernier des jours, tournent autour de toi
prient par ton nom et font de leur sang des encens de la cordialité
et le commencement de la communication et de la connaissance,
ou bien pendant que tu brilles, tu vas les expulser et vont par conséquence se disperser
sur les routes comme les troncs vides des palmiers
et demander des renseignements de toi à tout marchant et passant :
Où est la route qui mène à la lumière ?

Mes arbres demandent des renseignements de toi à tout passant et tout restant debout
et moi je demande des renseignements de toi à tout témoin et connaisseur.
Mon sang demande des renseignements de toi à tout présent et tout absent.
Où sont alors les limites de l'errance par rapport à la révélation et la vision
alors que tu es le début du village et le fond de la cave
et ils sont venus autour de toi en tombe et en résurrection ?
J'ai dit : je demande des renseignements de toi à ceux qui t'ont vue
et ceux qui ne t'ont pas vue.
Je me renseigne de toi auprès de la goutte d'eau, de l'algue de la mer
et des nuages, ainsi que des enfants et des fées de la terre et de la mer,
des mariées du rêve, des embaumes des morts et de la planète vénus et Sirius
et je poursuis tes pas jusqu'aux derniers limites de la terre.
Personne ne m'a guidé à toi alors que tu es plus proche de moi que la veine jugulaire
et tu habites le fond de l'œil mais j'arrive à peine à te voir entre les herbes du cœur
et ses arbres denses.
Personne d'entre eux ne m'a guidé à toi sauf la bête de la terre
pendant qu'elle mange mon bâton.
Tu fais peur, ô ma bien-aimée comme une armée avec des drapeaux et des boucliers.

Tu sors à moi du rêve et je sors à toi de l'espace de la mémoire et de la vision.
Tu m'inscris en tant que feuille verte sur les demeures du village et du soleil
et je t'inscris en tant que signe sur la mort et la résurrection.
Comment m'occuper de toi alors que je te cherche toujours sur les martyrs des morts
et les pupilles des vivants et entre les lettres de leurs livres vides
ainsi que leurs statues malaxées par leur malheur causé par ta perte
et leur peur pour toi alors que leurs amulettes et prières sont un bon témoin de ce que je dis.
La patience s'est vidée sauf de toi et je n'ai désormais besoin que de toi.
Ô femme témoin, absente, droite, à la belle taille et critiqueuse !
Quand dévoileras-tu ta mantille à moi ? Je viendrai à toi en marchant
et autour de moi beaucoup de gens et de créatures en témoignent.

Je suis content par toi et dans ta direction mon rêve et mon union prennent forme.
Et tu es témoin de ce que je dis.
Comment tes oiseaux dont les couleurs et les sectes sont diversifiées
passent-ils près de moi et ne me demandent pas si tu as besoin de moi ?
Et je ne leur réponds que quand ils s'arrêtent aux demeures de la clémence
et le musc de la délivrance pour me rendre le reste de la soif de l'âme et l'orage des idées.
Et le cœur à cet instant se rajeunit, la terre se bouleversa et les montagnes se détruisirent.
Es-tu pour moi comme tu l'es pour l'eau et la terre ?
Que dis-je aux compagnons, ô femme !
Et où es ton union par laquelle tu promets ?

Est-ce que je leur dis : Je sors de la perplexité de la mort et tu sors de l'innocence
du rêve et des tendresses de l'enfance fière d'elle-même ?
Ou je leur dis qu'elle m'a oublié seul sur l'arbre de la connaissance
comme un oiseau muet et aveugle et qu'elle ne voit pas et ils n'entendent pas.
Les gens témoignent qu'il n'y a de femme séductrice et conquérante que toi
et il n'y a de beauté que celle qui tient un peu de la tienne.
Laisse-moi te voir, ta terre est minée par les biens et la mienne a soif de ton eau.
Pourquoi alors ne laisses-tu pas ta terre se lancer sur mon ciel
pour que la joie et la gaieté se produisent et les jardins des grenades, des olives,
des raisins et des palmiers fleurissent et ne nous reste rien du blâme pour nous repentir ?

Je t'ai enlevé ton voile et je découvre que tu es une séductrice et je suis un diable.
Et j'ai écrit sur ton corps deux lettres⁵² alors le reste des lettres s'est enchaîné,
le A s'est cassé sur le Z⁵³ et j'ai profité de l'occasion de la dispute,
je me suis faufilé d'entre la forêt des sangs, je meurs alors mais pas ton visage
et tu restes la même, tu sors victorieuse de toute résurrection
et tu demandes un nouveau amoureux.
Sont pourris les gens qui décident de rompre avec toi et de te quitter
et pourris sont les gens qui disent que je suis fou.

⁵² - En arabe, le mot amour s'écrit en deux lettres : « hob : حب ».

⁵³ - La lettre A dans l'alphabet français est l'équivalent de « Alif », أ dans l'alphabet arabe et la lettre Z est l'équivalent de ي « ya'e » dans l'alphabet arabe.

J'ai dit :
Je sors au matin et aux quintaux du vent entassés
et la nuit tremblante et blessée,
je pourrais peut-être vous faire parvenir une lumière.
Mais je n'ai trouvé que deux amandiers qui se dressent seuls dans le vide
L'un demande à l'autre : lequel de nous deux va pousser
avant les saisons de la sécheresse et de l'aridité ?
J'ai souris de ce qu'il a dit et j'ai dit :
Qui me guidera à l'arbre de l'immortalité et un pouvoir impérissable ?

Et tu t'es mise debout comme une fleur de terre seule
entre le désert féroce du monde et ses villes inoubliables
pour m'appeler et tenir mon blouson trompé par la peur
et la crainte alors que tu es rassurée et belle.

Soudain je te vis devant, derrière moi, à mes côtés droit et gauche
occuper le fond de mes yeux.
Et je te vis une seconde fois devenir les arbres, l'eau, les montagnes,
les oueds ainsi que les paradis et les rivières.
Je vois alors que tu es tout et derrière tout !

Y a-t-il quelqu'un qui puisse la guider vers moi
pendant que je me dresse sur une haute montagne de feu,
je sue et mon sang coule.
Un pigeon blanc avec deux ailes allumées est venu pour hennir autour de moi
et s'est levé haut alors que dans son bec il y avait une branche d'olives
dont dégouttaient l'innocence et le rêve.
Le vent s'empresse de l'éloigner de moi
et descend à chaque fois sur ma tête et prend ma main droite
alors que je suis chauve et pâle comme les morts et les enfants du rêve.
Puis il dit : est ce que je te guide vers elle ?
J'ai dit : c'est une clémence et un bien jusqu'à un certain moment.

Tu fais peur, ô ma bien-aimée, comme une armée avec des drapeaux et des boucliers.
Tu sors de l'embrasement de la mémoire et de la collision des astres aux astres
et près des estuaires, tu sors comme une gazelle victorieuse qui délie ses tresses
liées sur des laves de mon enfer intime, promet à ses amoureux son corps blanc
et lavé par le lait et menace par ses sabots qui craquent par la méchanceté et la mort,
celui qui essaie de la saisir et de l'approcher.

Sur ton corps lavé par le lait blanc, le monde écrit ses fautes
et tu laisses voir ton amour à tes amoureux et tes fous,
alors le soleil se rallie à toi et la lune continue ses conceptions et ses imaginations.
Et sur mon corps, existent les secousses de la résurrection, le frémissement de la mort,
le fond du drame et la folie du manque et du salut.
Je t'inscris en tant qu'arbre florissant et tu m'inscris en tant que feuille tombante,
je m'approche de toi l'espace d'un empan, tu t'éloignes de moi l'espace d'une brassée
et je m'approche de toi l'espace d'une brassée et tu t'éloignes de moi l'espace de lieues
et ce pendant des années.
E à chaque fois que je viens à toi veillant et clair,
tu me lies par le blouson du vent dispersé en flammes
et en morceaux dans des cieux sans début et sans fin.
Je te promets l'amour et la tendresse et tu me promets la rupture et la mort.
J'ai dit : elle est loin, je dois rester sage.

Pourquoi mettez-vous des bracelets en or
et mon sang, autour de vos cous et poitrines ainsi que vos flancs,
est blanc, vert, rouge et de toute couleur.
Et vous mettez entre moi et mes bien-aimées des pavillons de la douleur
et des bords de souvenirs.
Sur quel côté tu te penches monsieur alors qu'elle est devant toi une clémence
et derrière toi la douleur et la ruine.
Je n'ai pas dormi alors que mon œil est tout amour
et je ne me suis pas mis debout alors qu'elle a des témoins présents.

Je me suis dirigé vers la porte,
Les gardes ambulants dans la ville m'ont interdit de passer,
alors je me suis dirigé vers le palais.
Les gardes ambulants de la porte m'ont interdit aussi de passer.
Que puis-je faire alors qu'il ne me reste de la provision que la douleur
et le suc des pupilles avec lequel je malaxe le cœur de palmier de l'âme
et je panifie l'enveloppe de mon noyau de datte
sur le feu de mon cœur pour que je puisse en survivre un jour ou un demi jour
et me voici évanoui, les petits me lancent par la pierre
et les enfants rient de moi mais je ne me préoccupe pas.
J'a failli désespérer et je ne suis pas arrivé.
Je tresse par la natte des cieux une échelle et je monte pour toi l'échelle des prières.
Est-ce que je te trouverai près du dôme du ciel ?
Quel feu formes-tu ô femme pour savoir et par conséquent vous éviter
ou nous faire protéger par vous contre vous ?

Et voilà que la voie vers vous est tranchée et torride
et il n'y a personne qui peut nous guider vers vous
ou vous décrire pour nous pour vous implorer à chaque fois.
Le nombril de mon pain a été volé par les voleurs
et voilà que l'obscurité est sûre et mortelle.
Et il n'y a pas d'étoile qui émerge ou hâle dans l'horizon
pour que nous évitions les voies difficiles
et les défilés étroits protégées par les animaux féroces et les aigles.
Et nous n'avons comme compagnon dans cette excursion difficile
que des gouttes de sang qui coulent sur les bords des roches
et les sommets des montagnes.
Où sont vos affûts pour monter vers vous ?

La nuit s'est apaisée et il n'y a même pas le son d'une flèche ou d'une bête
qui pourrait venir vers moi et me poser une question pendant que je suis assis
jusqu'à ce que l'heure dernière vienne.

A ton propos ils se disputent. Laisse-moi te voir.

Ne t'ai-je pas dit que tu fais peur ô ma bien-aimée
comme une armée avec des drapeaux et des boucliers ?

Je te plante sur la porte d'une étoile et tu me plantes comme le cactus
sur les témoins des morts.

Et j'arrive par la tendresse jusqu'à toi et pour moi, tu presses la douleur et le péché.

Je sculpte ton nom sur chaque cellule de mon corps
et tu m'effaces de la mémoire et de la présence.

N'as-tu pas autre chose que l'absence ?

J'ai dit : Je les quitte et je me repens vers toi.
Et les voilà qui s'accrochent à mes loques,
mes haillons usés et mes pantalons froids et secs.
Ils s'accrochent également à ma ruine et mes blousons filés sur mon sang.
Je suis sûrement noyé.
N y a-t-il pas un seul amoureux pour lui poser une question ?
Et d'entre leurs mains et pieds, le feu sort comme le métal fondu.
Pourquoi alors vous vous étonnez, ô possesseurs des temps et des gens ?

La voici qui vient comme une blessure qui marche sur deux pieds et le vent la dépasse.
Et me voici qui lui regroupe le soleil et la lune qui devinrent les compagnons d'un corps
et la terre devint un tapis d'eau vert qui se tend et se plie à chaque instant par son autorisation.
Les gens sortent pour la saluer depuis leurs petites cabanes
et leurs demeures humides, basses et sèches.
Pourquoi vous vous étonnez et vous ne pleurez pas alors que vous êtes désemparés
comme les bois dressés et les murs pèris par eux-mêmes. ?

Qui me protégera de la folie pour que je lui porte les cadeaux,
lui présente les sacrifices et pour que je sois de ses esclaves encastrés ?
Je lui ai dit : tu es clément, j'ai tiré sur moi ma couverture et je me suis endormi.
Et me voici crucifié sur les troncs des palmiers et sur les seuils des maisons
et des routes anciennes.
Le soleil me rend visite et me fait tourner parfois à droite parfois à gauche
et la lune ne se prépare jamais que pour moi.
Les portes des palais se sont décorées et se sont ouvertes
et dans le vide, je me suis contorsionné de douleur et de faim.
Je me vois en train de porter sur ma tête du pain d'en mangent les oiseaux.
Je me vois dans les pupilles des yeux, mal-aimé et suppuré.
Et dans tout temps, je connais vos gardes et esclaves
ainsi que vos filles pubères par leurs traces et ils me connaissent par ma folie
et les labyrinthes de mon âme errante et mon cœur pécheur.
Qui me guidera à elle et la guidera à moi et je travaillerai pour lui comme un employé ?

Et j'ai entendu une voix qui me dit :
Comme un navire noyé, tu restes, sur le fond, dans cet état à vie.
Comme un olivier dont la moisson est mûre et non aigre
mais qui ne trouve personne pour la manger.
Tu es comme une canopée dont les branches sont immobiles,
le tronc est dans le ciel et qui marche sous le mur du soleil et la lune claire
et persiste dans la recherche d'une idole, mais toi, elle ne te voit pas.

Ta richesse est en toi alors ne sois jamais triste
et sois pour l'amour une demeure.
Qui habite à tes côtés pendant que tu es absent
et qui habite en toi pendant que tu es absent ?
L'absence aurait-elle un signe parmi les signes de ta présence ?

A qui est cette demeure où tu entres,
tu ne salues pas ses habitants et tu dis : restez !
D'où est sorti mon bien-aimé et quel est son temps de venue ?
Alors, on ne vous parle pas de ce qui les fait disputer et tu es blâmeur et courroucé.

Est ce de cette manière que tu plantes la cendre dans tout oued
et construis un navire d'épines et de chardon pour parcourir les mers et les horizons ?
Qui est ce monsieur dont le drapeau sur ma tête est un amour,
son soleil sur ma poitrine est une amabilité et sa poésie est à ma droite.
Sa main est un arbre de blé et des jardins d'olives et de grenades
et à chaque fois que nous cueillons un peu de ses fruits, nous disons : y en a-t-il encore ?

Je suis entré dans la maison du vin et j'ai dit au sommelier :
Je veux du vin alors il m'a guidé à toi⁵⁴,
je me suis mis à boire jusqu'à l'aurore sans pouvoir me désaltérer,
alors j'ai dit : Ô sommelier, tu es fou et je suis ivre
alors qui va nous conduire à la maison ?
Il a souri de ce que j'ai dit et il t'a désignée à moi.

⁵⁴ - Le pronom personnel désigne la femme.

J'ai dit : construis-moi une maison où je peux entrer quand je veux
et en sortir quand je veux, où je n'ai pas de gardes,
qui n'a pas de murs et où ma joie surgit.
L'entrant en elle comme le sortant et le sortant comme l'entrant
et entre nous il n'y a que l'air que je tisse en panne pour son corps⁵⁵,
j'en fais une toiture pour elle.
Je l'irrigue avec mes mains, j'écoute ses paroles et ni homme ni démon
ne me cachent d'elle et ni désert ni prière ne me distraient d'elle.
Le cabaretier m'a laissé et a fermé la porte du cabaret derrière moi
et j'ai dit : Qui peut me montrer l'arbre de l'immortalité et un royaume impérissable ?

⁵⁵- L'adjectif possessif désigne toujours la femme.

Les gens se sont rangés dans les rues et des nations sont venues de tout défilé
pour assister au mariage de ma bien-aimée.

Alors que moi, je craquais l'air, cachais par l'eau ma nudité au soleil,
dégringolais la terre par mes pieds, roulais sur les taches infernales de neige
et criais comme le fou : Eloignez -vous de moi, ô pécheurs !
Eloignez-vous de moi, ô pécheurs !

Et j'ai entendu une voix qui me dit :
Accroches-toi à l'air et écris son nom et les noms de ses amoureux
sur chaque lieue des lieues de la terre et ne t'étonne pas.
C'est la méthode de beaucoup de nations anciennes,
tu dois suivre la trace et l'information en toute maison d'où elle vient,
en toute source, en toute étoile qui brille ou s'éteint et fait partie de ses étoiles infinies.
Ne dévoile ton secret à personne pour qu'elle ne te quitte pas pendant des années
sauf ce que son nom et la providence ne lui permettent pas.
Alors je me suis résigné et j'ai caché mon secret que je n'ai dévoilé que pour moi-même.

Et j'ai trouvé beaucoup de fumée et une obscurité mortelle
et j'ai dit : qu'est ce que c'est que cela ?
Alors on m'a dit : un rite de ses rites et un signe de colère et de jubilation.
J'ai dit : je fais, quand elle veut, deux prosternations pour elle.

Tu es une femme et je suis seul et rien ne te ressemble.
Et j'ai sur chaque pierre une larme allumée et un visage
et j'ai dans chaque demeure un exemple.
Entre chaque instant et un autre, tu sors aux embryons du rêve
qui sont au nombre de rocaille et d'étoiles et il y a de toute espèce un couple
et je ne me préoccupe pas.
Et voilà que je fais de mon corps un levain pour le tien et une orange sans pareil
et de mon sang une icône et un bracelet pour ton poignet et je dis au vent :
Le voilà mon amour, alors il te porte et t'amène où tu veux et je dis au soleil :
la voilà ma femme, alors, elle s'abaisse pour t'ombrager là où tu vas.
Que puis-je faire alors que j'ai épuisé toutes mes ruses ?
Le demandeur comme le demandé sont impuissants.

Je crie : ô argent du jour et ô écume de mer !
Ô cocon du ciel et de la terre !
Ô ruisselets de douleur, ô mûriers et palmiers !
Qui de vous a vu le visage de mon amoureux qui m'a enflammé de passion
alors que je ne me suis libéré ni de sa captivité ni de ses fers ?

Elle est les vagues et l'écume,
la vérité et son contraire,
le jour, l'espace et le trou de l'aiguille.

Quand la pierre demeure mon amie
et les animaux féroces me sont familiers,
que puis-je faire ?
Sinon traverser le ciel de n'importe quel côté
et étendre la terre comme une balle qui est sur le point de s'exploser
et faire de la boue un ensemble de créatures étrangères à moi.

Je crée un soleil et deux croissants pour une femme qui ne se réveille que subitement,
revient à sa première attitude et ne convient qu'à moi.
Est-ce que je tiens l'eau et le feu par mes mains en même temps
pour malaxer l'âme dans le levain de l'âme, me vêtir du temps
comme une loque et parcourir avec ce dernier les routes comme les errants
jusqu'à ce que les ombres périssent, le jour répande son odeur
et je te vois venir et resplendir comme une armée avec des drapeaux,
je me penche vers toi et tu me tiens pour que je ne tombe pas dans le fond.

Je viens à toi plein de péchés et tu me donnes l'innocence,
et poudroyé, tu effaces mes saletés.
Alors, comment quelqu'un comme moi pourra t-il te fixer dans les yeux ?
Je suis témoin de mon amour, de ta rupture et ton abandon.
Je suis témoin de mon rapprochement et de ton éloignement.
Je suis témoin de ma captivité et de ta liberté.
Je suis témoin de ma souillure et de ta pureté.
Je suis témoin de mon absence et de ton existence.
Je suis témoin de mon absence et de ta présence.
Y a-t-il alors après tout ce que j'ai dit un témoignage ?

Je disperse l'air par l'air et je coude ton nom par le mien
Kaf- Haya- Ain- Sad⁵⁶
Pourquoi alors m'écris-tu dans la case des lettres de " Y "
et je t'écris dans celle des lettres de "A" et de l'étendue ?
Et je viens à toi en courant et tu ne viens à moi qu'en marchant ?
Comment pourrais-je me purifier pour le rêve et te décrire l'excursion
alors que les mers entre nous sont féroces ?
Les navires qui me portent sont pleins de vent et les voiles sont pleins de trous.
Ah, il n'y a de route que la noyade et l'absence !

⁵⁶- Cette abréviation de lettres ambiguës est le début de la sourate de Marie : « كہيعص »